

La Muscadine, histoire du pays. Madeleine. Bouteille du ménétrier. Par Henry Vié



LA

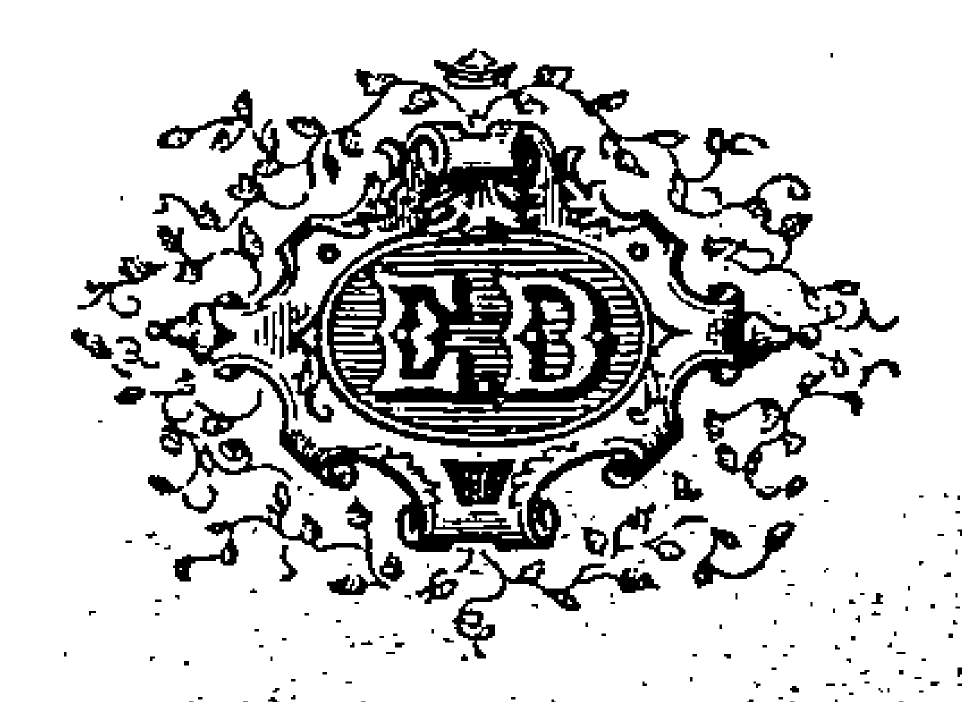
MUSCADINE

HISTOIRE DU PAYS

MADELEINE — LA BOUTEILLE DU MÉNÉTRIER

PAR

HENRY VIÉ



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

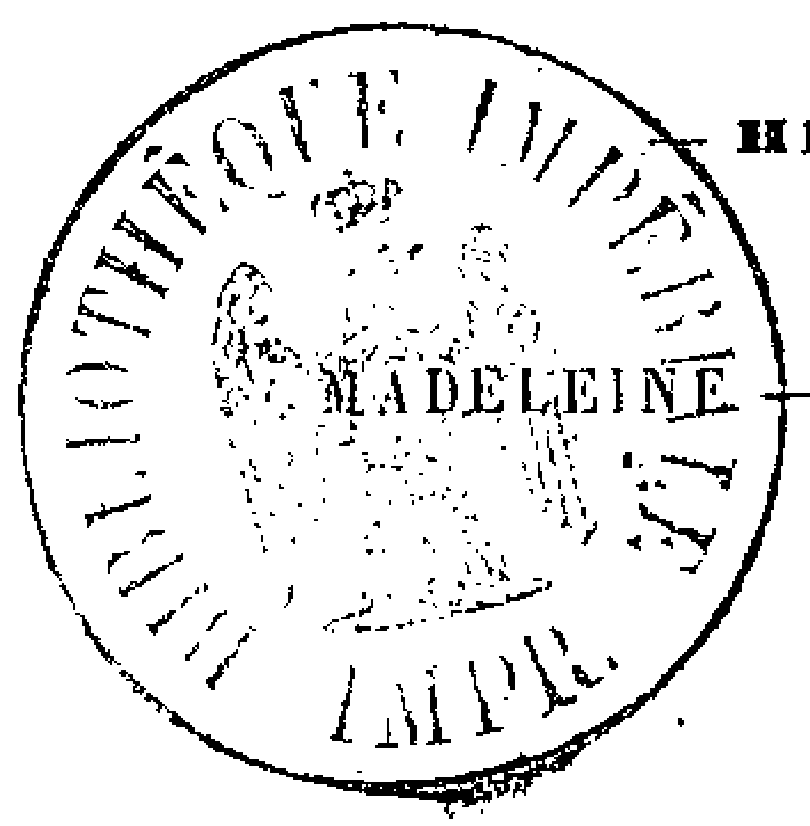
LA

MUSCADINE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

LA

MUSCADINE



— HISTOIRE DU PAYS —

MADELEINE — LA BOUTEILLE DU MÉNÉTRIER

PAR

HENRY VIÉ



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17, ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1863

A MON AMI

JULES MAHIAS

LA

MUSCADINE

HISTOIRE DU PAYS

I

Je voudrais bien vous dire le nom de mon village, mais j'en suis empêché par une raison de haute conséquence, vu que la fillette dont je vais vous entretenir y vit présentement en état de mariage. Ce serait donc chose malséante que de mettre le lieu de sa naissance dans ce récit; d'ailleurs, elle est très-bien apparentée; par ainsi, je courrais le risque de m'attirer les remontrances, sinon la rancune, d'une famille

bien honorée dans le pays et considérée par tous les gens de bien.

De toute la contrée, mon village est le plus joli. Figurez-vous un amas de maisons blanches, des rues bien propres, et, pour les peupler, un essaim de jolies filles qui ont toutes le sourire aux lèvres, la joie dans les yeux, et sur les joues des couleurs vives comme l'églantine. D'un côté, une colline sur laquelle se dressent en étage des vignes aux belles grappes entoure le village ainsi qu'une guirlande de verdure, et, de l'autre, une large rivière roule en silence le long d'un grand bois où le loup n'a jamais, qu'on sache, dévoré aucune jeunesse, parce qu'elles ne s'aventurent que dans les clairières et jamais dans les fourrés.

Au versant opposé, la plaine ressemble à un vrai paradis. On ne voit que prairies aux gras pâturages, champs à la terre fertile où le laboureur aiguillonne ses bœufs en chantant un gai refrain, et au mois de juillet les blés y reluisent comme les paillettes d'or qui enjolivent la plus belle chasuble de M. le curé.

Or, c'est le jour de la Saint-Jean, notre fête patronale, que commence cette histoire, et je vais vous conter tout fin droit les aventures de Muscadine.

Pour lors, le 24 juin les cloches étaient en branle, et ce carillon donnait à l'esprit un tel contentement qu'il ne se voyait pas dans les rues un seul visage renfrogné. Tout au contraire, c'étaient des rires à n'en plus finir, et de temps à autre quelques-unes de ces petites drôleries qui réjouissent les grosses commères en passe d'avoir la trentaine, et de regretter leurs seize ans.

Il y aura treize ans tantôt, à pareil jour, viennent les prunes.

Sous la tonnelle au gros Gervais se tenaient deux jeunes gars, les plus beaux hommes du village. Cinq heures venaient de sonner, et ils se dépêchaient de vider une bouteille de vin clairet pour courir au bal où allaient se trémousser les filles parées de leurs plus beaux ajustements.

— Jarni, dit Jean Gorju, le fils au meunier,

j'ai avisé hier la Muscadine, et je lui ai dit comme ça : « C'est-il vrai, Régine, que tu ne viens pas à la fête? — Nenni, qu'elle m'a fait, l'oncle Maxime est tristement accommodé, ses blessures se sont rouvertes, l'idiot est inquiet et je n'ai pas le cœur à la danse. »

— Quel dommage, répondit André Bourdet, le fils à l'adjoint, c'est un joli brin de fille et la plus aimable de l'endroit. Elle manquera au bal où plus d'un l'aurait guignée de l'œil.

— Tu en es donc toujours assoté?

— Oui, Jean. Je vais te parler à la bonne franquette. Tu sais que je me suis déclaré à elle l'an dernier à la Saint-Michel. « Ah! merci, André, me répondit-elle, je suis bien sensible à ton discours, mais je ne peux pas être ton accordée. — Et pourquoi? lui dis-je, tout ébaubi. — Tu es le plus riche du village, tu as trois champs, deux vignes, une prairie et une paire de bœufs ; moi je n'ai rien de ce monde que mes bras et la pension de mon oncle Maxime ; mais une fois le pauvre homme mort, je n'aurai plus que mon travail. — Ne va pas te chagriner

l'esprit, ma petite, j'en ai pour deux, et mon ancien, dont je suis l'enfant unique, fera toutes mes volontés. — Je ne dis pas le contraire. André, mais je veux rester fille. — Toi, coiffer sainte Catherine? — Oui-da, et je ne serai pas la première. » Là-dessus elle s'en alla en sautillant rejoindre son amie la grosse Pascale qui lavait du linge près de la chaussée du moulin, et je restai les yeux fixés en terre, et immobile, ni plus ni moins qu'une vraie souche de bois.

— Il ne faut pas t'adonner au chagrin, à tout il y a un remède.

— Encore si j'étais hasardeux, mais non, quand je la vois, j'ai la timidité d'un tourtereau et le sang me monte à la tête, que j'en ai des éblouissements.

— Près d'elle, au contraire, tu dois te délurer. Tiens, ça arrive bien à point; voici Michel Perry. Avec une grosse farce et un éclat de rire, il enlève les soucis et jamais il ne se fait de bile. Demande-lui une consultation.

C'était bien Michel, le plus franc garçon du village, rond comme une boule, rouge à l'égal

d'une pivoine, et un vrai pinson pour la gaieté.

— Ohé! les autres, cria-t-il, on joue à cache-cache ici, et il me paraît qu'André a une face d'enterrement alors que la musique fait bondir les jeunesses pareillement à des écureuils. C'est aujourd'hui la fête, mes gars ; vive la joie, et les bouteilles décoiffées, à condition qu'on les remplace.

— C'est bien dit, Michel, fit observer Jean Gorju.

— Tu as l'humeur gaie, toi, soupira André.

— Tiens, et pour quelle raison ne serais-je pas guilleret toujours, et dans la jubilation un jour de fête? La petite Jeannette me fait les doux yeux, et son père m'a tapé dans la main en me disant : « Tu as ma parole, dans un an, après Pâques-Fleuries, tu seras son épouseux. » De plus l'appétit et le sentiment s'entendent chez moi comme larrons en foire, et je bois deux pichets de vin à la santé de ma promise.

— Tu es heureux, Michel, mais moi, j'ai beau me raisonner, je ne suis pas plus avancé que si je me frappais la tête contre un mur.

— Il a donc du chagrin? demanda Michel à Jean Gorju.

— Le mal d'amour, morgué!

— Et il s'est avoué?

— Oui, répondit André.

— Ah! et quelle est cette fillette?

— La Muscadine, et j'ai été rebuté.

— Tu as été rebuté, André? écoute. Si cette jeunesse est vaniteuse, achète des rubans à tous les merciers qui passent dans le village et donne-les-lui en la lutinant un brin; puis, quand vient la fête de ton amoureuse fais jouer les musettes sous sa fenêtre, et devant sa porte plante un joli mai qui réjouisse ses yeux et la fasse rêver de toi. Si elle est accorte et rieuse, montre-lui par mille petites singeries que tu l'aimes de bon cœur. Ainsi boute-la à terre par un croc-en-jambe, et relève-la d'une brassée ainsi que tu ferais d'une plume, en l'embrassant comme du pain.

— Non, répondit André en branlant la tête d'un air piteux, ce n'est pas son caractère.

— Alors elle est sujette à la mélancolie?

— Oui, comment dirai-je? songeuse.

— Bon, songeuse. Je préfère ça. Eh bien, mon garçon, tu es sauvé; à l'heure où le ver luisant brille dans l'herbe en même temps que les étoiles au ciel, marche en tapinois vers la maison de la fillette, et chante-lui quelque refrain bien triste sur un ton dolent et plaintif pareil au bêlement du mouton quand on lui tond sa laine. Ensuite va-t'en la tête basse après que tu auras vu fixiblement trembloter la lumière derrière ses volets entre-bâillés. Les jeunes filles sont curieuses; elle collera son œil aux carreaux, et en te voyant elle dira : « André est bien fidèle, et je suis une sans-cœur. » Toute la nuit ton refrain sonnera dans ses oreilles, et le lendemain, contre sa volonté, elle le chantera dans les champs en ayant vergogne de ce souvenir.

— Tu es un fin compère, Michel, dit Jean Gorju, et tu as un charme pour ensorceler les fillettes.

— Bah! j'ai du flair.

— Y a-t-il encore un autre moyen? demanda André Bourdet.

— Oui, mon garçon, une petite minute. La nuit suivante il ne faut pas se rendre à l'affût, et la fillette se couchera toute penaude en se disant que tu es un volage. Deux jours après, quand elle sera fatiguée de faire des suppositions, tu reviendras à pas de loup, tu grimperas jusqu'à sa fenêtre, d'un coup de poing tu crèveras un carreau, et après avoir donné le vol à deux merles dénichés dans la journée, tu lui crieras. « Voilà pour toi, Régine, de la part d'André Bourdet, qui voudrait bien voler dans tes bras comme ces pauvres petites bêtes. » Là-dessus il faudra déguerpir encore, et recommencer la même manigance, à savoir de contrefaire l'indifférent pendant quelques jours. Cette farce une fois jouée, la donzelle se trouvera souvent sur ton chemin, et c'est elle qui bientôt viendra vers toi d'un air tout déconfit, en te priant en grâce de prendre la place des merles.

— Et, soit dit sans vanité, dit Jean Gorju, André vaut bien un merle.

— Malepeste ! c'est un bel homme, et le cœur sur la main.

— Je ne boude pas à la peine, répondit André d'un air modeste, et à la bêche je n'ai pas mon pareil.

— Pour le quart d'heure, voilà assez de mes conseils. Allons au bal, mes gars, trémoussons-nous gaiement. Foin des soucis de l'amour et du mariage. Après la fête nous penserons au *conjungo*.

— Ma foi, tu es un franc luron, s'écria l'amoureux avec un geste décidé, je veux rire, m'amuser et m'étourdir.

— Voilà à cette heure, dit Michel, que tu es judicieux et de sang-froid.

Sur ce mot les trois amis se prirent par le bras. Avec leurs pantalons de nankin, leurs escarpins à boucle, le gilet blanc et la veste bleue, ils étaient de fait parés comme pour la noce, et plus d'une jeunesse les regardait en dessous sur leur passage.

A la porte du bal on s'écarta pour les laisser entrer, et chacun de les admirer avec envie. La

petite Jeannette vint prendre le bras de Michel, Jean Gorju choisit Charlotte la brunette, et André allait jeter son dévolu sur une danseuse, lorsque ses amis le virent subitement devenir aussi blanc que sa chemise. Il s'assit sur un banc.

— Ce n'est rien, répondit-il à ceux qui l'entouraient, ça va se passer.

Le pauvre garçon venait d'aviser la Muscadine au bras de Célestin Fiquet. La jeune fille tournoyait dans une valse, les yeux allumés par le plaisir, et pareils à deux diamants.

Je devrais expliquer pour quel motif la Muscadine était présentement au bal alors que, d'après son dire, force était pour elle de rester au logis; peut-être voudriez-vous savoir aussi l'âge, le caractère et la profession de l'heureux danseur choisi par la fillette? Mais patience, tout vient à point à qui sait attendre.

Je me nomme Antoine Butteux, rebouteur de mon métier il y a longues années, célibataire et assez considéré dans le pays, soit dit sans gloriole. Je découvre des sources, je con-

nais des remèdes de bonne femme, ils sont simples comme le *Pater*, et je fais des cures étonnantes. Conseiller municipal de ma commune, à l'église premier chantre au lutrin, tous les gouvernements m'ont laissé en place depuis vingt-cinq ans. Un bon certificat, hein?

Maintenant, si je raconte mal, il ne faut pas en accuser ma bonne volonté, mais bien mes faibles moyens. Le peu que je sais je l'ai appris dans la bibliothèque de M. le curé, un savant, et le reste m'est venu de nature.

Enfin vous serez indulgent; puis, si j'ai les cheveux blancs, le cœur est jeune.

II

Ce n'est pas d'hier ni d'aujourd'hui que je connais la famille de la Muscadine.

Pendant que les garçons et les filles enlacés oublient le temps au bal, les uns en contant fleurette, les autres en rougissant de plaisir, je vais, sauf votre permission, laisser un moment André à son chagrin pour vous donner quelques renseignements sur cette jolie fille, sur ses père et mère, parents et amis.

Il y a trente ans et plus, le ménage des époux Bertaut était cité dans le village comme un modèle de sagesse et d'économie. Aussi Joseph

avait bientôt acheté un champ de six journaux qui ne devait rien à personne, et sa femme Mathurine, à l'aide de sa quenouille et de son fuseau, avait ramassé trois cents écus placés à cinq du cent chez M. le notaire du canton. Ils restèrent longtemps sans enfants. Enfin une petite fille rose, potelée, joufflue, annonça par ses vagissements aux commères du voisinage que le ménage de Joseph Bertaut était béni par le bon Dieu, qui envoie sur terre ces petits chérubins de nourrissons pour donner la joie aux ménages bien ordonnés, ayant la bonne conduite et le travail en recommandation.

Au bout de huit jours Mathurine fit ses relevailles. Le travail reprit de plus belle ; il y avait une bouche de plus à nourrir, et il fallait prendre souci de ce surcroît de dépense.

La petite fut appelée Régine, car Muscadine est un sobriquet qu'elle reçut plus tard de son oncle.

A ce sujet je dois vous dire que Joseph Bertaut était le dernier-né de sa famille. Ils étaient six entre frères ou sœurs établis dans le canton,

tous en prospérité, parce qu'ils n'avaient jamais tenu l'économie en oubliance.

L'aîné était parti, il s'en va bien du temps, pour se faire soldat. C'était en 1805, à l'époque où la mitraille et les boulets tombaient quasiment dru comme grêle au commandement du grand Empereur dont j'ai le portrait colorié dans ma salle basse.

Maxime Bertaut était un gars bien corporé, au tempérament robuste et d'une bonne carrure; aussi son père voulut-il le retenir au labourage en lui expliquant que la terre n'a pas plus de bras qu'il n'en faut.

— Reste sous mon toit, Maxime, lui disait le brave homme, tu prendras femme, puis je te donnerai mon meilleur champ, celui de la Dource avec sa belle bordure de noyers, en plus une paire de bœufs et un bon pacage, tu es mon aîné, je t'avantagerai.

Mais le gars ne voulut entendre à rien, et ne donnait aucune autre raison, sinon que c'était sa fantaisie, et que le bruit du canon sonnerait mieux à ses oreilles que le chant des moisson-

neurs revenant du travail sur la brune avec une branchée de fleurs à leurs chapeaux.

— Père, ajoutait-il, je veux entendre siffler les balles, l'aiguillon est trop peu de chose à manier pour mes bras, il me faut le poids d'un fusil.

A cette réponse le pauvre père envoya de gros soupirs, car il avait un brin de préférence pour Maxime, et le cœur lui enfla.

— Qu'il soit fait à ta convenance, mon garçon, répondit-il en baissant la tête; quand tu reviendras de l'armée, je ne serai plus de ce monde.

Ce disant, le vieillard ne pouvait surmonter sa tristesse, et Maxime qui était amiteux et révérencieux pour son père, mit sa large main devant ses yeux, afin de lui cacher son oppression et l'air émotionné de son visage.

— Un peu de courage, père, lui dit-il ensuite en forme de consolation; Justin, mon cadet, me remplacera auprès de vous, et au bout de sept ans je vous retrouverai gaillard et monté en couleur ainsi que je vous laisse présentement.

— Dieu t'entende ! murmura le vieillard. Puis le père délogea quelques écus de sa poche, les mit dans la main de son fils, l'embrassa à l'étouffer, et s'en revint tout soucieux au village en regrettant son préféré, après l'avoir suivi d'un œil humide jusqu'au contour de la Butte aux Sapins.

Maxime s'en alla d'un pas agile à la frontière. Dans plusieurs occasions il se fit remarquer. Il était courageux à l'égal d'un lion, soumis dans le service et dur à la fatigue. Il devint sergent; mais, faute de n'avoir pas assez fréquenté l'école, il ne put arriver à l'épaulette, et s'il persista à rester au service, ce fut tant seulement par amour du métier. Onze ans se passèrent, Maxime ne revint pas. Pourtant Napoléon était loin, bien loin au milieu des mers, sur un rocher, gardé à vue par les Anglais ; mais le soldat volontaire était du nombre de ceux qui pensaient revoir le petit caporal, et, fidèle à son poste, immobile sous les armes, rêvant au drapeau tricolore, Maxime Bertaut attendait toujours son empereur.

De temps à autre l'engagé donnait de ses nou-

velles, et la famille lui répondait de longues lettres pleines de compliments. Bientôt il en reçut une de son frère Justin. Elle était cachetée de noir. Le soldat éprouva un tressaillement dans tout son corps en lisant les premières lignes. Son pauvre vieux père avait rendu l'âme sans pouvoir embrasser son préféré. Maxime resta deux jours dans la chambrée sans sortir, et ses camarades remarquèrent que ses yeux étaient rouges ; ensuite, pendant quelques mois il resta grandement dans la mélancolie, loin des amusements particuliers au soldat en garnison. Sur ces entrefaites on annonça la mort de l'Empereur. Un deuil de plus à ajouter à l'autre.

— C'est de la frime, dit Maxime à ses camarades.

— Mais, sargent, c'est dans les journaux, fit observer un soldat ; à preuve que j'ai entendu lire cette nouvelle dans un café ousque les bourgeois de la haute se réunissent.

— Les journaux c'est des blagueurs, et les bourgeois c'est des gobe-mouches.

— Suffit, sargent, alors l'Empereur se porte comme vous et moi?

— Approximativement, grenadier Patouillet, parce qu'il ne sent plus la poudre, et que cette odeur convenait à son tempéramcnt; mais, tout languissant qu'il est à Sainte-Hélène, il compte en revenir, et il tirera encore les oreilles à ses vieux lapins.

Comme vous voyez, Maxime espérait donc toujours qu'à fine force son empereur lui serait rendu, et dans l'armée bon nombre de vieilles moustaches partageaient son opinion.

En 1830, il partit pour la régence d'Alger. Après avoir reçu deux blessures à l'attaque de la Casbah, on lui donna la croix en récompense de ses services, car il avait fait bonne contenance et bon office tout le jour. Il écrivit cette bonne nouvelle au village, en annonçant à sa famille que s'il ne lui arrivait pas malheur, il viendrait finir ses vieux jours sous le toit où son digne père avait passé de vie à trépas.

Pour en revenir à Joseph, le dernier-né de la famille, c'est à cette époque qu'il prit en ma-

riage Mathurine Privet la vaillante. Elle était ainsi nommée parce qu'elle travaillait rudement, n'ayant en vue que sa besogne, sans prendre souci des affiquets de la toilette en usage parmi les femmes d'aujourd'hui, plus soucieuses de leurs atours que du soin de leur ménage. Tout au contraire la jeune femme passait en proverbe. Ainsi que je l'ai dit plus haut, certaines gens du village et des alentours les portaient par envie, et auraient voulu mettre des bâtons dans la roue de la fortune qui, toute grande dame qu'elle est, leur souriait avec bonté.

Par malheur, il y avait dans le village un mauvais garnement dont la fainéantise égalait celle d'un chien errant. Il avait nom René Fiquet, et battait sa femme tout le long du jour pour lui demander de l'argent qu'il allait porter à la buvette de la *Pomme d'Or*, chez le père Falampin, un cabaretier madré pour attirer le pauvre monde, ruiner sa santé et aplatir vitement le gousset.

La pauvre Fiquette aimait son homme et ne lui ménageait pas les reproches en lui montrant

le petit Célestin, son enfant, qui aurait besoin plus tard de l'aide de son père. Mais, si elle le blâmait intérieurement, elle n'aimait pas à l'accuser hautement à cause des voisins, et, si peu méritant qu'il fût, elle le câlinait à plein cœur devant le monde, celant avec soin ses dépenses et son ivrognerie.

Elle espérait toujours qu'il renoncerait au jeu et à la boisson, et qu'à force de lui donner des preuves de son amitié, elle le ramènerait dans le droit chemin ; mais, comme dit le proverbe, « le train que prend la mule toujours lui dure, » et René Fiquet, qui avait la paresse en accoutumance, hantait plus que jamais le cabaret.

La pauvre Louison Fiquet en avait perdu le boire et le manger. Asséchée par le chagrin, elle se consumait dans une rêvasserie continuelle.

Adonc un jour de pluie, alors que la terre est trop détrempée pour recevoir une façon de labourage, Joseph Bertaut s'en vint à passer devant le cabaret du père Falampin. Toujours laborieux, il allait porter chez le forgeron un soc

de charrue pour le passer à la pierre et l'aiguiser. Derrière le vitrage de la devanture il avisa René Fiquet, qui tambourinait de ses doigts sur les carreaux, et tenait entre les dents une pipe aussi noire que le charbon.

— Hé! cria le fainéant en entr'ouvrant la porte; viens-t'en ici, Joseph, le travail chôme aujourd'hui.

Joseph s'approcha sans défiance.

— Que me veux-tu?

— Un bon conseil.

— Bah! répondit avec raison Joseph en souriant, ce serait mêler le bon grain à l'ivraie.

— Peut-être; mais entre d'abord.

— Non, je suis pressé.

— On m'offre de me louer pour valet de labour, à la prochaine Saint-Michel, chez le père Bontemps, le fermier.

— Combien te donne-t-on?

— Un bon gage : cent cinquante écus, la soupe le matin, et un pichet de vin à chaque repas.

— Ce serait mal agir que de refuser, et en

travaillant tu serais mieux vu de tes voisins et paroissiens.

— Ainsi ferai-je, Joseph, répondit René, mais il y a encore bon nombre de jours à courir avant la Saint-Michel, et il faut que tu me donnes du travail.

— Tu ne te gausses pas de moi ?

— Non, certes.

— Eh bien ! tope là ; je récolte du fourrage à pleins charrois, et j'ai besoin d'un aide. Demain tu entreras en besogne.

Insensiblement, sans y prendre garde, Joseph avait dépassé le seuil du cabaret.

— Père Falampin, cria René, apportez deux verres, une bouteille et un jeu de cartes. C'est mon dernier jour d'amusette, tu vas boire avec moi.

— Non, René, balbutia Joseph; si ma femme le savait, elle dirait que je me laisse détemcer.

— Rien que quelques minutes.

Joseph, soit faiblesse, soit crédulité dans les bonnes résolutions de René Fiquet, avait pris les cartes d'une main tremblante. De temps à autre

il regardait si les passants ne tombaient pas dans l'ébahissement de le voir accosté avec le vaurien du village. Pour tout dire, il se courrouçait contre lui-même, et souhaitait voir la fin de cette malencontreuse partie, en se disant qu'il avait été bien malavisé de passer devant la maudite buvette. Le guignon voulut qu'il gagnât la première manche, et comme la vanité est le mauvais levain qui fermente dans le cœur de l'homme, il arriva que Joseph laissa voir à René un grand contentement pour un avantage qui devait être plus tard la cause de toutes ses misères. Fiquet fit le semblant de n'y prendre garde, et d'un air indifférent il lui dit :

— Argent sur jeu, Joseph, je te joue un écu.

La pièce, en roulant sur la table, tomba à terre et rendit un son qui mit le trouble dans la tête du joueur de fraîche date.

— Un écu! s'écria-t-il, en ouvrant de grands yeux.

— Oui, mon compère, est-ce que tu voudrais faire preuve de chicherie?

— Soit, je tiens, répondit Joseph en mêlant les cartes.

Pendant deux heures le jeu dura sans trêve ni repos, et la nuit les surprit dans cet acharnement. L'Angelus sonna la prière, et le ressouvenir de sa femme vint subitement mettre en l'esprit de Joseph Bertaut le remords de sa faute.

— Ouais! triple sot que je suis, dit-il en se grattant le front, j'ai perdu six écus, le travail de deux semaines.

— Vas-tu pas te tarabuster l'esprit pour pareils enjeux, dit René avec un fin sourire, toi surtout, qui peux réparer ce dommage.

— Oui, s'écria Joseph, mais ma pauvre Mathurine, qui se mange les sangs, pour sûr, en se demandant où je puis être.

— Bah! il ne faut pas prêter tant d'attention au caprice d'une femme; fais à mon exemple : avec la mienne nous sommes accoutumés à ne pas être toujours dans la poche l'un de l'autre. Allons, encore un écu, je te donne la revanche, tu peux te rattraper.

— Non, dit Joseph, par un grand effort, en sortant de la buvette à grands pas.

— Il reviendra, pensa René.

Dans la rue, Joseph se dit combien il devait avoir causé de douleur à sa pauvre Mathurine, et il ne savait trop comment expliquer son retardement, ni quelle histoire lui faire, car il n'avait jamais menti de sa vie, ni rien caché à sa digne femme. Aussi il se sentit mal à l'aise en se trouvant devant sa porte. Il était venu jusque-là sans rien trouver pour se sortir d'embarras.

Enfin il entra. Il était huit heures, et la nuit arrivait, le feu ne brillait pas dans l'âtre, la lampe était éteinte ; du côté de la huche au pain s'élevait un bruit de sanglots et de gémissements. La ménagère avait été avisée de la faute de son homme par les commères du quartier. Ces bonnes femmes se ressemblent toutes, et ne se font jamais faute de porter un mauvais compliment à une créature pour se faire un vilain jeu de sa peine.

— Mathurine, dit Joseph d'une voix mal as-

surée, il y avait inondation au gué de la Croix-au-Renard; c'est pourquoi je me suis attardé avec les bonnes gens du village pour détourner l'eau et réparer la passerelle.

— Vous mentez, mon homme, répondit la femme d'un ton courroucé; il faudrait, pour essayer de m'en faire accroire, que la voix ne vous tremblât point dans le gosier, ainsi qu'à une vieille femme.

Joseph, honteux en lui-même, avait pris au sérieux la bouderie de Mathurine; il comprenait la douleur qu'il lui avait causée; donc il monta à la chambre sur la pointe des pieds, ne réclama pour souper ni pitance ni boisson, et se coucha vitement sans souffler mot.

Toute la nuit Mathurine gémit, se lamenta, assise au pied du lit, en même temps que son homme, sans fermer l'œil, maudissait sa faute en envoyant de gros soupirs. A la pointe du jour Joseph se leva, et, courant vers sa femme, il lui ouvrit son cœur en lui confessant son regret et sa honte.

Mathurine, qui avait encore des larmes plein

les yeux, trouva des sourires pour les effacer, et le pardon arriva avec toutes les mijoteries dont le cœur d'une femme n'est jamais chiche envers son homme.

— Du diable si ce mauvais garnement de René m'y repince! se disait Joseph en ajustant ses bœufs.

Tout aussitôt il partit pour son travail, et pendant un grand mois il tint parole; si bien que, devant une volonté si sincère, Mathurine s'endormit dans la confiance. Pour la seconde fois elle était devenue enceinte. Cette circonstance aidant, elle se disait que son homme ne pouvait retomber dans la même faute et rompre un engagement de si grosse conséquence.

Cependant le mot de *revanche* sonnait maintes fois aux oreilles de Joseph, et l'espoir de regagner ses six écus ébranlait sa résolution. Mais, à son grand étonnement, ni le lendemain de la partie, ni dans le mois, il n'entendit parler de René Fiquet le joueur.

Lorsque Joseph le voyait dans les champs, braconnant ou tendant des filets pour les cailles, le

fainéant ne paraissait point prêter la moindre attention au laboureur.

— Le voilà, se disait Joseph, qui vient bellement, à ma barbe, tendre son grand filet acheté avec mon argent.

De fait René, en rusé compère, essayait, par cette action, de le railler et de le tancer à la muette, afin de faire fermenter le levain de son dépit, et l'emmener de nouveau au jeu.

Dieu, qui nous récompense et nous aide toujours, pourvu que nous ayons bonne intention de lui complaire, voulut éprouver le pauvre Joseph. Or, il arriva qu'ils se croisèrent dans un sentier.

— Tiens, commença René, te voilà ; je t'ai cru mort, et, dans cette croyance, j'ai pensé que tes six écus étaient un dernier souvenir avant de quitter ce monde.

— Tu me railles, René, répondit le laboureur, mais je pourrais bien te les faire rendre.

— Oui, si tu uses d'un maléfice ou que tu connaisses un charme, sans cela tu perdrais tes peines, à moins que...

— A moins que je te demande la revanche, ajouta Joseph d'une voix sourde, en achevant la pensée du joueur.

— A la bonne heure. Je vois que tu as connaissance de mon intention ; est-ce la tienne?

— Oui.

— Alors, voici un jeu de cartes, j'en ai toujours un sur moi.

Ils s'assirent incontinent derrière une haie. Cachés par les broussailles, ils restèrent une grande heure à manier les cartes. Durant leur amusement, le ciel était devenu tout noir; mais ni le vent qui soufflait dans les arbres, ni le tonnerre qui commençait à gronder n'avaient pu les distraire de leur fièvre, et quand l'orage éclata en grosses gouttes, Joseph se leva le premier, en chancelant à l'égal d'un homme pris de vin.

Il avait perdu dix écus!

— A ce soir! cria-t-il à René, au cabaret, à huit heures!

Et il s'enfuit en prononçant des jurons et en meurtrissant sa poitrine.

A l'heure dite Joseph était rendu chez le père

Falampin; le lendemain il y passa la journée, tantôt gagnant, tantôt reperdant. Et sa pauvre Mathurine? me demanderez-vous; il fit mine de ne pas l'entendre, commença par louer des hommes à gages pour mener à bonne fin les travaux de la moisson, et n'alla aux champs que par aventure. Bientôt ses économies furent dépensées, et il eut recours à la boisson pour s'étourdir. Puis, quand arrivaient de la part de sa femme les fâcheries et les remontrances, il criait plus fort qu'elle, et se vantait de ses torts et de ses manquements en disant qu'il agissait ainsi selon son bon plaisir.

Un jour il la battit avec fureur, lui fit une meurtrissure au visage, et le sang jaillit sur son devanteau et sur ses mains. Pour la pauvre femme la vraie blessure était au cœur. Depuis ce moment Joseph devint comme affolé, et il but et joua de plus belle.

Mathurine allait voir souvent Louison Fiquet, et toutes deux geignaient à qui mieux mieux en priant le ciel de leur venir en aide.

Un matin, la tête alourdie par les veilles et

l'ivrognerie, Joseph Bertaut vendit son champ et une prairie de dix journaux qu'il tenait de son père; trois mois après il avait dépensé le montant de cette vente, et, pour tout bien, il n'avait plus que sa maison. Mathurine, endolorie, gardait le lit depuis huit jours, et il s'en fallait d'un mois qu'elle mît au monde le petit être qui, par la faute de son père, aurait pour lot la misère et le malheur.

Assis sur la crèche de ses bœufs, la tête penchée sur la poitrine, Joseph se sentit un jour pris à la gorge par la honte, la fatigue et l'impatience : il étouffait. Tout à coup il entra dans la salle basse, et, formant un paquet de ses hardes, il mit dans son gousset quelques écus gardés en réserve. En se retournant, il avisa sa petite fille qui, ses beaux yeux grandement ouverts, regardait son père d'un air tout ébahi; elle atteignait alors ses quatre ans, et, pour son âge, la petite Régine avait la finesse d'une chatte et la curiosité d'un vrai linot.

— Où allez-vous, père? lui demanda-t-elle de sa voix douce.

— Pas bien loin, ma petite Régine, à la ville, où je vais vendre un peu de blé.

— Je cours le dire à ma mère.

Et la petite se dirigeait vers l'escalier de la salle basse.

— Non, ne l'éveille pas, elle dort; ce serait l'agiter en pure perte, puisqu'elle est dolente et mal accommodée. Écoute-moi bien, et retiens ce que je vais te dire.

— Oui, père, répondit la petite.

— Si demain je ne suis pas revenu, apaise ta mère en l'engageant à ne pas se tourmenter, car je lui enverrai une lettre de ma plus belle écriture pour réconforter son pauvre cœur, et lui donner un peu d'espoir.

— Vous êtes tout en chagrin, père, ajouta Régine.

Et voire Joseph faiblissait d'esprit et de corps, en serrant contre sa poitrine cette enfant qui lui paraissait en ce moment plus gentille et plus aimable que pas une créature sur terre.

— Oui, reprit Joseph, qui avait peine à s'entendre parler, tant sa voix était sourde, tu diras

à ta mère que je pars pour votre bonheur à tous, mais que je reviendrai riche, si je ne meurs pas à la peine.

— Père, père, je ne veux pas que vous partiez ! cria la petite en se cramponnant au cou du laboureur.

— Assez, Régine, assez, dit Joseph en tremblant, engourdi qu'il était par les caresses de sa fille.

Il s'y reprit à trois fois avant de quitter cette enfant qui revenait sans cesse vers lui. Ensuite il jeta un long regard sur ces murs qui renfermaient sa vie, toutes les souvenances de son bonheur passé, et il s'en alla à reculons jusqu'au seuil de la porte en tenant à deux mains son cœur qui sautait à lui rompre la poitrine. Là, il fut épeuré de son action, et, se retenant d'une main à la muraille, il songea de nouveau à Mathurine, à sa famille, à ses entours.

Régine revenait près de lui.

— Adieu ! lui cria-t-il.

Et sentant que les regrets étaient après lui, il se mit à courir et ne s'arrêta qu'à la ville.

Le soir même Mathurine apprit la triste vérité. La pauvre abandonnée en resta muette de saisissement, et ses yeux n'eurent pas de larmes. Intérieurement elle espérait voir revenir Joseph. Huit jours se passèrent. Au bout de ce temps une lettre de son homme lui fut remise par le facteur. Voici ce qu'elle disait :

« Ma chère Mathurine,

« Je suis au Havre, et je quitte cette ville demain sur un navire en partance pour l'Amérique. Ne te chagrine pas, ma bonne femme, car si je suis cause de ta douleur présente, il faut que bientôt je sois cause de ton contentement. Je vais me mettre si bien à la besogne que je rendrai à ma famille le pain que je lui ai volé. Je reviendrai donc, ma chère Mathurine, et avec l'aide de Dieu il résultera pour nous tous un grand bien de mon dérangement, qui ne t'a valu que dommages et mal au cœur. Apaise-toi, vis pour nos enfants, élève-les dans l'honnêteté, car j'ai pour eux l'attache d'un père qui veut réparer ses fautes et te donner joie et bonheur.

« Adieu donc, ma chère femme, tu recevras souvent de mes nouvelles.

« Je t'embrasse comme je t'aime.

« Ton mari,

« JOSEPH BERTAUT. »

Mathurine ne se releva plus du coup. Elle tomba dans un ennui mortel, et la fièvre ne la quitta plus jusqu'au moment où elle mit au monde un enfant malingre et souffreteux. Affaiblie par le chagrin, elle ne put résister à la fatigue de l'enfantement, et il aurait fallu un grand miracle de nature pour sauver la pauvre désolée. Elle languit huit jours, et s'éteignit tout doucement en regardant d'un œil apitoyé ses enfants, pauvres orphelins du bon Dieu, et en prononçant le nom de son Joseph.

III

Trois mois après, en octobre, dans l'année 1835, un soldat à la démarche décidée était arrêté à une portée de fusil du village. Il était de haute taille; sur sa poitrine s'étalait la croix d'honneur, et les galons de sergent reluisaient sur sa capote grise. Devant le cimetière, il s'était découvert avec respect. Cela fait, il avait tiré de son sac une brosse, et enlevait en toute hâte la poussière qui couvrait ses souliers et son uniforme, afin d'être astiqué convenablement, selon le dire des militaires, pour se montrer à la population.

En avançant il jeta un long regard sur la campagne, sur la colline, sur le grand bois d'aulnes et de peupliers qui borde la rivière, et sembla vouloir jouir de ce spectacle à pleins yeux.

En ce moment un sourire se montra sur ses lèvres à l'unisson de la belle nature qui riait aussi en charmant ses yeux. Il ne se lassait pas de s'exclamer de joie et de bonheur. Il allait toujours en émoi ainsi qu'un curieux à la vue d'une découverte, et on aurait pu entendre le vieux sergent s'écrier en tortillant ses longues moustaches :

— Allons, bon, voilà le tremblement qui revient encore. Suis-je bête, j'en ai bien vu d'autres pourtant ; en marche !

Bientôt les bonnes jambes du fantassin semblèrent lui refuser leur service et il s'arrêta de nouveau en respirant à pleins poumons. D'où venait donc cette transe singulière? pour un soldat c'était peu naturel. Ah! c'est qu'au détour du chemin, à travers une éclaircie du bois, il venait d'aviser le clocher du village surmonté

de sa belle croix dorée qui miroitait à l'heure de midi de tous les feux d'un beau soleil. Aussi, il ne regardait plus la plaine, et ni les grands bœufs, ni la charrue reluisante, ni la belle terre rouge, humide de la fine pluie d'automne, n'avaient le pouvoir de le distraire. Il ne voyait plus que le clocher.

— Portez arme! s'écria-t-il d'une voix mâle en se servant de son bâton noueux en guise de fusil, arme bras! présentez arme!

— Ohé! càmarade, cria un paysan qui passait, est-ce que le soleil vous aurait tapé sur la cervelle, et dérangé l'entendement, pour que vous me présentiez l'arme comme à votre colonel?

— Pas encore, mon bourgeois, mais si vous m'avez vu en position, c'était à seule fin de saluer mon clocher, ma meilleure connaissance après mon drapeau, s'entend.

— Y a-t-il longues années que vous avez quitté le village?

— Trente ans. Aussi, voyez-vous, ça me remue tellement qu'il me semble avoir un biscaïen dans l'estomac.

— Mais alors, vous êtes Maxime Bertaut.

— Un peu.

— Et moi, je suis Philippe Rouget, un parent à vous, un cousin issu de germain.

— Tiens, comme ça se trouve, disait le vieux soldat, en répondant aux étreintes du villageois.

Accompagné par Rouget, il fit son entrée dans le village. Arrivé sur la place, le cortége avait grossi. C'était à qui prendrait les mains de Maxime, à qui le câlinerait et lui ferait fête. Quatre ou cinq bons vieux et bonnes vieilles qui devisaient sous le grand noyer à côté de l'église, s'avancèrent vers lui en tremblotant, et ne pouvaient retenir leur surprise; autour d'eux les enfants de l'école, jouant, ceux-ci au cheval fondu, ceux-là aux quilles, laissèrent leurs amusements et marchèrent en avant du retraité, en grouillant, et criant de leurs voix claire :

— C'est Maxime Bertaut le soldat, Maxime! Maxime!

— Bonjour! mère Bourdillat, salut! père Clau-

din, s'écriait Maxime; tiens, voilà Ferré, embrasse-moi, nous allions à l'école ensemble, t'en souviens-tu?

— C'est ma foi vrai. Est-il bien portant et toujours bien façonné, ce Maxime avec sa belle croix et son air décidé!

Tout en se remémorant les histoires du temps passé avec les amis de son âge, le soldat avait heurté à la porte de la maison paternelle qui avait été, dans l'héritage, le lot de son frère Joseph. La porte ne s'ouvrait pas, les fenêtres étaient closes et de la haie qui entourait la basse-cour, on n'entendait s'élever ni le chant du coq, ni le gloussement des dindons, ni le cri des poules effarouchées. Tout était muet, et pour la première fois de sa vie, le vieux soldat eut froid au cœur.

Alors force fut bien à l'ami Ferré de narrer l'histoire de Joseph.

— Ah! le gredin! s'écria Maxime, et où sont les enfants à cette heure?

— Chez Justin ton cadet, à la ferme de *la Source* qui est la plus belle de la contrée.

— Demain j'irai surprendre mon frère que je suis désireux d'embrasser, et je verrai les mioches. J'ai mon idée.

Finalement, trois jours après, Maxime revint s'établir avec les orphelins dans la maison de Joseph. Moyennant un champ qu'il vendit à son frère Justin, il en eut la propriété. Sa pension montait jusqu'à six cents francs et plus, et avec ce joli denier il pouvait bien donner la retirance à la petite famille, et l'héberger à discrétion. Néanmoins, c'était une action digne d'un bon cœur. Il prit une nourrice pour le dernier-né, le petit Pierre, malingret, chétif, et toujours en souffrance.

Tout le village était émerveillé de voir le vieux soldat dorloter ces pauvres marmots, et porter dans ses grands bras la petite Régine, dont le caquet était pour lui un amusement. Puis il lissait ses cheveux, soignait ses nippes, l'arrangeait pour l'habiller et la guérissait quand elle était malade, ne se faisant pas faute de passer le tablier pour préparer le repas, de balayer la salle basse, mêmement de faire couver les poules,

tout comme une servante de ferme diligente pour son travail.

— Me voilà pour longtemps de corvée, disait Maxime en riant à Ferré, son ami, et aux bonnes gens du voisinage; je suis bonne d'enfants et cuisinier de la compagnie, jusqu'au temps où la petite sera grande. Et les voisins qui avaient du bon vouloir pour Maxime, de dire aussitôt :

— Elle sera finette et entendue, comme sa mère.

— Laissez-la grandir, elle sera sage et tranquille, ajoutait un autre, et plaira à plus d'un.

— Avez-vous vu, ajoutait le vieux sergent, qui ne se sentait pas d'aise, avec quelle honnêteté elle m'a dit bonjour ce matin. Comme elle est déjà avenante, bien faite, et se tient droite pour son âge! Au régiment, autrefois, du temps de *l'autre*, nous appelions par sobriquet les officiers bien ficelés des *Muscadins;* Régine sera une *Muscadine*.

— Va pour la Muscadine! dit Ferré, en riant.

Voire, le surnom lui resta, et, dans le canton, à dix lieues à la ronde, quand elle devint fille

et en réputation de gentillesse, on ne sut pas autrement la désigner.

Le petit Pierre aussi croissait à plaisir, et mêmement à un an, il avait le tempérament si doux et si bien façonné, qu'on eût dit qu'il ne souffrait point de ses dents. A deux ans, il ne prononçait pas encore une parole, et ses grands yeux bleus étaient ternes et sans vivacité. Avec ses beaux cheveux blonds, ses épaules bien avalées et son teint blanc comme celui d'une fille, les gens disaient : « C'est tout de même un joli enfant. »

Le vieux sergent eut grand souci en tête de le voir si tranquille pour son âge, et l'ami Ferré dit à Maxime :

— Il faut le faire voir à Antoine Butteux; c'est un homme entendu qui connaît bon nombre de remèdes par l'expérience qu'il a de la propriété des herbes.

Je vis le petiot.

— Alas ! dis-je en le regardant avec attention, l'enfant a dans le sang comme une fièvre de peur.

— Mais encore, dit l'oncle Maxime, il y a un remède.

— Aucunement, c'est dans le sein de sa mère qu'il a pris cette habitude, à cause du chagrin qui avait miné la pauvre femme. Il a perdu l'entendement, et il est idiot pour le reste de ses jours.

A cette nouvelle, Maxime trembla de tous ses membres, et tant plus il aima son neveu qu'il était maltraité par la nature. Plus tard, ainsi que je l'avais prédit, le petit Pierre resta grandement dans le silence, et tout seulement ne poussait-il que des gémissements ou des cris, à savoir, hou ! hou ! hou ! dans les joncières et les bois à la poursuite des papillons qu'il attrapait avec agilité.

A cette époque, René Fiquet eut maille à partir avec les gendarmes pour son braconnage, si bien qu'il en mit un en joue. Enfermé en prison, il essaya de s'échapper, voulut sauter d'un grand mur et se tua du coup. Personne ne le prit en pitié dans le village, et la pauvre Fiquette, sa femme, eut au contraire l'estime de tout le monde.

Maintenant, quand j'aurai dit que l'oncle Maxime avait un brin de préférence pour la Muscadine, vous le comprendrez sans peine, car elle était si câline, si gracieuse et avait tant d'amitié pour son frère, que le cœur du soldat en était remué profondément.

Nous allons donc revenir à la danse où rumine en silence le pauvre André Bourdet, dont le cœur se trouve pris et rongé du coup par la jalousie, à cause que la Muscadine se fait un jeu de son amour.

IV

C'était un beau jeune homme que Célestin Fiquet, avec de grands yeux à fleur de tête, aux regards pleins de feu et de fierté. Ses longs cheveux noirs toujours bien débrouillés disaient assez qu'il prenait un grand soin de sa personne. Ses mains étaient blanches et propres, le soleil ne les avait jamais brunies à cette heure où les travaux des champs mouillent de sueur le front du travailleur. Pour les façons et le costume, il n'y avait pas son pareil dans tout le canton, si bien que les gens judicieux se demandaient le plus souvent si le miel qui était sur ses

lèvres avec son beau langage maniéré, se retrouvait à l'avenant dans son cœur et dans son âme.

Les uns hochaient la tête en se disant qu'il était le fils de Fiquet le braconnier et qu'il devait chasser de race ; d'autres, moins raisonnables, prêtaient plus d'attention à son attifage qu'à sa conduite, et comme il était réputé savant et bien éduqué, on lui disait *monsieur* Célestin gros comme le bras, et les rues du village n'étaient pas assez larges pour laisser passer un homme de cette importance.

Il avait eu le biais de travailler dès son jeune âge. Au collége de la ville, où M. le curé l'avait placé, il avait mérité bon nombre de prix et récompenses par son entendement et son esprit; aussi, à la fin de ses classes, il était entré chez un notaire où on le chargeait de la besogne la plus difficile, et il s'en tirait avec zèle et probité. La Fiquette n'en pouvait croire ses yeux, et ne jurait que par Célestin, lui pardonnant sa gloriole, ses airs vaniteux, en faveur de sa bonne conduite. Seulement, les gens raisonnables tom-

baient en un grand étonnement, quand ils apprenaient que la Fiquette n'allait jamais voir son fils à la ville et qu'elle attendait sa venue au village pour le câliner et se réjouir de sa vue. Maintes fois ils l'avaient interrogée à ce sujet, mais la bonne femme restait coi et toute penaude, ce qui donnait fortement à penser à ceux qui de toutes choses veulent tirer une raison.

Ce jour-là, du plus loin qu'on se souvînt dans le village, on n'avait vu un bal si brillant et si animé. Les jeunes gens battaient des entrechats en cadence, et les jeunes filles se laissaient enlever dans leurs bras, en donnant les marques de cette gaieté qui est la fortune du pauvre monde.

La valse venait de finir. Célestin étrennait des habits commandés à la ville; on aurait dit d'un paon qui fait la roue, tant il semblait faire montre avec complaisance de ces ajustements à la mode qui, aux yeux des bonnes gens, semblaient le grandir d'une coudée.

— Tiens, s'écria Michel, en le touchant brus-

quement du coude, est-ce que tu deviendrais fier et méprisant pour les amis, Célestin? Tu passes à côté d'eux sans leur dire un petit bonjour, et ça n'est ni beau ni honnête.

— Tu trouves? répondit Fiquet d'un air hargneux. Tu peux penser là-dessus à ta convenance, et je me console bien de déplaire à qui ne me plaît point.

— Merci. Alors puisqu'il en est ainsi, je t'estime ce que tu vaux. Va, tu ne seras pas longtemps avant d'avoir un vilain renom dans le village. Te voilà bien avec tes enjolivements, ta cravate avec des bouts brodés, les manches de ta lévite où on entrerait tout brandi, et la houppe de linge qui se dresse sur ta chemise comme la crête sur la tête d'un coq. Eh bien! je ne donne pas plus d'attention à ces fanfreluches qu'à ton savoir, car tu es un vaniteux, sans cœur et sans amitié.

— Est-ce que tu voudrais me sermonner?

— Je n'ai pas l'intention de t'émalicer, mais bien de te dire la vérité. Tant pis pour ceux qui en sont ménagers envers toi.

— Je te défends de me parler. Si tu veux t'égayer, va rire aux dépens de tes pareils; il n'y a rien de commun entre nous.

— Tu me défends? répliqua Michel Perry, voilà une parole qui te causera du désagrément. Je ne serai pas si fou de me molester et de me battre avec toi pour si peu. Tu veux un ennemi? à ton aise, mon garçon, tu seras servi à souhait et à la minute.

— Tu es libre, Michel, seulement, imite les roquets, aboie de loin.

— Ecoute, tu fais le semblant d'avoir de l'attache pour une jolie fille, la plus délurée et la plus gracieuse du bal. Tu te railles d'elle et tu la recherches tant seulement pour te faire un jeu de la fiance qu'elle a dans tes beaux discours et arriver à contenter ton goût; mais je suis là, et tu auras beau singer l'homme enflambé, je la détacherai de toi avant les semailles. Adieu, mon beau monsieur.

Après ces paroles, Michel se mit en devoir de vaguer dans le bal, se gaussant de l'une, agaçant l'autre, et montrant sa belle humeur. En-

suite il prit André Bourdet par le bras, et lui dit doucement à l'oreille :

— Joue à l'indifférence, tu rendrais Célestin trop heureux s'il voyait ta mine attristée. Dis à Pascale que tu es guéri, et batifole avec elle sans prendre autrement souci de la Muscadine.

Bientôt les musiciens donnèrent le signal de la contredanse. Michel s'avança vers la Muscadine pour l'inviter à la danse pendant qu'André choisissait la grosse Pascale et plaçait sa danseuse en face de Régine.

En ce moment, la Muscadine était plus jolie que jamais. Le feu de la danse montait à ses joues avec l'animation du plaisir, et ses yeux reluisaient comme les premières étincelles qui brillent au fin fond d'un four et envoient au dehors une clarté réjouissante. Son dressage était des plus beaux. Elle avait un jupon de cotonnade rouge, un corsage de soie noire et une coiffe garnie de dentelles qui lui venait de sa défunte mère. Ses cheveux noirs bien lissés retombaient par derrière, pareils aux grappes de nos raisins, sur un fichu neuf de la couleur du maïs,

et d'une nuance si douce que sa peau brune en était plus belle et imitait en tous points l'éclat de l'or le plus fin. Ainsi vêtue, la tête au vent, sautant en mesure aux accords de la musique, elle avait la taille fine et ployante, et ses pieds mignons rasaient à peine le sol, pareils à ceux de l'alouette oublieuse du plomb du chasseur.

Seul, dans un coin, Célestin rongeait ses ongles et la mangeait des yeux. La Muscadine regarda André en s'avançant vers lui en cadence. Elle devint rouge à l'égal d'une fraise en songeant à sa menterie. Le pauvre garçon eut une telle envie de lui presser la main que, pendant quelques minutes, le cœur lui en sauta d'impatience. En changeant de danseuse, André se tournait vers elle avec des yeux étranges, et il voulut essayer d'une petite causette ; mais il fut si fortement transi de peur, qu'après avoir ruminé bien des choses dans sa pauvre cervelle, il ne put trouver tant seulement un mot.

— Du courage, André, lui dit Michel en traversant.

Sur ce mot, le fils à l'adjoint sembla reprendre son aplomb, et il n'eut plus l'air si tourmenté.

— Est-elle accorte et déliée cejourd'hui Régine, dit la grosse Pascale en s'adressant à André dans un moment de pause, tu en es toujours ensorcelé ?

— Pour ce qui est d'être jolie, je ne me ferai pas faute de l'avouer avec toi, répliqua-t-il d'un air indifférent; mais je te baille ma foi que je ne me suis jamais présenté à elle en qualité de galant, et que si j'ai eu des idées d'amourette, je ne lui ai point donné le contentement de le lui faire assavoir par mes paroles.

— Tes yeux disent tout le contraire, mon pauvre André, et tu n'arriveras jamais à me faire accroire que tu es indifférent; c'est le dépit qui te fait parler.

— Eh bien, si j'ai eu jamais un brin d'amour pour elle, il me semble que c'était si petitement que j'en ai quasiment perdu la mémoire, et, à te parler vrai, mes idées se sont envolées vers une autre.

— Et quelle est-elle ?

— Toi, parguienne, par ainsi, ne me parle plus de Régine.

Un éclat de rire entr'ouvrit la grande bouche de la grosse fille, et la Muscadine tourna la tête du côté du couple bruyant, étonnée de voir André en si belle joie.

— De l'une à l'autre, répliqua la grosse Pascale ; c'est donc votre manière d'aimer, à vous autres les garçons ?

— Nous suivons notre fantaisie ; vous suivez bien la vôtre.

— C'est assez plaisanter, André, dit Pascale sérieusement, étant l'amie de Régine, malgré votre fâcherie, malgré ses rebuffades, je vais travailler à ton raccommodement.

— C'est en pure perte que tu veux arranger mes affaires, je n'y attache pas plus de prix qu'à la chouette qui se cache dans le clocher.

On jouait la dernière figure de la contredanse. Michel, tout en dansant, se baissait vers Régine pour lui parler.

— Ma fine, disait-il, en te voyant si belle on

est pris d'une furieuse envie de te conter fleurette.

— Ne me tourne pas en dérision, reprit-elle, je ne tirerai pas vanité de tes compliments.

— Je sais que tu juges les gars du village trop rustres et trop sots. A toi, il faut un beau monsieur qui se lave les mains avec du son, et, pour les autres, tu as le regard hardi et moqueur. Je le sais, l'or fin ne se mêle pas avec le cuivre, la primevère avec les vilaines ronces; mais quelquefois l'épine de la haie touffue empêche le maraudeur de voler les beaux fruits du verger. Dis, Régine, je jouerai le rôle de l'épine, si tant il est vrai qu'on veuille troubler ton repos.

— Non, Michel, tu t'apitoies sur mon compte en pure perte, je ne dédaigne personne, étant trop pauvre et trop oubliée pour songer à me faire aimer de qui est jeune, bien éduqué et considéré.

— Ah! voilà bien la folleté des jeunesses de mépriser ce qui ne paraît ni beau ni bon pour s'attacher plutôt à une belle prestance qu'à un bon cœur. Pourtant les qualités cachées ressemblent à ces bonnes herbes que nous fou-

lons tous les jours sous nos pieds, et, quand nous connaissons leur vertu, nous donnons plus d'attention à leur odeur et à leur apparence.

La Muscadine, en écoutant ses reproches, était dans une grande confusion, aussi, la fin de la danse arriva bien à propos pour la tirer d'embarras. Neuf heures avaient sonné depuis longtemps. Régine oubliait de rentrer, ayant en tête d'autres soucis. Déjà Célestin se mettait en mesure de lui demander une autre valse, et le sourire de la jeune fille en disait plus long à Fiquet que toutes les phrases les mieux tournées, lorsqu'un homme de haute taille se montra à la porte du bal.

— Mon oncle Maxime! s'écria Régine dans une grande agitation.

— Avance à l'ordre, la Muscadine! dit le vieux sergent avec sa grosse voix, tu n'as pas demandé la permission de dix heures. Ne suis-je plus ton chef de file? Allons, en route pour la caserne, en avant, marche!

Régine obéit à son oncle en envoyant un regard d'adieu et de regret vers ce bal dont elle

était la reine, pendant que Maxime la suivait en grommelant et avec peine, à cause de sa boiterie de la jambe gauche endommagée fortement par ses blessures.

Toute la nuit, les violons et les musettes de la Saint-Jean sonnèrent leurs joyeux refrains aux oreilles de la Muscadine. Au matin, elle rêva qu'on fêtait ses fiançailles avec Célestin le beau clerc de notaire, et qu'elle tenait entre ses mains le trèfle à quatre feuilles qui donne joie et réussite à ceux qui ont le bonheur de le trouver.

V

La journée du lendemain se passa bien tristement pour Régine, elle grillait d'envie de revenir au bal, mais la consigne de l'oncle Maxime méritait une grosse part d'attention, et pour rien au monde, elle n'aurait voulu se faire un jeu de sa défense. La nuit arrivait. Le vieux sergent, assis dans son fauteuil de paille, à côté d'une fenêtre de la salle basse qui avait vue sur son verger, tout en fumant sa vieille pipe, regardait le soleil qui disparaissait sur la colline, et dorait de sa belle couleur pourprée, la ramure des arbres verts. Ensuite, il allait se remémorant et

creusant dans sa tête pour en tirer toutes les souvenances de son ancien métier, et entre deux soupirs, il regrettait de n'avoir plus vingt ans.

La Muscadine ployait une nappe en treillis, et rangeait dans une huche les restes du souper en se tournant à demi vers Pierre l'idiot qui ruminait entre dents un refrain de sa façon, et se balançait sur sa chaise en fermant les yeux par intervalles, comme pour se préparer au sommeil.

C'était un plaisir aux gens du village quand ils voyaient l'emménagement de la maison du sergent, bien bâtie, et couverte en tuiles; elle était établie en bon air à côté de la grand'place et faisait face à l'église.

Sur le derrière, il y avait un jardin de bon rapport qui produisait en abondance prunes, guignes, pommes et cormés; tout à côté était l'étable, vide depuis longtemps, où son frère Joseph avait affené ses bœufs plus d'une fois. Au premier étage, on trouvait trois chambres bien larges; au rez-de-chaussée, la salle basse où la famille se réunissait par habitude, et à l'entrée, la basse-cour de plain pied avec la rue.

Voire, on tombait dans une grande surprise, en voyant la propreté que la Muscadine apportait dans l'arrangement du ménage. Tout reluisait et flattait l'œil, si bien qu'on pouvait se mirer dans les ustensiles; d'ailleurs, l'oncle Maxime, qui avait la tête vive, n'entendait pas raillerie sur cet article.

Entre les deux fenêtres qui prenaient jour sur le derrière, le vieux soldat avait placé une statue en plâtre de l'Empereur, et au-dessus, une belle couronne d'immortelles, ce qui produisait un grand effet; à droite on pouvait voir le sabre du retraité; à gauche ses épaulettes de grenadier, et sa belle croix d'honneur qu'il ne mettait que les jours fériés, posée sur un morceau de drap rouge. Tout à l'entour de la salle c'étaient les batailles de l'Empire, coloriées bien finement sur un beau papier satiné, et tout en bas, l'explication imprimée pour les personnes qui savaient lire.

— Régine, dit Maxime à sa nièce, m'est avis que Pierre s'endort; prends-le sous le bras, et mène-le au lit. Ce pauvre petiot a été bien agité

ces jours derniers, mes blessures mordent ma jambe pareillement à un chien enragé. Le temps va changer, il pleuvra demain, c'est sûr.

— C'est tant mieux pour les luzernières, dit la Muscadine en s'avançant vers l'idiot.

— Mêmement pour les blés, il y avait trop de sécheresse.

Pierre ouvrit les yeux quand la main de sa sœur souleva sa tête, et, comme s'il eût compris ce qu'elle lui demandait, il envoya de gros soupirs mêlés de petits gémissements, et se leva sur son séant en passant son bras autour du cou de la jeune fille.

C'était chose piteuse que de voir ce pauvre innocent avec ses grands yeux bleus, et ses beaux cheveux blonds, le corps droit et bien planté, passer sa vie à grouiller au soleil ou à courir par les chemins, en cueillant des fleurs qu'il effeuillait en chantonnant. Il avait le regard bon et plein de grâce, lorsqu'il se fixait sur les gens de sa famille ou sur les habitués; le plus souvent, il était indécis. La bouche ouverte, la tête penchée de côté, il considérait durant de longues

heures un nuage blanc qui s'enfuyait, ou les troupeaux revenant à grand bruit de la colline. A voir en ces moments la peau blanche de son visage, marbré de belles veines bleues, on eût dit d'un de ces anges moulés qui paraissent rêver dans l'église du village, tout à l'entour de la statue de la Vierge, à gauche du banc des marguilliers.

A cette époque, il avoisinait ses quatorze ans, et sans cette maladie de naissance, il eût fait un gars bien accompli, façonné et plein de force.

La Muscadine en avait grand soin ; si elle ne pouvait toujours l'empêcher d'être en loques, elle réparait ses nippes autant qu'il était en son pouvoir, l'habillait de neuf avec le montant de ses journées, et le choyait à plaisir comme si elle eût été sa mère. L'innocent, par un instinct d'habitude, lui souriait à son retour des champs, et quand il était plus tracassé, et qu'il geignait à grands cris, à l'époque de ses crises, si l'oncle Maxime lui faisait les grands yeux, il accourait se cacher derrière la Muscadine avec un tremblement dans tous ses membres. Mais au demeu-

rant, on le plaignait de le voir toujours en souffrance, et malgré son infirmité de nature, il était le plus souvent si tendre et si doux, que sa famille et ses voisins ne pouvaient s'empêcher de l'aimer de tout leur cœur.

La tête appuyée sur l'épaule de Régine, l'idiot, aidé par sa sœur, gravit l'escalier de la salle basse. Maxime le considérait d'un œil triste. Souventes fois, il se désolait en voyant cette créature si avenante de sa personne toujours attristée par le mal, et il avait un retour de colère contre son frère Joseph, et encore plus contre René Fiquet, la cause première de tous les malheurs et dérangements de son frère. Il était plongé dans cette mélancolie lorsqu'il entendit tirer la corillette de la porte. Elle s'ouvrit.

— Bonsoir Ferré, s'écria le vieux soldat, je t'attendais et j'allais t'envoyer querir, car l'ennui s'est mis après moi ni plus ni moins que la rouille après un fourniment mal astiqué.

— A cette heure te voilà content. Tu sais bien, Maxime, que je ne me fais pas faute de passer une bonne veillée avec toi, quand mon travail

ne me requiert pas d'aller aux foires à bestiaux pour acheter bœufs et moutons.

— Et le commerce, comment marche-t-il?

— Pas trop mal, grâces à Dieu ! mais on ne gagne pas comme dans les temps, parce que ces nouvelles inventions de charrues économisent le bétail, et le rendent plus dur à l'user. Enfin, il n'y a pas de quoi être en souci.

— Pour lors, mon brave Ferré, nous allons causer de mon ancien temps. Je bourre ma pipe pour la seconde fois. Voilà qui est fait.

Ferré pendant ces paroles de son ami, furetait dans la salle basse, et semblait regarder si personne n'était aux écoutes.

— A qui en veux-tu? demanda Maxime.

— Sommes-nous seuls ici?

— La Muscadine couche le petiot; avant un gros quart d'heure, elle ne sera pas ici. Mais pourquoi toutes ces questions?

— Écoute, répondit Ferré à voix basse; nous remettrons à un autre jour le narré de tes beaux services, car je veux t'annoncer une nouvelle qui a rapport à ta famille.

— Parle, dit le vieux sergent en prêtant l'oreille.

— Volontiers, mais à une condition, c'est que tu ne vas pas te courroucer contre la Muscadine, et prendre au sérieux un bruit de village.

La face de Maxime devint toute renfrognée.

— Ça dépend, répondit-il.

— C'est sûrement une amusette d'enfant, et le plus souvent ça n'a pas de durée.

— Mais, mille bombes ! tu obliques à droite, tu obliques à gauche, parle, et vivement, au pas accéléré !

— Eh bien ! il n'est secret qui puisse durer. Ta nièce, d'après les *on dit*, se laisse courtiser par Célestin Fiquet, celui qui a une si belle jappe et si fière hardiesse.

— C'est faux ! s'écria Maxime en se dressant sur son fauteuil.

— Là, je savais bien que tu allais t'échauffer le sang. Tu peux avoir l'esprit en repos, Régine est gentille et de sage apparence, et ne fera jamais sa volonté, mais bien la tienne...

— Elle lui a parlé, et c'est déjà trop.

— Mon Dieu! on connaît les jeunesses; elles s'affolent le plus souvent de tout ce qui a du clinquant et qui brille, puis ça n'a qu'un temps. Célestin a eu pour elle des attentions mignardes, c'est un beau danseur, il sait trouver le joint pour offrir un bouquet, et il en remontrerait aux plus fins pour tourner un compliment.

— Je lui donnerai une bonne vannée à ce beau monsieur de la ville, murmura Maxime.

— Le pauvre André Bourdet, le fils à l'adjoint, continua Ferré, est méprisé au contraire par ta nièce; il ne désire rien tant que de l'avoir pour accordée, et c'est un garçon sage, qui a du bien; mais il n'a pas la voix douce, les mains blanches et les cheveux reluisants, grâce à la pommade; voilà la cause de la froideur de la Muscadine pour ce brave garçon; et vienne pour elle une connaissance complète de la fadaise de Célestin, elle passera de l'estime au mépris, et du bon vouloir à l'aversion.

— Il ne s'agit pas encore pour ma nièce de prendre un mari; quand j'aurai passé l'arme à gauche elle agira à sa convenance. Qui soignerait

donc le pauvre idiot? Je suis vieux et infirme et ne puis que monter la garde auprès de l'innocent. Le soir, quand elle revient des champs, elle prépare le souper, fait manger son frère, et le malheur est moins grand parce qu'à nous deux nous nous prêtons aide et assistance. Ne prendrait-elle plus à cœur les soins qu'elle doit à notre Pierre? Voudrait-elle nous quitter et le laisser pâtir comme une fille sans cœur et sans vergogne? Qu'elle agisse selon sa volonté, la porte sera alors grandement ouverte, mais ensuite je la fermerai sur elle.

Le vieux sergent eut la voix coupée par la colère, et il s'arrêta un moment pour reprendre haleine.

— Ce n'est pas la peine de t'adonner aux soucis, reprit Ferré en retournant entre ses doigts son chapeau de toile cirée; ce que je t'en ai dit, c'est à seule fin de porter remède à la chose. J'ai peut-être eu tort.

— Non, mon ami, dans ces amourettes il ne faut faire mystère de rien, et je te dois un grand remercîment.. Ah! que c'est dur à garder une

fillette! Quand un jour de bataille j'étais de garde au drapeau avec les camarades, le danger se presentait de face et on l'affrontait de son mieux; mais avec une jeunesse on a beau y mettre de la précaution, l'amour est pareil à un sergent fourrier, il vous embrouille toujours dans ses comptes, et pas moyen d'avoir une parade. Un Fiquet! Je ne dis pas ça pour la pauvre Louison, sa mère, une brave et digne femme, mais enfin ce nom sonne mal dans cette maison, et j'ai de la mémoire; elle descend, je vais la tabouler d'une rude façon.

— Si tu m'en crois, Maxime, tu seras ménager de ton blâme. J'ai ouï dire que le plus souvent dans ces occasions, la brusquerie excitait l'amour ainsi que le souffle fait jaillir la flamme du feu qui couve sous la cendre. Il faut y mettre de la patience. Adieu, je suis de trop ici, et garde-toi de lui nommer celui qui t'a donné cet avis.

— A bientôt, Ferré, dors tranquille, et grand merci!

Le marchand de bœufs entr'ouvrit doucement la porte et s'en alla en tapinois pendant que le

vieux soldat toussait fortement par manière de contenance pour chercher des paroles bien sévères.

C'était un grand effort pour Maxime, et de fait, c'était la première fois qu'il allait adresser à sa nièce des reproches sous forme d'admonestation. Il releva la tête, la Muscadine était devant lui.

VI

— Régine, dit le retraité, les fantaisies se payent cher en ce monde. Celle que tu as en tête pourrait te porter préjudice.

A ces mots la Muscadine devint blanche, puis rouge, et, pour mieux dire, de toutes les couleurs.

— Quelle fantaisie? demanda-t-elle timidement.

— On t'accuse de t'en laisser conter par Célestin Fiquet. Hier, quand tu es sortie, tu es allée au bal, j'imagine, pour danser avec lui. Est-ce vrai?

— Oui, mon oncle.

— Tu m'avais promis de ne pas aller à la fête. Quand on ment, on risque gros, puis on désobéit et on s'engage dans de mauvaises amours où on laisse sagesse et bonne renommée.

— Je suis sans reproche, répondit Régine en relevant la tête, j'ai l'honneur en recommandation, et je préférerais être morte que de me voir déshonorée.

— Je le crois ; mais alors on ne se met pas dans le cas de faire naître la médisance. Les caquets vont leur train dans un petit endroit, et ils font plus de bruit que les tambours d'un régiment. « Voyez-vous la Muscadine, disent les uns, comme elle fréquente Célestin ! on dit qu'elle le voit à la nuitée, et qui l'aurait dit si affinée avec ses yeux baissés et son air recueilli ? Elle veut devenir une belle dame de la ville, porter de la toilette, et c'est l'amour de la gloriole qui lui met la tête à l'envers. » D'autres vont plus loin et prétendent que vous avez des entrevues au carrefour des Belettes.

— Mon oncle. Je fais serment...

— D'accord. Je ne me fie pas aux commérages,

mais les langues ont du venin, et la réputation d'une jeunesse est plus difficile à reblanchir qu'une bretelle de fusil. Enfin, entre nous, Régine, c'est une chose étonnante que de te voir danser avec le fils à René Fiquet. Songe à notre Pierre, à ton père qui a quitté le village avec son paquet sous le bras pour avoir vécu dans une mauvaise fréquentation, à ta pauvre mère, morte de chagrin et de misère, et tu ne voudras pas faire alliance avec un garçon mal apparenté, et dont la famille a été si dommageable pour la nôtre.

— Je ferai à votre volonté.

Régine, en répondant ainsi, cachait le fond de sa pensée.

— Bien, fillette, si je te fais des peines en ce moment, tu dois t'en consoler par la bonne intention qui me dirige. D'ailleurs, Célestin a eu de mauvais exemples sous les yeux, il veut se gausser de toi, te faire force promesses afin de te causer de l'embarras, et aussi bien de la honte. On les connaît ces enjôleux; puis ton père est peut-être mort à cette heure. Il devait revenir

riche, disait-il, et voilà quatorze ans qu'il est parti, et que nous n'en avons plus de nouvelles. Célestin, avec sa cupidité et son orgueil, veut une fille d'un bon avoir. Es-tu riche? la Fiquette est en guenilles, et lui joue au *monsieur;* sans m'écarter de la justice, j'ai tout lieu de croire que l'amitié qu'il a pour sa mère ne le foule pas au point de la substanter de ses épargnes. Tu peux juger par là de ce qu'il vaut, et je me réjouis de te voir si raisonnable, et décidée à mettre fin à cette étourderie de jeunesse.

La Muscadine se sentit mordue au cœur par le dépit d'entendre mépriser celui vers lequel son goût l'attirait. La nuit était arrivée pendant cette admonestation, et c'était l'heure de faire de la feuille pour la chèvre. Régine se rendit dans le verger pour vaquer à cet office.

— Bon, se dit le sergent en lui-même, j'en ai dit plus long que Ferré ne m'en avait conté, mais je plaidais le faux afin de savoir le vrai. Il était temps, mais le mal n'est pas grand. La fête finit ce soir, ce damné Fiquet va repartir pour la

ville, et l'oubli se mettra entre eux. J'aurai donc l'esprit en repos.

Or, pendant que la fillette, la tête agitée par les remontrances du vieux soldat, ramassait machinalement la pâture dans son tablier, elle entendit une voix étouffée qui l'appelait derrière la haie. Elle s'avança vers une éclaircie qui pouvait donner passage à une personne, et son cœur lui dit que c'était Célestin. Le clerc de notaire, l'air câlin et les yeux allumés, lui tendait les bras en souriant, et à la clarté de la lune, qui était toute pleine en ce moment, il parut à la fillette plus gracieux et plus avenant que jamais.

— Régine, lui dit-il, je pars demain au jour, et je suis venu te faire mes adieux.

— Je vous remercie, monsieur Célestin, mais quelqu'un a ébruité nos amours dans le village. Mon oncle est fortement courroucé contre vous, il vient de me faire défense de vous parler, et c'est pour moi un crève-cœur.

— Tu n'ajouteras pas, dit Célestin, beaucoup d'importance aux radotages de ton oncle. Il a été jeune, et il a aimé.

— Je lui dois le respect et l'obéissance. Si notre liaison est traversée pour le moment, ayez confiance dans l'avenir, et l'espérance vous donnera le courage de patienter et d'attendre l'occasion. On est pris d'une furieuse jalousie contre vous dans le pays, et quand vous aurez lassé les méchantes langues par votre bonne conduite et votre renommée, alors mon oncle consentira à notre mariage.

— Ah ! s'écria Célestin en prenant la taille de la jeune fille, tu as bien peu de souci de ma tristesse, et l'amour est loin de ton cœur.

En même temps, il essayait de rapprocher de lui la Muscadine, dont il effleura le cou d'un baiser.

— Tenez-vous en repos, je vous prie, lui dit-elle avec sévérité.

— Je ne chercherai plus à t'embrasser si cela t'offense, dit-il en soupirant et comme quelqu'un qui se résigne avec peine : te voilà tranquille, sans regrets, et je vais partir. Si ton amour égalait celui que je ressens pour toi, au

moment de nous quitter, tu m'en donnerais d'autres marques.

— Vous me voyez triste et bien désolée, monsieur Célestin, et si vous m'êtes soumis de cœur, ainsi que vous le dites, je n'aurai jamais d'autre amoureux que vous, et je pourrai un jour être votre femme. Je crois que ces marques d'amitié sont les meilleures.

A ce moment, Célestin découvrit sa tête par un mouvement d'épaules, il rejeta ses longs cheveux en arrière, et se pencha de nouveau vers elle.

— Il y en a d'autres, ma belle amie, lui dit-il d'une voix qui tremblait ; viens, nous prendrons par le petit chemin qui borde le communal de la Croix-Rouge, tout près de la mare. Là, nous pourrons parler en liberté et nous asseoir sur le gazon.

— Non, laissez-moi ; vous voulez me tromper.

— Je veux ton bonheur, ma Régine, viens, nous serons seuls et le chant triste du courlis, qui fait rêver, accompagnera doucement nos premiers baisers et nos douces caresses.

— C'est assez, monsieur Célestin, dit vivement la jeune fille en se reculant, adieu, il est temps de rentrer.

Et la Muscadine traversa le verger en courant, et vint s'asseoir en silence à côté de son oncle qui sommeillait.

— Ah! la petite sotte, s'écria Célestin en se parlant à lui-même dans son bon français, la voilà toute effarouchée, parce que je veux changer de corde. Je lui ai déclamé tout d'abord des tirades de roman, effet manqué. Merci, il ne faut pas embrasser cette demoiselle plus haut que le poignet, et moi qui n'en voulais qu'à ses yeux et à son appétissante personne. Le sentiment est passé de mode, et l'amour est un vorace qui se repaît de viandes et de piment. Le mariage pour une amourette, continua-t-il en riant, la plaisanterie est usée; oui, adieu, la Muscadine, et pour toujours. Pourtant elle avait tout d'abord bien mordu à l'hameçon. Bast! soyons sérieux; mademoiselle Rougeteau, la fille de l'épicier, a quarante mille francs de dot; je suis dans ses bonnes grâces, ne l'oublions pas.

Célestin Fiquet, bien consolé, reprit incontinent le chemin de sa maison, et traversa, sur la place du village un groupe de jeunes garçons qui lui tirèrent une révérence.

Après qu'il se fût éloigné, un petit sifflement retentit dans une haie voisine. Aussitôt, un homme parut, et bientôt un second vint à lui.

C'étaient Michel Perry et André Bourdet, qui avaient suivi Célestin à pas de loup, afin de surveiller son entretien dans leur cachette.

— As-tu entendu, André? demanda Michel.

— J'en ai la berlue. Ah! le gredin! Voilà donc cette grande tendresse; ce n'est que le désir de mettre à mal cette brave Régine qui lui soufflait tous ces beaux discours.

— Le père tuait les bêtes sans permis, et le fils s'attaque à la sagesse des jeunesses. Braconnage pour braconnage, je préfère celui du père. Bon courage, André, les hurlements du loup ont mis la brebis en fuite. J'en ai l'assurance, avant peu de temps, la petite en rabattra gros de sa fierté, et nous fêterons tes fiançailles.

Cette vilaine entreprise de Célestin donna sérieusement à réfléchir à la Muscadine, et, avant d'enlever son devanteau et son corsage pour s'endormir, elle resta longtemps toute pensive, repassant dans son esprit les bons avis du vieux sergent.

VII

Il y avait déjà environ trois mois que Célestin Fiquet était retourné à sa demeurance, et on approchait de la Saint-Michel, qui est le temps où les valets de labour renouvellent leur engagement avec les gros fermiers de la contrée, ou vont chercher chez un autre maître une augmentation de gage. On touchait donc à la fin de septembre, la vendange était proche ; et en attendant le moment de cueillir le raisin, de mener la cuve et de faire la pressée, les laboureurs donnaient la première façon aux champs reposés par la jachère, afin de bien

les préparer à recevoir les premières pluies de l'automne, si salutaires pour le froment.

Foi de Butteux, et l'on peut m'en croire, c'est un charme de se lever au village en même temps que le soleil. Vous autres, bourgeois de la ville, vous avez à l'habitude la mine triste de gens qui mèneraient le diable en terre, mais chez nous, au jour levant, un chacun a la gaieté d'un biquet à cause du spectacle de la terre, semblable en tous points à une jeune épousée en parure dès le matin. La cloche de l'église se met la première en branle, et c'est le signal du remue-ménage. Il est quatre heures, les portes s'ouvrent, et les plus engourdis par un long somme relèvent allégrement la tête en respirant un air pur comme celui dans lequel nagent les étoiles du grand ciel bleu. Les cheminées envoient au-dessus des toits une fumée qui roule et s'étend chassée par un bon vent, et près de l'âtre la ménagère surveille la cuisson d'une bouillie qui donnera au travailleur bon courage pour aller aux champs et surmonter la fatigue. Ce repas vite fait, cha-

cun s'agite. On entend le bruit des jougs, des chaînes et des ferrages, et le mugissement des bœufs accroupis sur la litière, qui tournent leur tête aux grands yeux sur le bouvier et semblent flairer la pâture. Les voilà qui sont affenés et bien repus. Hu ! Rousset ! Hu ! Brunet ! en route ! Et les clochettes pendues à leur cou marquent en cadence leurs pas lents, mais vigoureux. Un travailleur passe avec sa bêche sur l'épaule et marche à la besogne en chantant un vieux noël ; d'autres, tenant de longues fourches, suivent une charrette traînée par deux chevaux à la croupe charnue, au poitrail vigoureux. Par crainte de la nuée orageuse, ces gars ont souci de ramasser le foin bien apprêté par la brise fraîche de la nuit, et, au retour des pâturages, ce fourrage laissera après lui une odeur qui s'étendra ainsi qu'un baume à travers la plaine et les bois. Des faneuses, leurs râteaux en mains, s'en vont en avant pour préparer les tas. Ce sont toutes jeunes filles bien délurées, batifolant et riant entre elles, pendant que d'un autre côté le pâtour siffle son chien pour ranger

dans la dépaissance chèvres, brebis et moutons. Insensiblement, il n'y a plus un cri en l'air dans les rues, et c'est tant soit peu si on entend le babil des commères hors d'âge qui ravaudent sur le seuil de leur maison, ne pouvant faire mieux, ou la querelle de deux voisines toujours dépitées et en bisbille pour un jeu ou pour un rien.

Tout en bas de la côte qui contourne la colline, une vieille femme de petite taille, mais vive dans ses mouvements, accélérait le pas, dès l'aube, à l'époque où j'en suis arrivé dans mon récit.

La peau ridée ainsi qu'une pomme par l'action de l'hiver, on voyait que la vieillesse était venue pour elle avant l'âge, et peut-être la souffrance en était la cause. Ses yeux, qui avaient dû être bien vifs à seize ans, paraissaient rougis par les veilles, et sur son visage on devinait cette honnêteté des braves gens qui préfèrent pâtir que de s'humilier. Ses cheveux déjà grisonnants sortaient d'une coiffe jaunie par le renfermé, et donnaient une mine attristée à cette tête osseuse, maigre et réfléchie. Son co-

tillon de serge était court et avec des reprises, et quiconque la voyait croyait avoir affaire à une pauvresse dont la mauvaise tenue était commandée par la misère. Cette femme allait vite et sa démarche était enfiévrée. Arrivée à une portée de fusil du grand chemin, elle entendit les propos joyeux des revendeuses qui vont porter au marché de la ville des fruits et des légumes, et il faut croire qu'elle avait l'esprit en souci et qu'elle ne pouvait mettre sous ses pieds la honte de paraître ainsi déguenillée, car elle prit par un petit sentier qui se détache de la route, et appelé communément la *Taille des Noisetiers*. Le feuillage de ces arbres est si touffu, qu'il prive des rayons du soleil les petites marguerites à demi mortes au pied du tronc faute d'un peu de chaleur et de lumière, et le silence est si profond en cet endroit, qu'on peut y rêver en liberté.

Ainsi fit-elle. Elle s'assit sur l'herbe fraîche, très-haute et d'une belle venue en cet endroit, posa à son côté un petit panier qui avait l'air de faire du poids, et puis elle mit sa tête dans ses

mains, afin de retenir les idées auxquelles elle s'adonnait en ce moment. Elle resta longtemps dans cette posture, et de temps à autre elle remuait les lèvres et se parlait à elle-même.

— J'agirais plus sagement en retournant au village, se disait-elle, et il ne me saura pas gré de ma venue, puisqu'il m'a fait défense d'aller jamais le voir, même par occasion.

Alors elle restait un gros moment combattue par deux résolutions. Tantôt elle se levait vitement en prenant son panier et faisait mine de rebrousser chemin, tantôt elle revenait sur ses pas, et, retombant dans ses réflexions, elle marmottait entre ses dents, indécise et sans force. Enfin il faut croire que Dieu vint à son secours, et qu'il écarta d'elle toutes les appréhensions qui la tenaient dans ce triste émoi, car elle reprit son pas de plus belle, en s'écriant :

— Il est malade, je veux le voir, advienne que pourra !

Parvenue au bout du sentier qui va rejoindre le grand chemin, la vieille femme voulut reprendre haleine.

La plaine se déployait à ses yeux aussi calme que la mer par un temps doux, et la rosée tombait tant et si dru, que la terre en était rajeunie. Les oiseaux s'ébattaient çà et là dans les branches en même temps que, sur un églantier, une jeune fauvette à tête noire mettait à l'essai sa première chanson.

A droite, à gauche, devant la pauvre femme, s'étendait la verdure des vieux chênes et du hêtre, et à ses pieds le frais feuillage de la vigne, l'asile préféré de la tourterelle qui roucoule en paraissant gémir.

Enfin, la campagne donnait l'essor à ces mille petits bruits apportés par la brise du matin; ainsi le clapotement joyeux de la chaussée du moulin dont l'eau tombe en cascatelles à travers les roches moussues et va se perdre dans les prés, ou le bourdonnement des abeilles quittant la ruche dès l'aurore pour butiner dans les chaudes vallées. Au loin s'étendait un ciel sans nuages et sans fin, et au sommet de la colline se levait le soleil empourpré, ce brasier du Créateur qui mûrit les moissons et la grappe

dorée, et mêmement ranime le pauvre souffreteux et réchauffe son cœur.

A cette heure matinale où l'aubépine et les genêts, encore en fleur, chargent l'air de leurs parfums, le contentement doit réjouir la face de quiconque jouit de ce beau spectacle, et le malheureux peut en ressentir une vive allégeance; mais non, la même pensée tenait toujours la vieille femme attentive, et la nature perdait son temps à lui faire fête.

Elle regardait du côté de la ville.

Une fois reposée, elle reprit sa marche de si belle façon, que ses emjambées étaient précipitées et pareilles à celles d'un homme. Tout près des *Trois-Pointes*, un endroit ainsi nommé à cause que trois champs y ont la figure d'un triangle, suivant la belle explication que m'en a donnée le maître d'école, une voix forte retentit :

— Ohé ! la Fiquette, ohé !

Elle n'entendit pas. Abandonnée à ses pensées elle murmurait :

— Je vais le voir mon Célestin, il aime sa mère avant tout ; sûrement il me fera bon accueil.

La voix reprit avec plus de force :

— Ohé ! la Fiquette, ohé !

Louison, — c'était bien la veuve du braconnier, — retourna la tête et avisa Michel qui labourait à la journée pour le compte d'André, qu'on pouvait voir aussi au fond d'un champ en quête de faire le même travail.

— Où allez-vous donc de ce pas et de si grand matin ? demanda Michel qui s'était avancé sur le chemin après avoir laissé son aiguillon accoté au frontal de ses bœufs; faire du bois sans doute, ou ramasser des limaces dans les vignes ?

— Aucunement, Michel ; je vais à la ville voir Célestin qui a bien maigri et a été en souffrance à la suite d'une fièvre maligne. C'est le gros Gervais qui m'a apporté hier cette nouvelle avec beaucoup d'honnêteté et de ménagement. Tout d'abord j'en ai eu le sang tourné ; mais à cette heure je suis moins soucieuse, vu que la fièvre est coupée et qu'il ne garde plus le lit.

— Et il ne vous en a pas donné avis ?

— C'est pour ne pas me mettre en peine. Maintenant que le voilà presque guéri, je lui apporte

en présent un rayon de miel, des œufs frais et une grosse part de fromentée.

— Vous l'aimez comme vos yeux, votre gars, à preuve que vous vivez avec lui sans distinction du tien et du mien.

— Et je m'en applaudis d'autant, Michel, qu'il est révérencieux et plein d'amitié pour sa mère.

Sur ces mots, la voix de la Fiquette tremblait dans son gosier, et ses joues étaient de la rougeur de sa cape.

— Bonne chance et que Dieu vous garde! lui cria Michel en revenant à ses bœufs. Vous en avez encore pour deux bonnes heures.

— Merci. Je vais prendre par le plus court.

La Fiquette repartit. Au bout d'un moment, Michel, qui l'accompagnait de l'œil, la vit s'amoindrir peu à peu dans le lointain et descendre de l'autre côté de la colline après avoir traversé la rivière sur la planchette du grand moulin.

VIII

Arrivée à la ville, la mère de Célestin se trouva toute désorientée; il s'était écoulé bien des années depuis qu'elle n'était sortie du village, et ses souvenirs étaient aussi difficiles à démêler qu'un écheveau de fil embrouillé. Elle errait dans les rues, s'arrêtait sur les places, ne pouvant se surmonter pour demander son chemin aux passants. La hardiesse manque lorsqu'on est de chétive apparence, et la crainte est une mauvaise conseillère en face de gens affairés et heureux. Pourtant elle voulait voir son fils. Elle s'assit sur une borne, au coin d'une rue qui dé-

bouche sur une belle place, et avec le bout de sa cape elle essuya son front mouillé par la sueur. La Fiquette se sentit fouettée par la fatigue, mais l'espoir la réconfortait. Elle reprit donc son courage avec ses forces ; au lieu de se rebuter, elle fouilla dans le haut de son corsage et en retira un morceau de papier qui portait, en une écriture moulée en belle ronde, l'adresse de Célestin Fiquet.

Un monsieur venait de son côté, elle se leva en grande hâte et courut à lui en lui donnant à lire le papier qu'elle serrait dans sa main noire hâlée par le soleil.

— Je n'ai rien à vous donner, pauvre femme, lui répondit-il en continuant son chemin, allez au bureau de bienfaisance.

— Il m'a pris pour une mendiante, se dit la villageoise toute au chagrin. C'est donc un sort qui est jeté sur moi, et tout le monde se détourne.

A cette pensée, la vieille femme eut un serrement de cœur ; mais elle se remit vite en pensant qu'elle s'abandonnait au chagrin sans rai-

son, et que, pour avoir été molestée un moment, la vue de son fils lui enverrait l'oubli de cette humiliation.

— Les gens de la ville, ajouta-t-elle, ne sont pas sans charité ni sans obligeance, et, malgré ma mauvaise tenue, j'ai bien une figure chrétienne.

Avec cet entêtement particulier aux gens de chez nous, elle s'obstina dans son idée de tendre son papier aux passants, espérant bien que, soit par curiosité, soit par attention, il se trouverait une bonne âme qui prendrait en pitié son embarras.

Donc elle ne soufflait mot et attendait. Un jeune homme s'en vint à passer, il avait l'air doux et traitable, le sourire bon, et il chantonnait entre dents comme un homme heureux qui ne porte envie à personne.

— Que demandez-vous? ma bonne femme, dit-il en tournant les yeux vers la Fiquette qui joignait les mains en le regardant.

— Mon bon monsieur, voyez ce papier, s'il vous plaît, répondit-elle, voilà tantôt une heure que je cours, et je ne sais où donner de la tête,

faute de savoir lire, pour trouver la rue et le numéro marqués sur l'adresse.

— Célestin Fiquet, dit le jeune homme en lisant, premier clerc chez monsieur Gontier, notaire, maison Rougeteau, au premier, rue de la Poste, 10. Mais c'est tout près d'ici, ma bonne femme. Voyez-vous, au commencement de la rue en face, cette grande maison en pierre avec ce grand balcon en fer battu?

— Oh! oui, mon bon monsieur, sûrement que je la vois, répondit la Fiquette avec un élan d'impatience.

— Eh bien! vous n'aurez qu'à prendre par une petite porte à droite de la boutique de l'épicier, et, au premier étage, vous trouverez la chambre de la personne que vous cherchez.

— Grand merci, mon bon monsieur, que Dieu vous assiste! lui cria la Fiquette.

Le jeune homme se remit à marcher en continuant de fredonner sa petite chanson. La pauvre femme courut à travers la place et s'arrêta essoufflée devant la maison de M. Rougeteau, où demeurait son fils.

L'amour maternel et le bonheur avaient mis sur son visage un air réjoui et tout guilleret. C'était le soleil se jouant dans la campagne après la froidure des jours d'hiver.

Elle monta. A chaque marche son cœur battait plus fort. En face de la porte qui la séparait de son fils, elle s'y reprit jusqu'à trois fois pour tourner le bouton de cuivre bien reluisant qui attirait ses yeux et sa main; enfin elle entra. Du seuil elle aperçut son beau Célestin, assis dans un grand fauteuil et devisant avec quelques amis de son âge.

Il portait une houppelande bleue, serrée à la taille par un cordon de soie au bout duquel pendaient de gros glands, qui tombaient quasiment sur ses pieds. Il était pâle et avait la mine d'un homme qui a été la proie du délire et de la fièvre.

— Je le soutiens, messieurs, disait-il, voilà à peine trois mois que le cirque Grêlon est ici, et j'ai gagné la gageure. La belle Louisa, l'écuyère, ne m'a pas traité précisément comme son cheval : à lui, les coups de cravache, à moi,

les plus doux sourires, et, pour parler le langage du métier, à moi aussi, les picotins de l'amour, et avec bonne mesure.

— Célestin, tu es un fat, dit l'un des amis.

Le clerc de notaire retira quelques papiers d'un joli carnet.

— Que je meure si je mens ! répondit-il, ces lettres en font foi. Le dépouillement en sera fait par deux experts nommés parmi vous, et le dîner parié offert à l'expiration du délai. Pardieu ! j'avais trois mois et j'ai vaincu en trois semaines, huit jours avant de m'aliter.

La Fiquette se tenait à l'écart dans la crainte d'interrompre Célestin, et la causerie devait être d'une certaine importance, puisque la venue de la pauvre femme n'avait pas éveillé l'attention de cette folle jeunesse.

La pauvre mère, après avoir fermé la porte avec précaution, attendit que son fils la gratifiât d'un regard ; enfin il tourna la tête de son côté.

— Mon enfant ! cria la villageoise en s'avançant les bras tendus en avant vers celui qu'elle

mangeait des yeux, et, de ses mains tremblantes, elle entourait la tête de son fils.

A cette voix, Célestin se leva tout droit comme par un soubresaut; dans ses yeux une flamme vive brilla, et il se mordit les lèvres jusqu'au sang. Mais cette surprise dura à peine une minute. Il reprit son assurance, un sourire des plus câlins se montra sur sa figure.

— Oui, ma bonne Louison, dit-il en tendant les mains à la pauvre femme qui défaillait, oui, vous êtes ma mère, et je ne l'oublie pas, cette bonne mère nourrice de mes jeunes années, qui m'a bercé en apaisant mes pleurs.

— Sa mère nourrice! s'écria la Fiquette dont tout le sang se porta au cœur et qui devint aussi blanche qu'elle le sera le jour de sa mort.

— Allons! remettez-vous, ma bonne, reprit-il. Puis se tournant vers ses amis : Toutes les fois qu'elle me voit, elle en est folle de bonheur. Qu'est-ce encore dans ce panier? Je comprends, des productions de notre ferme. Laissez tout cela, vous direz un grand merci de ma part à ma mère, et que sous peu, pour la vendange,

j'irai respirer l'air du village. Adieu, ma bonne Louison, adieu.

Puis il reconduisit la pauvre femme sur le palier.

— Pardonnez-moi, lui dit-il rapidement à l'oreille, mais il le fallait ; vous alliez me perdre et me donner en risée à toute la ville.

— Oui, j'ai eu tort, Célestin, murmura-t-elle en baissant la tête, j'ai eu tort.

La Fiquette qui se soutenait à peine, se cramponna des deux mains à la rampe. Elle n'y voyait plus, sa tête allait de droite et de gauche, et ce fut après bien des efforts qu'elle put se traîner jusqu'à la rue.

— Est-il heureux ce Célestin ! dit un jeune homme au clerc de notaire quand il reprit sa place au milieu de ses amis, il a deux mères ; moi je n'ai pas connu la mienne. Elle est morte en me donnant le jour.

Célestin ne répondit rien.

— Une partie d'écarté pour tuer le temps, s'écria-t-il après un instant de silence.

— Oui, l'idée est bonne, répondit une voix.

C'était un moyen pour le clerc de notaire de faire taire ses remords.

Mais, au grand étonnement de tous ses camarades qui connaissaient sa force à tous les jeux, il fut distrait et sans goût pour cet amusement.

— Et cet atout, qu'en fais-tu? dit l'un d'eux qui se tenait derrière lui, est-ce pour demain?

— Ah! c'est vrai, répondit-il en écartant ses longs cheveux de son front, comme pour envoyer au loin une pensée fâcheuse.

— Encore, reprit l'ami, il oublie de tourner le roi; décidément Célestin est amoureux.

Non, ses amis étaient à cent lieues de la vérité, et ils n'auraient pu croire que ce jeune homme, en apparence si ouvert et au regard franc, venait d'écraser le cœur de sa pauvre mère, aussi fortement que la meule en use avec le grain de blé.

IX

Pendant que cette triste aventure se passait à la ville, l'heure était venue dans les champs de délier les bœufs, parce qu'ils avaient fait leur demi-journée. Après les avoir reconduits au pacage, Michel et André se pressèrent d'aller manger la soupe sous un beau noyer, dont les feuilles, à l'heure de midi, sont d'un bon secours contre le soleil. Une fois leur faim apaisée, ils devisèrent sur la Fiquette, dont la raison et la volonté avaient eu le dessus sur la misère.

— Elle a un cœur d'une fière force, dit André, et je crois qu'elle se laisserait plutôt mou-

rir de faim que de demander un rouge liard à Célestin.

— Elle n'en a jamais reçu la moindre assistance, et, encore qu'elle vive à l'aventure, elle lui donnerait son dernier morceau de pain.

— Sans compter qu'elle ne veut pas qu'on médise de son fils, et qu'elle est toujours portée à le louanger dans sa conduite.

— Quand la tendresse s'est mise dans le sang d'une mère, répondit Michel, c'est miracle si elle veut convenir des torts d'un enfant; et la Muscadine, que m'en dis-tu?

— Je l'ai rencontrée devant z'hier. Alors je me suis avancé vers elle avec un air un peu fanfaron comme quelqu'un qui a mis toute crainte de côté, parce que je sens mon goût pour elle plus fort que la mauvaise honte.

— Quelle figure avait-elle?

— Ells a pris un air tranquille en me voyant venir, mais, en me disant bonjour, elle a roulé ses coquins d'yeux noirs, et a relevé sa petite tête comme une poule huppée.

— Chaud! chaud! s'écria Michel en riant, le

beau Célestin commence à être en oubliance. Elle connaît l'amour dont tu t'es confessé à son sujet à bien des gens dans le village, et en ce moment elle joue avec toi un petit jeu qui a une forte senteur de coquetterie. Mais je sais par la grosse Pascale qu'elle est, un tant soit peu, changée et amendée à ton sujet.

— La preuve que je lui ai dit quatre ou cinq mots de tout mon cœur, et qu'elle a ri en montrant ses petites dents blanches.

— Vois-tu, André, ajouta Michel, avec une jeunesse de ce caractère, il faut s'attacher à lui mettre en tête que ton motif est l'honnêteté. Tu es riche, elle est pauvre; par ainsi elle craint que ton amour soit un feu de paille, et tu dois lui prouver que sa fierté n'a point droit de s'en offenser. Ce soir, tu iras lui parler dans son verger, et lui annoncer que tu ne veux faire mystère de rien à son oncle.

Je suivrai ton conseil, Michel, car voilà près d'un mois que je n'ai mangé ni dormi mon soûl, tant son souvenir me tient au cœur.

— En attendant, pour te distraire de ton

idée, allons chercher les bœufs et recommençons la besogne.

Ils s'en allèrent donc vers le pacage en suivant la bordure de noyers qui sépare le champ du grand chemin, mais, arrivés à la pointe, ils avisèrent au delà du fossé une femme couchée tout de son long, sur un de ces tas de pierres façonnés par les cantonniers, la face en avant et ne bougeant pas plus que si elle était morte. A cette vue, Michel et André éprouvèrent une grande émotion. Pourtant ils allèrent résolûment à elle pour lui prêter leur aide. Ils tâtèrent ses mains, elles étaient froides comme des glaçons et roides comme du bois. Alors, ils la prirent à force de bras pour la retourner et la mettre sur son séant.

— La Fiquette! cria Michel en reconnaissant la pauvre femme, dont la figure était si décolorée, qu'on voyait qu'elle était tombée en faiblesse. Vite, André, va querir de l'eau à la source de la Laurière.

Michel, bien attendri, lui adressait force questions, mais elle lui fit connaître par signes

qu'elle ne pouvait parler. André avait couru en toute diligence, et à son retour, les deux gars firent violence à la pauvre femme pour appliquer sur ses lèvres une gourde remplie de vin coupé avec de l'eau fraîche. Peu à peu ses yeux se remplirent de larmes qui tombèrent sur ses joues. La respiration revenait plus facile avec la chaleur du sang ; elle prononça tout bas quelques paroles, puis les larmes recommencèrent de plus belle et son regard était égaré.

— Grand merci, murmura-t-elle d'une voix faible, grand merci, mes enfants, mais pourquoi réconforter mon pauvre corps ? Le mal est sans remède. Bientôt, j'en ai la prévoyance, je dormirai là-bas au fond d'un trou dans le cimetière, et si la repentance de sa faute le pousse vers moi, il sera trop tard ; il ne trouvera plus mes bras ouverts et mes baisers.

— Contez-nous vos peines, dit André, ça vous soulagera, et votre cœur en sera débondé.

Michel, apitoyé, fit signe à son ami de se taire.

— Ah ! mon Dieu ! continua-t-elle en se parlant à elle-même, j'étais en adoration devant

mon enfant, et Notre-Seigneur me punit. Je le vois encore à l'âge de trois ans quand j'allais pour couper un fagot dans les taillis, sur la colline ou le long des bordures. Je portais l'enfant sur mon dos, et de ses petites mains il se cramponnait à mon cou. J'avais bien de la peine quand le soleil chauffait la campagne, mais je lui disais tant de folies, je le taquinais d'une si belle humeur pour le forcer à s'occuper de moi, que le petiot se penchait de mon côté, et sa petite bouche me donnait son plus beau sourire. Alors je ne sentais plus la fatigue; puis ses longs cheveux étaient comme un voile à mon visage et asséchaient les gouttes de sueur.

— Pauvre femme! reposez-vous, dit Michel; buvez encore une gorgée.

— Non, répondit-elle en repoussant la gourde d'une main tremblante; sa vue calmait la faim, la soif, la maladie; je n'ai besoin de rien. En changeant de séjour, il a aussi changé de caractère, et tous les souvenirs de l'enfance se sont envolés avec sa simplicité.

— Il vous reviendra, n'ayez crainte, ajouta

André qui voulait donner un peu de consolation à cette pauvre âme fendue par la douleur.

— Eh! avait-il besoin d'être un savant et de connaître tant de belles choses, puisqu'il ne sait plus aimer sa mère! Je ne lui demandais ni de l'argent, ni des présents, ni l'entretien de ma pauvre vie, je ne voulais que sa tendresse.

En ce moment son œil devint fixe. Elle regardait la terre et paraissait songer.

— Ma bonne Louison, lui cria Michel pour la tirer de son engourdissement, il faut rentrer au village, voici la vesprée qui s'avance, et il se fait tard.

— Qui m'appelle? demanda-t-elle en relevant la tête; le soleil rit encore, il tourne ma peine en dérision. Ensuite elle ajouta en sanglotant: Alas! Célestin ne m'aime plus cejourd'hui, il a honte de sa mère, et j'ai perdu son cœur.

— Ah! si je le tenais, ce garnement traversieux et méchant, s'écria Michel tout écoléré, je l'écraserais comme une chenille.

La pauvre mère saisit au vol ces paroles, et, e levant avec vivacité, elle rajusta sa coiffe, es-

suya vitement ses yeux gonflés par les larmes, et voulut reprendre le chemin du village; mais elle retomba lourdement sur les pierres, tant ses jambes étaient engourdies.

— Mes amis, dit-elle en passant sa main sur son front avec l'air étonné d'une personne qui se réveille, je ne vous ai rien dit ce tantôt sur le compte de mon Célestin. Non, je n'ai rien dit, et vous n'écouteriez pas une folle qui parle à contre-cœur.

— Votre fils a plus d'esprit que les autres, ma bonne Fiquette, lui dit Michel sous forme de consolation, il en a fait montre et il a des jaloux.

— Oui, Michel, il n'a jamais pu vaincre sa hauteur, cela le fait craindre, et on déteste ceux qu'on craint. Pour un peu de mal qu'ils font, on leur en rend le double. Il faut tout dire, sa tête a été prise par des rêves de richesse; il veut se marier avec la fille d'un riche épicier de la ville. A la dernière Saint-Jean, j'ai eu connaissance de tous ses beaux projets, et voilà pourquoi sa fierté est un mal nécessaire. Mais, au demeurant,

il est bon, et il reviendra un jour vers sa mère.

La Fiquette, honteuse pour son fils, avait encore souci de céler son ingratitude.

— Michel, reprit-elle, aide-moi, je me sens si faible, que je ne puis mettre un pied devant l'autre.

Ils rentrèrent au village, et Michel soutenait de son bras la pauvre désolée qui se traînait courbée en deux. Les bonnes gens qui revenaient en ce moment du travail lui adressaient mille questions; mais avec son esprit porté au mystère, comme toutes les personnes qui, durant leur vie, ont amassé peines sur peines dans le silence, elle répondait qu'elle avait été incommodée par un coup de sang. Voire, elle avait un complet oubli de son délire et des pensées bien tristes dont les deux gars avaient reçu la confidence.

On la coucha dans son lit bien dur avec un gros accès de fièvre. Là, elle pouvait rêver et geindre en liberté sans crainte de la vue du monde et de son parler. Seule, avec ses pensées, elle dut se dire que sa vie dans l'état de mariage avait été une longue souffrance, et si les fruits

de l'amour maternel remplacent à l'automne de la femme les fleurs passagères de son printemps, elle s'avouait dans son for intérieur qu'ils étaient bien amers à sa bouche altérée.

Quelques jours après on la croyait guérie, mais toujours son ancien chagrin lui revenait, si lourd et si obstiné que sa triste figure en était toute jaune et ravagée.

X

Ce même soir il n'était bruit dans le village que de l'ingratitude de Célestin envers sa mère. Tout le monde en ressentait une grande honte pour le pays, et on l'aurait houspillé d'une belle façon si, dans le moment même, il se fût présenté sur la place, où petits et grands, vieux et jeunes se répétaient cette nouvelle, et méprisaient ce vilain garçon.

Chez nous on apporte moins de façon dans la tendresse pour les grands parents que les gens de la ville, mais on y met plus de fidélité et de respect. Aussi la colère était grande.

Michel, qui le premier avait dévoilé cette aventure à la sourdine, se démenait de droite et de gauche, et la répétait maintenant à *bouche que veux-tu*. Les oreilles de la Muscadine en reçurent le narré par la grosse Pascale, et comme la médisance ne manque pas de langues pour se faire entendre, l'oncle Maxime l'apprit d'autre part.

André s'inquiétait de voir Michel dans cette animation et prenait en pitié la pauvre Fiquette, qui aurait longtemps la rougeur au front pour le compte de son fils, et n'oserait plus sortir, même pour aller ouïr la messe et le prône le dimanche.

— Cette honte pourrait être salutaire à Célestin, dit Michel, et un supposé que je me tairais, crois-tu qu'il m'en aurait plus d'obligation ; par malheur, je gage qu'il n'éprouvera aucune vergogne de ce scandale et qu'il reparaîtra dans les rues du village comme si de rien n'était.

Michel avait depuis longtemps sur le cœur une petite rancune qui n'avait attendu que l'oc-

casion pour se faire sentir, et pouvant mordre sur son ennemi selon l'assurance qu'il lui en avait donnée, il n'avait garde d'y manquer.

— Va rejoindre Régine où nous sommes convenus, ajouta Michel, le moment est bien choisi, car elle sait, par son amie, que le beau monsieur de la ville chassait deux lièvres à la fois.

— Michel ! dit André d'une voix mal assurée.

— Hein ?

— Je sens mon cœur qui tressaute.

— Encore cette folle peur?

— C'est plus fort que ma volonté, et si tu venais avec moi à cet entretien, il me paraît que j'aurais un fier courage.

— Non, je serais de trop ce soir dans votre amourette. Au retour tu me diras que j'ai été de bon conseil. Va-t'en, va-t'en bien vitement. Ce disant, Michel poussa son ami par les épaules et André se trouva bientôt derrière la haie, mais il était toujours aussi craintif et aussi peu avancé à cette heure que s'il n'eût point entendu de ses deux oreilles les assurances de Michel.

La Muscadine vint bientôt dans le verger,

selon l'accoutumance. André en la voyant eut un éblouissement dans les yeux ; il se retint des deux mains à un arbre à cause de sa crainte.

— Il faut pourtant que j'en finisse, se disait le pauvre garçon.

La Muscadine avait rencontré Michel, et il n'avait pas celé à la jolie fille qu'André devait ce même soir lui parler en secret. Comme elle était assez fine pour s'avouer enfin que le fils à l'adjoint était bel et bien amoureux et ensorcelé, elle feignait de chantonner entre dents, en ramassant la pâture de sa chèvre, et d'être dans l'ignorance de sa venue.

Du coin de l'œil Régine regardait André, qui n'osait traverser la haie. En voyant sa pose honteuse et triste elle sentit une belle pitié dans son cœur, et voire même un élan d'amour. Enfin André fit un effort sur lui-même, et d'un saut il s'abattit dans le verger, ni plus ni moins que la pluie quand la nuée crève tout d'un coup. La jeune fille fit le semblant d'avoir peur et de pousser un cri, mais si petit, que l'oncle Maxime ne pouvait l'entendre.

— Régine, Régine, dit André, me voici dans les mêmes intentions depuis tantôt un an; amoureux à tel point que je baiserais la trace de tes pas, et toujours fidèle malgré ta froideur. Voilà tout mon droit à ton cœur, ma mignonne. Si je dois être rebuté pour la seconde fois, il faut le dire sans plus tarder, ayant l'intention de me faire soldat pour oublier mes peines et mon mal au cœur.

Après ces mots, André prit la main de la Muscadine, et de l'autre il s'essuyait le front, car il n'en avait jamais tant dit depuis bien longtemps.

— André, répondit la jeune fille, depuis trois mois j'ai pu voir la différence qu'il y a entre toi et Célestin. Aussi je me suis ressouvenue de tout le mal qu'il me disait sur ton compte, et depuis lors, j'en ai pensé encore plus de bien.

— C'est-il possible?

— Oui, André, j'ai pu me laisser prendre un moment au beau parler de ce garçon, mais j'ai bien vite reconnu que c'était un méchant cœur. Le voilà qui renie une mère si bonne, mon tour devait venir. J'ai honte d'avoir eu de la crédulité

à ce point de n'avoir pas vu tout d'abord sa malignité; mais, en dépit des mauvaises gens, si tu en entendais vouloir mordre sur ma réputation, je peux lever la tête, ayant toujours plus estimé mon devoir que ma fantaisie.

— Oh! pour ce qui est de ton honnêteté, j'en réponds.

— Merci, mon ami. A l'heure présente, du plus loin que je me souvienne, je n'ai rencontré un garçon si doux et si patient que toi. Longtemps j'ai cru que ton chagrin était tout de commande, et seulement une piqûre à ton amour-propre, mais quand j'ai vu la fausseté de Célestin, et la vraie blessure que j'avais faite dans ton cœur, j'ai été bien chagrinée, André, et je te jure que c'était l'effet de la repentance.

— C'est fini, dit André tout joyeux, je ne tremble plus.

— Donc, je ne serai point en repos que je n'aie réparé le mal causé par ma faute à un digne et brave garçon, réputé pour tel dans le village aussi bien que dans le canton.

— Je pourrai donc être ton épouseux?

A cette question, la Muscadine baissa la tête, et resta un moment sans répondre.

— Pour ce qui est de moi, dit-elle, j'y consens et de bien grand cœur, mais ton père entendra-t-il de la même oreille? et mon oncle, qui a tant de fierté, ne croira-t-il pas que tu peux, après notre mariage, me jeter à la tête ma pauvreté comme un reproche?

— Jamais! s'écria André en courroux; que tu sois pauvre ou riche, Régine, je ne veux que toi, et ce serait m'avoir en bien petite estime que de me croire capable de cette vilenie. Tu seras aimée pour toi-même; dis, Régine, tu es mon accordée, et tu ne voudrais pas me dénier cette espérance.

— Oui, André, dit-elle de sa voix douce, voilà ma main; je serre la tienne de tout mon cœur. Va parler ce soir même à mon oncle, et demande-lui l'entrée dans la maison.

— Oh! maintenant je saurai parler bellement, et j'ai un tel contentement que je ne pourrai jamais dire ce que j'ai dans la tête. Mais avant, et pour que je croie en ta parole, laisse-moi t'embrasser, Régine. Par ce moyen,

je ferai provision de courage pour me présenter devant l'oncle Maxime.

Le brave garçon craignait qu'elle n'y consentît point.

— Tiens, dit-elle, en lui tendant sa joue couverte de cette honnête rougeur de crainte et de plaisir qui dénonce les honnêtes filles, voilà la preuve de ma bonne foi.

André la prit par la taille, et soupirant en grand émoi, il lui fit un baiser avec tant de goût que la tête lui en tournait. Cette preuve donnée, elle s'en alla de son pied léger en criant à son promis d'une voix étouffée : A bientôt !

La recommandation était inutile. Fier et avec un air ragaillardi, la tête bien droite, le sourire sur les lèvres, André en contournant la haie voyait par la pensée le portrait de la jolie fille qui lui revenait devant les yeux.

Bientôt il fut rendu devant la porte du sergent, et sans trouble ni timidité, il l'ouvrit, prêt à affronter avec fermeté la mine renfrognée d'un soldat de l'Empire. A dire vrai, en ce moment, il eût fait face à la vieille garde tout entière.

XI

— Bonsoir, père Maxime et la compagnie, dit André en ôtant son chapeau de paille, et avec sa plus belle révérence.

— Qui est là? demanda le vieux sergent; on n'y voit goutte ici, allume la lampe, fillette.

— Hou! hou! hou! cria l'idiot, qui courut se jeter dans les jambes de la Muscadine. A la voix du sergent le silence se fit, et André, à la clarté de la lampe dont la mèche grésillait dans l'huile en s'allumant, eut le temps de considérer la figure rébarbative du retraité, ses grandes

moustaches, ses petits yeux gris et son air soupçonneux.

— Quel chien de garde! se dit le galant.

La salle basse fut bientôt éclairée. Le buste du grand empereur se dressait toujours contre la muraille, les armes reluisaient ainsi que la belle croix d'honneur, et les yeux de Maxime, qui prenaient André des pieds à la tête, brillaient encore plus que tout le reste.

Le brave garçon ne se sentit pas à son aise; mais le vin était tiré, il fallait le boire.

— Tiens! s'écria le retraité, c'est André, le fils à l'adjoint. Que viens-tu faire à l'heure présente?

— Je viens, père Maxime, dans l'intention de vous parler... avec franchise.

— C'est une bonne qualité; va, mon garçon, va, déroule ton fil.

André se tourna du côté de sa promise pour puiser dans son regard un peu de ce courage, dont il avait une surabondance avant de franchir le seuil de la maison, mais Régine avait les yeux baissés et faisait le semblant de jouer

avec les longs cheveux de son frère, afin de tromper l'embarras qui la tenait bien oppressée.

Le fils à l'adjoint ouvrit la bouche par deux ou trois fois, mais rien ne venait jamais sur ses lèvres; enfin, il prit son courage à deux mains.

— Voici, dit-il tout d'un trait; j'ai pris pour votre nièce, sans savoir comment cela m'est arrivé, une amitié si forte que j'en suis devenu imbécile, si bien qu'on se rit de moi dans le village, et aux veillées on me plaisante sur mon goût pour elle. Jamais je n'aurais pu présager que je me laisserais brûler si fort à la chandelle, mais quand une fois l'amour nous occupe, il est bien difficile de se raisonner. En un mot, je laisserais père, mère et amis, pour une heure de causette avec la Muscadine. Vous allez me dire qu'elle n'a rien de ce monde que votre petite maison, mais je vous répondrai qu'elle a de l'honnêteté, ce que j'estime pour une fortune. D'ailleurs, dans la question du mariage, je ne cherche d'autre approbation que la mienne; j'en ai pour deux, je suis fils unique, pas trop endommagé par le travail, et mes pa-

rents ne se mettront pas à la traverse de mon inclination. Donc, moi, Honoré-Pierre-Landriche-André Bourdet, je vous demande en mariage Marie-Régine Bertaut, votre nièce, et je reste à votre merci pour la réponse, sans préjudice de vos réflexions qui me seront favorables, si j'en crois votre bon jugement.

— Ouf! dit le sergent, tu as récité ça comme la théorie; pourtant tout est très-bien pensé et je ne me serais jamais douté de ton bon raisonnement, soit dit sans te fâcher. Mais écoute un peu.

— Il y avait dans mon dernier régiment un brave officier honoré et respecté de nous tous, parce que, ayant mangé dans les temps à la gamelle, il connaissait la vie du troupier et ne confondait pas un bouton de guêtre avec un morceau de blanc d'Espagne. En un mot, ce n'était pas un endormi, et on ne lui en eût pas remontré sur le service aussi bien que sur la tenue. Aussi, il fignolait dans le grand genre, et aux revues, notre colonel, qui se négligeait par trop, en avait quasiment la jaunisse.

— Mais, mon oncle, interrompit Régine, votre histoire ne se rapporte pas à la demande d'André.

— Mille tonnerres! on m'interrompt ici! tout chemin mène à Rome, et on verra bien. Tu peux t'asseoir, André. — Il mettait du ventre, il devint capitaine d'habillement. Donc, le capitaine Carnussac était ennuyé dans ce nouveau service. Faire des chiffres et relever des additions, ce n'est pas drôle quand on a mangé du *couscoussou* dans le désert et engagé la conversation avec les Arabes, gentiment, à coups de fusil. Il tomba dans une langueur singulière, et son esprit se rembrunit si fort qu'on ne savait par où le prendre pour le contenter.

— Père Maxime, dit André avec timidité, votre récit sera peut-être un peu long, et....

— Silence! j'aurai bientôt formé le carré, autrement dit, je serai bref. Il voulut prendre femme. Je la vois encore à son bras. Elle me produisait l'effet d'une épingle jaune sur une grosse pelotte rouge. Le capitaine Carnussac n'avait que sa solde et la dame était riche.

C'était un vrai citron pour le teint, et son caractère en avait l'aigreur. Le capitaine ne sortait plus de son bureau, et quand, par aventure, il allait au café, c'était pour bougonner contre les femmes en général, et contre la sienne en particulier. Un jour que j'allais chez lui pour affaires de service, il me prit la main et me la serra fortement.

« — Sergent Bertaut, qu'il me dit, je n'ai plus d'atouts dans mon jeu, ça va mal.

« — Bah ! mon capitaine, vous êtes encore solide, et vous feriez bien deux étapes à marche forcée, surtout s'il fallait se brosser avec les Kabyles.

« — Oh ! pour ça, oui, qu'il me répondit, mais j'ai introduit l'ennemi sous ma tente, et ma vie est un enfer. Bertaut, ajouta-t-il en me regardant fixement, n'épouse pas une femme qui ait le sac et qui te le reprocherait. »

Le régiment devait changer de garnison, et il vint avec moi pour surveiller le casernement. Le pauvre capitaine perdait la tramontane.

Finalement, vers neuf heures du soir, son

planton arriva effaré chez le colonel, ousque il y avait une belle réunion de bourgeois huppés qui étaient en train de faire leurs adieux.

« — Mon colonel, s'écria-t-il, le capitaine Carnussac s'est fait sauter le caisson.

« — Pas possible, dit le colonel désespéré, j'ai causé avec lui à cinq heures du soir. Quelle perte pour le régiment ! »

Donc, la morale de cette histoire, André, c'est que tu ne seras jamais mon neveu.

— Mais, père Maxime, dit André d'une voix étranglée, je ne suis pas jaune comme madame Carnussac, et je n'ai pas l'humeur méchante.

— Possible, mais à un moment donné, si on a rêvé chat, on rend la vie dure aux autres. D'ailleurs je me suis promis de ne donner ma fille en mariage qu'à un homme ayant servi.

— Eh bien ! j'ai servi en qualité de valet de labour chez Germain Guédoux le fermier.

Le sergent haussa les épaules.

— Je veux parler du service dans l'armée, mon garçon ; c'est une bonne école, et au bout

de tes sept ans, tu pourras commander dans ton ménage après avoir obéi en bon serviteur. Si ce gredin de Fiquet avait porté le sac du troupier, il honorerait sa mère et ne serait pas la honte du village.

— Je partirai donc pour les armées dans huit jours, père Maxime, dit André avec tristesse. Rien ne me coûtera pour complaire à la Muscadine et pour être son épouseux ; mais tu m'attendras, dis, Régine ?

— Oui, André, dit la jeune fille avec chagrin.

— Allons, reprit le vieux sergent, sept ans passent vite, tu es un brave ; je veillerai sur la petite, et, à ton retour, tu la trouveras bien fidèle et plus jolie que jamais.

André serra la main de sa promise et sortit sans mot dire. Il avait la tristesse dans l'âme et la désolation dans l'esprit.

Le père Bourdet fut bien remué par la résolution de son fils, la mère se changeait en eau ; le vieux sergent, dans son entêtement, ne voulait rien rabattre de son exigence, et la Muscadine en perdait le boire et le manger.

Pour ce qui est d'André, la fièvre l'avait pris, parce qu'il s'abandonnait en désespéré à la trop grande tendresse de son cœur malade. Il devait partir dans huit jours. Heureusement Dieu, qui pousse les hommes dans la route qu'il leur trace, en avait décidé autrement, car un événement, qui advint par surprise, changea sa douleur en joie et sa tristesse en fête.

XII

Quand le bonheur doit danser sa bourrée au logis d'un nouvel élu, c'est chose rare si par aventure le ciel ne veut point sa part d'allégresse en arborant sa plus belle couleur. La veille du départ d'André, à l'heure de midi, le soleil riait dans la plaine et hâtait la maturité du raisin déjà noir. Les travailleurs fatigués se réconfortaient à l'ombre des bordures en prenant le repas de la demi-journée ou dormaient d'un bon somme pour réparer leurs forces. La chaleur était bien dure ; comme les hommes, la campagne faisait la sieste, et, au milieu de ce

silence, on n'entendait que le blaireau qui fuyait vite dans les chaumes ou les grillons répétant un cri-cri joyeux cachés dans la ramure.

Pierre l'idiot aimait à prendre ses ébats hors du village, ses yeux s'ouvraient plus grands à l'éclat d'une belle journée, et pour le pauvre malingret le soleil c'était la vie. Maxime avait vu à l'agitation de son neveu que l'enfant voulait aller courir dans les champs, et il lui avait donné la liberté de même qu'à un chebril noir, l'amusement quotidien du petit Pierre.

Il prit son élan avec force exclamations qui exprimaient son contentement, et la petite bête, aussi joyeuse que son maître, le suivait en bondissant.

Par malheur, c'était l'heure de la sortie de l'école, et à peine les gamins eurent-ils aperçu le malingret qu'ils ne se firent pas faute de courir à sa poursuite pour essayer de l'épeurer, en vrais garnements qu'ils étaient.

— L'idiot! criaient-ils, voilà Pierre l'idiot avec son chebril.

— Ils vont jeter des sorts, ajoutait l'un.

— Il a donné la clavelée au brebiage du père Germain, disait un autre

Et tous reprenaient de plus belle, « l'idiot! l'idiot! » en lui lançant de petites pierres qui ne l'atteignaient point, car de fait il courait et sautait avec agilité.

Courroucés contre eux-mêmes par dépit de ne pouvoir l'atteindre, les plus émalicés continuaient leur manége, et, toujours courant, ils arrivèrent à sa suite jusqu'à la rivière; mais ils avaient perdu ses traces. L'un d'eux, plus avisé, aperçut le pauvre Pierre qui était entré dans le grand bois de chênes et se roulait sur l'herbe avec le chebril en riant d'une si belle humeur que c'était grand dommage de troubler cette joie d'un enfant privé de raison.

— Le voilà ! cria-t-il.

Alors tous firent cercle autour de lui. L'enfant, peu soucieux des taquineries et des gourmades qu'on lui destinait, folâtrait toujours avec la petite bête, et ses yeux ne voyaient que le compagnon de ses badinages de tous les jours.

Le plus grand prit sa résolution. Il s'avança et, tirant le chebril par la tête, il fit mine de l'entrainer de force. Pierre se leva prestement, et sa face écolérée suffit pour éloigner à une petite distance la bande des garçonnets ; mais, afin de tirer vengeance de l'être qu'ils prenaient en risée, ils lui jetèrent encore des pierres et se mirent en mesure de lui faire ces autres niches dont les enfants de cet âge sont si peu ménagers envers quiconque est plus faible qu'eux.

Par bonheur, un piéton passait sur la route ; en entendant les rires et les huées, il s'était avancé vers la lisière du bois, et depuis un moment il considérait cette scène avec chagrin. Pourtant il se tenait coi, afin sans doute de juger jusqu'à quel point cette jeunesse pousserait sa cruauté.

Ce voyageur était d'une taille moyenne, vêtu à la façon des messieurs de la ville ; les cheveux et la barbe blancs ; mais on pouvait augurer, à la vigueur de son corps encore bien droit, qu'il était moins âgé que ne le comportaient les rides

de son visage. Quand il eut mesuré la couardise de ces petits malintentionnés qui s'acharnaient tous contre un petit garçon isolé et sans défense, il courut sur le groupe avec un gros bâton noueux dans la main.

— Méchants enfants, leur dit-il, c'est ainsi que vous maltraitez votre prochain, et mettez à profit les enseignements de votre maître ?

Sa vue avait suffi pour mettre la petite bande en fuite. Pendant qu'il tendait la main au petit Pierre, la voix d'un gamin lui cria sous forme d'excuse pour cette mauvaise action :

— C'est Pierre l'idiot, le mauvais guenillon, le fils à Joseph Bertaut le joueur !

A ces mots, le voyageur blêmit, des deux mains il pressait sa tête à la manière des gens qui veulent réveiller un souvenir dans leur esprit.

— Pierre l'idiot, répétait-il la tête baissée vers la terre, le fils à Joseph Bertaut le joueur, mon enfant !

Un cri sortit de sa poitrine, de ses bras vigoureux il enleva le petiot et le couvrit de bai-

sers et de larmes. Après, il le reposa sur la terre, s'assit à ses côtés et appuya la tête de l'idiot contre sa poitrine. Alors on eût pu croire que la raison abandonnait aussi le voyageur. Le rire, les pleurs se mêlaient aux caresses, et les baisers pleuvaient toujours sur les mains, sur les yeux, sur les cheveux de l'enfant, qui ne pouvait répondre à son père.

— Tu le sais, disait le voyageur, tu es mon enfant ; je reviens de bien loin, bien loin. M'aimeras-tu, mon petit Pierre ?

L'enfant regardait avec étonnement ; mais il était si bien apprivoisé par la Muscadine pour qui le traitait avec bonté, qu'il remua allégrement la tête en baisant les mains du voyageur et criant son « hou ! hou ! » qui était le plus souvent l'indice de sa joie.

Joseph Bertaut, car c'était lui, l'exilé qui revenait après avoir réparé par le travail les fautes du temps passé, se mit à genoux devant son enfant, et il lui parlait en lui faisant mille risettes.

— Dis-moi, Pierre, réponds, disait-il, je suis

désireux de t'entendre. Ma bonne Mathurine, ta mère, vit-elle encore? Régine doit être bien grande, sage et belle ainsi qu'elle l'annonçait dans ses jeunes années. Mon frère le sergent doit être revenu depuis longtemps du service? et Justin a-t-il prospéré? la Fiquette est-elle heureuse enfin? mais parle donc, béni de mon cœur!

L'enfant ouvrait ses grands yeux bleus, et son vague sourire était sa seule réponse à ce père endolori.

Alors il joignit les mains.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, vous qui tenez compte de tous les soupirs de l'enfant, écoutez la prière d'un cœur bien attristé. Rendez-lui la raison; faites que je retrouve en vie tous les êtres bien-aimés que j'ai laissés derrière moi. Je ne voulais rentrer au village qu'à la nuit tombante, ainsi qu'un malfaiteur honteux de son indignité; mais vous avez placé sur mes pas ce petit être, la victime de mes désordres, pour me donner le courage et la résignation.

Après cette prière, Joseph recouvra plus de

tranquillité, il releva la tête, prit dans ses bras son enfant, douce charge qu'il aurait portée durant vingt lieues, et d'un pas agile il monta la côte.

Par un hasard qui trouve son explication dans les travaux préparatoires de la vendange, le cerclage des tonneaux et les réparations à faire aux cuves, il ne rencontra personne sur la route. Le chebril, ne pouvant jouer avec l'idiot, avait pris les devants de toute la vitesse de ses jambes.

Joseph, émotionné et haletant, regardait de droite et de gauche avec l'avidité de l'aveugle dont les yeux s'ouvrent enfin à la lumière; il revoyait toutes les tailles, les pacages, les prairies, les champs et les vignes comme si c'étaient de vieilles connaissances et un sourire leur payait sa bienvenue. Tel arbrisseau qu'il avait laissé frêle sur cette route parcourue en fuyant était maintenant un beau noyer dont les racines plongeaient dans la terre; au loin il entendait le cri du laboureur qui veut exciter ses bœufs alanguis par la terre un peu dure. A ces ressou-

venirs son cœur battait plus fort. Il s'asseyait sur la fougère pour se remettre, et tout en essuyant le front de l'idiot, il lui redisait mille douceurs.

A des fois il s'imaginait entendre la voix de Mathurine, et il causait tout seul, croyant lui répondre.

Devant le cimetière il courut à perdre haleine; et n'osa pas retourner la tête. Sa Mathurine était peut-être morte! il vit enfin les premières maisons du village.

—Mon doux pays, murmura-t-il, mon village, salut! les senteurs des roses de vos bois ont envahi ma tête et me donnent l'ivresse.

Force lui fut de s'arrêter encore. L'émotion lui donnait dans l'esprit un si fort embrouillement qu'il avait peur de perdre la raison. Il entra résolûment dans la première rue, et deux ou trois bonnes femmes, en voyant passer Pierre l'idiot dans les bras d'un monsieur de la ville, crurent que le malingret s'était blessé.

Joseph s'avançait toujours, et si les fleurs des

champs se tournent avec langueur vers le soleil, lui aussi cherchait du regard la maison qui abritait les êtres chéris dont une douce étreinte devait être le pardon.

XIII

Le retraité, assis sur le seuil de sa porte, considérait d'un air surpris le chebril, qui à l'accoutumance rentrait toujours avec le petit Pierre. — Lui serait-il arrivé malheur ? se demandait le retraité. La vue de l'idiot enleva de son esprit le poids de cette inquiétude. Mais quel était ce monsieur ?

Joseph entra. Du premier coup d'œil il se remémora son frère, dont la grande taille lui revint à l'esprit, étant restée présente dans les souvenirs de son enfance. En lui-même le sergent s'extasiait de cette protection accordée à son neveu par un monsieur de passage, attiré

sans nul doute dans le village par des affaires de conséquence.

— Et Mathurine? Elle est sans doute aux champs avec Régine, pensa Joseph.

A cette idée l'espoir le reprit et lui donna la force de comprimer son trouble et de prendre patience.

— Vous êtes sans doute étonné, monsieur, dit Joseph dans le langage raffiné des gens à éducation, de l'intérêt que je porte à cet enfant, que des renseignements pris à mon entrée dans le village m'ont désigné comme votre neveu. Votre surprise cessera lorsque vous apprendrez que, l'ayant rencontré sur mon chemin au milieu des enfants de l'école qui le molestaient à plaisir, je n'ai pu me contenir devant cette injustice pour un pauvre innocent digne, au contraire, d'être aimé plus que les autres.

Le sergent tendit la main à l'inconnu en lui disant :

— Merci, monsieur, cette action est d'un bon cœur.

A cet attouchement Joseph se sentit en dé-

faillance; nonobstant il se remit bientôt, il devait faire provision de forces.

— Je n'ai rempli, dit-il, qu'un simple devoir d'humanité.

— Le père de cette pauvre créature l'a abandonnée à la merci des autres, un étranger fait honte à ce sans-cœur; il est donc méritant pour vous d'en avoir agi avec tant d'amitié vis-à-vis du petit Pierre.

Joseph, s'appliquant le reproche, rougit jusqu'au blanc des yeux. Il n'avait encore rien à répondre.

La Muscadine, mise en émoi par le récit d'un accident survenu à son frère, était revenue des champs, où la nouvelle lui avait été apportée sans ménagement, grossie et augmentée, selon l'habitude, par le bavardage des commères.

A son entrée dans la salle basse elle courut droit à l'idiot, et sa joie fut bien vive en le voyant sans blessure ni estropison. En peu de mots Maxime lui raconta la rencontre de l'étranger. Régine, d'un regard bien doux et avec timidité,

fit à ce bon monsieur un remercîment des plus gracieux.

— Oh! comme elle est jolie, modeste et avenante! pensa Joseph en se retenant pour ne pas la serrer dans ses bras; c'est le portrait de Mathurine à l'époque de notre mariage. Mais où est-elle? pourquoi ne vient-elle pas?

La voix du sergent tira Joseph de ces pensées qui mordaient son cœur et le tenaillaient.

— Nous bavardons et laissons en oubli votre fatigue par cette chaleur et la longue route que vous venez de faire. Holà! Régine, dresse la table; nous avons des fruits, un bon gâteau sec, et en cassant la croûte vous boirez de notre vin sans plus de façons. Le bon cœur y est, et ça remplace le luxe qui, chez nous, n'a jamais été porté sur les contrôles.

— Grand merci; je suis habitué aux privations, un verre d'eau me suffira.

— Est-ce que vous auriez été soldat?

— Non. J'ai mené une vie aussi dure, la vie de l'aventurier qui s'est promis de faire fortune, et j'ai tenu parole.

— Vous avez donc vu bien des pays?

— L'Amérique, New-York, Boston, Philadelphie, Memphis, les forêts vierges, les savanes, j'ai tout parcouru, courant mille dangers, souffrant tout sans me plaindre, et n'espérant qu'en Dieu.

— Auriez-vous connu dans vos courses un nommé Joseph Bertaut, qui est justement de ce village?

L'oncle Maxime et la Muscadine, la tête penchée en avant, ne perdaient pas des yeux l'inconnu, tant il leur semblait qu'une parole d'espoir allait sortir de ses lèvres.

— Bertaut. Oui, je crois me souvenir, attendez donc. N'était-il pas de ma taille?

— C'est cela même, de votre corpulence, selon le dire des amis de sa jeunesse.

— Fort et d'une bonne carrure?

— Oui.

— Eh bien! s'il en est ainsi, je puis vous renseigner. Tout d'abord boucanier à son arrivée en Amérique, il a quitté ce métier pénible pour se faire calfat, une triste besogne.

Après avoir amassé quelques ressources, il a été employé en qualité de gérant dans une plantation, et là, après trois années d'une conduite sans reproche, il a été intéressé dans la maison, après la mort du colon, dont les enfants lui avaient accordé une grande confiance.

— Tant mieux pour lui, dit le sergent, et sans flatterie il l'avait bien mérité.

— Je le voyais souvent, continua Joseph, toujours sombre; un grand chagrin le minait intérieurement, et il ne pouvait avoir, loin de sa famille, qu'il adorait, un moment d'aise et de tranquillité. « On me maudit en France, me disait-il, et moi je ne vis que pour eux. »

— Certes, il a été maudit, le malheureux, dit le sergent, et pendant bien longtemps on l'a tenu en haine plus qu'un...

— Mon oncle, taisez-vous! s'écria la Muscadine.

— Oui, reprit-il, plus qu'un Anglais.

— Maintenant vous auriez beau jeu avec lui, il a la tristesse d'une branche morte sur une ente. Ah! que de fois il m'a nommé sa petite

Régine, sa fille, sa femme Mathurine, une digne femme et sainte créature du bon Dieu, son frère Maxime le sergent, enfin tous les êtres aimés dont la grande mer le séparait.

— Vrai, et en tout honneur et vérité, monsieur, s'écria Maxime, vous me jurez qu'il s'était bien amendé?

— Sur mon honneur!

— C'est que, voyez-vous, Joseph Bertaut est mon frère, et je ne me sens pas de joie de l'entendre louanger. Il a été joueur, mais, s'il a réparé sa faute, qu'il revienne et il sera bien reçu. Par malheur, il ne retrouvera plus sa femme.

— Morte! dit Joseph en pâlissant.

— Oui, en mettant au monde le petit Pierre.

— Mais si vous le voyiez à vos pieds vous dire qu'il se repent, et que toutes les souffrances d'une vie de labeurs et de peines pendant quatorze ans ont expié sa mauvaise conduite, lui pardonneriez-vous?

Joseph, les yeux en feu et respirant à peine, attendait la réponse.

— Foi de soldat, vous pouvez le lui écrire, je lui dirais : « Frère, embrassons-nous, tout est oublié. »

— Je suis à tes genoux, Maxime, Joseph Bertaut te tend les bras.

Et pendant que d'une main il serrait les genoux de son frère en pleurant à ses pieds, de l'autre il lui tendait son passe-port pour appuyer ses paroles.

Le sergent embrassait son frère à l'étouffer, la Muscadine avait réussi à passer sa jolie tête entre ces deux hommes, et les soupirs paraissaient sortir de la même poitrine. L'idiot riait dans son coin; on aurait dit que Dieu lui envoyait son plus beau sourire pour fêter l'arrivée de son père.

— Frère, j'ai bien souffert, reprit Joseph après ces premiers transports. Vois, mes cheveux ont blanchi avant l'âge. Viens encore dans mes bras, ma Régine. Tous les ans je voulais vous écrire; seul l'espoir de revenir bientôt me retenait, et je disais : « La surprise sera plus forte, attendons. Ma bien-aimée Mathurine

pardonnera plutôt en me voyant arriver avec la dot de ma belle Régine. » Elle est morte, la digne femme!

— Père, dit la Muscadine, plus de soupirs, plus de tristesse pour les ressouvenirs du temps passé. Notre bonheur à nous aujourd'hui, c'est l'amitié.

En même temps elle regardait son père avec bonheur, et, bien que ses yeux fussent voilés de larmes, la tendresse rayonnait dans son regard ainsi que les veines pourprées dans le calice d'une rose.

—Laissez-moi pleurer celle qui fut ma victime. Ces larmes me font du bien, et je n'en donnerais pas une pour les trésors de l'Amérique. Le ciel soit loué! il ne m'a pas seulement accordé la richesse, il m'a fait retrouver le pardon.

Maxime, après avoir ouvert une armoire, en retira un paquet ficelé avec soin qu'il tendit en silence à son frère.

Joseph le défit avec curiosité. C'était un jeu de cartes.

— Maudites soient-elles! s'écria-t-il; le jeu

est un enfer où sont précipités, pêle-mêle, pauvres et riches, petits et grands.

Après les avoir foulées sous ses pieds avec rage, il jeta les cartes dans le feu.

— A mon arrivée au village, de retour du service, je les avais trouvées dans ce meuble. Tu viens d'en faire justice, c'est bien, frère, voici autre chose.

— Ma blouse que je n'aurais jamais dû quitter, cette livrée du travailleur, vite, je vais m'en revêtir.

Il se dépouilla avec vivacité de son bel habit. Dans son nouveau costume, il retrouvait son bon courage d'autrefois et cette belle humeur dont l'homme des champs n'est jamais dépourvu.

— Vous êtes bien mieux comme ça, mon père.

— Oui, ma bonne Régine. Là-bas dans les grandes solitudes, j'ai bien souvent crié ton nom, et je me rappelais ces temps heureux lorsque, te racontant un beau conte sur la mousse d'une clairière, tu te réfugiais effrayée

dans mes bras en entendant le vent de la nuit mugissant parmi les peupliers et les grenadiers en fleurs. Voilà bien longtemps, et tu dois avoisiner tes vingt ans, ma fillette.

— Pas encore, père, rien que dix-huit.

— Eh! nous sommes en âge de prendre un mari.

— A table! Corbleu, à table! s'écria Maxime; Joseph, je te passe le commandement de la compagnie, et, au dessert, on te montrera la feuille du rapport.

— Il y a donc des projets?

— Oui, mon père, il ne tient qu'à vous de me rendre heureuse.

— Le promis est-il bon travailleur, honnête garçon et de bonne conduite?

— Franc et dur à la peine, riposta le sergent, honorant ses père et mère, et plein de respect pour les lois, puisqu'il est le fils à notre adjoint François Bourdet.

— Son père est mon ancien camarade; à sa santé! Régine.

Le repas ne pouvait engendrer la tristesse, le

bonheur était dans tous les yeux. Le sergent raconta bien des choses, les malheurs de la Fiquette, les mauvais traitements de son fils; enfin les rebuffades de la Muscadine vis-à-vis d'André, et la constance de ce brave garçon qui n'avait que le tort, selon Maxime, de n'avoir pas mordu la cartouche.

Vers huit heures on entendit heurter à la porte. C'était André qui, en compagnie de son père et de son ami Michel, venait prendre congé de la Muscadine et faire ses adieux. Dans la prévision de pouvoir gagner le vieux sergent, l'adjoint venait essayer, à force de prières, de conserver ce fils qu'il aimait plus que tout son bien.

La réponse devait être à la convenance de tout le monde, et André allait se trouver émerveillé de cette heureuse occasion après tant d'embarras et de si longs empêchements.

XIV

La famille était encore attablée. Le père Bourdet ne prit pas beaucoup de peine pour reconnaître son camarade Joseph, et ce fut avec bien du plaisir qu'il entendit le détail de toutes ses actions. De fait, il ne pouvait s'empêcher de les trouver louangeuses et à son honneur. Après une rasade bue en conscience à cet heureux retour, Joseph se tourna vers l'adjoint, et lui dit :

— Ce n'est pas tout, mon brave François, tu es ici pour autre chose que pour boire et me faire compliment sur ma bienvenue. Il faut

prendre souci d'une belle jeunesse qui a l'amour en tête, et d'un grand garçon qui court après le bonheur depuis longtemps sans pouvoir l'attraper. Je suis le père de Régine, donc Maxime n'a plus rien à dire en cette question.

— Suffit; motus, dit le sergent, je ne porterai plus le guidon, ça m'est égal.

— Tu n'es pas sans savoir, continua-t-il en clignant de l'œil à son frère en signe d'intelligence, que ma fille n'est pas bien pourvue sous le rapport de la fortune; pour mieux dire, elle est sans sou ni maille. Moi-même, j'ai vécu par mon travail en Amérique, mais je ne rapporte pas des économies bien lourdes, tant s'en faut.

L'adjoint répondit avec honnêteté :

— Qu'importe! ce n'est pas la pauvreté qui me répugne à moi, c'est la mauvaise renommée. A preuve que mon André eût-il dû en mourir de langueur, jamais je n'aurais consenti à le voir faire alliance avec une fille mal famée. Or l'honnêteté et la bonne conduite se trouvent chez la Muscadine. Je serais donc heureux de la voir épouser mon fils.

Joseph porta son regard sur André.

— Et toi, qu'en penses-tu? lui dit-il.

— J'ai aimé Régine pour son bon caractère et ses beaux yeux.

— Un vrai miroir, ajouta Michel, ce qui ne gâte rien. Jamais André ne s'est inquiété de sa pauvreté ou de sa richesse. Et en a-t-il fait des pas! Du train où il allait, il aurait dépavé toutes les rues du village. Heureusement pour lui, il avait la sagesse du paysan faite moitié de patience et moitié de confiance dans l'effet du temps qui est un grand maître, plus fort que nous tous, ne vous en déplaise.

La Muscadine s'avança à son tour, laissant l'idiot endormi sur sa chaise.

— André m'a si bien aimée, dit-elle d'un ton hardi, que je ne peux pas le tenir en défiance, et que je n'en veux jamais avoir d'autre pour mari.

— Je me réjouis de cet accord, reprit Joseph, et, puisque je vois que le goût est commun à tous deux et la tendresse pareillement, je ne veux pas laisser froidir votre bonne volonté. André a

aimé ma fille en dépit des peines suscitées par cette inclination, je lui accorde Régine en mariage. Donc, François, à quand la noce ?

— Après la Toussaint.

— Voilà qui est dit. Seulement, je veux chercher tout de suite dans une vieille bourse de quoi payer les frais du repas, le bal, les violonneux et la messe. En cherchant bien je trouverai peut-être quelques écus mis de côté depuis longtemps.

— C'est inutile, dit André, l'épouseux a charge de tous ces frais, ça me regarde.

-- Il faut bien que je fasse au moins cette largesse si ma fille est sans dot, sans terres, et n'a que sa bonté.

Tout aussitôt, Joseph, avec un fin sourire, tira de sa poche une longue bourse en soie rouge dont il vida le contenu sur la table. Il en sortit des *jaunets* à n'en plus finir, si bien qu'il y en avait un gros tas où on aurait pu enfoncer les deux mains.

— Dites-donc, père Bertaut, vous n'avez pas perdu votre temps en Amérique. Si on semait de

cette graine-là dans le pays, est-ce qu'elle repousserait?

— Silence! Michel, répliqua le sergent, il faut croire que ce n'est que l'avant-garde.

— Il y en a au moins pour six mille francs, dit l'adjoint en ouvrant de grands yeux.

— Et maintenant voici pour la petite famille, si Dieu vous gratifie de ce joli cadeau.

Joseph, ajoutant la preuve à ces paroles, alla chercher son habit et en retira un portefeuille bien gros et rebondi. Le père Bourdet écarquilla ses yeux. Un billet de banque vint s'étaler sur la table, puis un second, un troisième à la suite, enfin c'était une procession de mille et de deux mille qu'on en perdait quasiment le compte. On peut être désintéressé une fois dans sa vie et ne pas faire son dieu de l'argent, mais l'adjoint en vit tant qu'il lui en prit une petite fièvre et un fourmillement au bout des doigts.

— En tout cinquante mille francs, cria Joseph en se frottant les mains.

— C'est une belle dot, et tu t'entends à faire des surprises.

— Tu trouves cela à ta convenance, mon bon François. J'en donne vingt mille comptant à Régine ; le reste sera employé à racheter les terres que j'avais vendues lors de mon inconduite. Je veux avoir aux mains ces bonnes ampoules qui sont les signes du travail. Maxime, n'ayant rien à faire, viendra en vaguant de çà et de là me voir à mon ouvrage, et il aura une distraction. De plus, comme il est de toute justice qu'on accorde aux gens une réparation du dommage causé, je veux reconnaître à la pauvre Fiquette une rente de trois cents francs pour la mettre à l'abri de la misère.

— C'est bien fait, interrompit Michel, car elle ne se nourrit que de mauvais herbages, et la viande est pour elle un régal trop cher.

— Je n'ai aucun mérite à cette action : si j'avais gourmandé son mari au lieu d'écouter ses conseils et de le suivre dans ses désordres, il aurait pu s'amender et revenir à la sagesse.

Joseph fut bien approuvé pour cette bonne action par tous les témoins de cette scène. Le temps s'était passé si vite que, lorsque onze

heures sonnèrent le vieux sergent n'en pouvait croire ses yeux et retournait sa montre dans ses mains en disant qu'elle était menteuse. Quant aux amoureux, assis à l'écart de tout le monde, ils avaient le cœur gros de bonheur. Sans prononcer une parole, car leurs yeux en disaient assez, ils se trouvèrent bien essotis et confusionnés d'avoir leurs mains serrées sans s'être donné le mot. « A demain ! » se dirent-ils. Et à l'aube on aurait pu les voir devisant dans le verger, la Muscadine la figure réjouie et André guéri de son mal au cœur par la seule vertu de l'amour, qui, s'il fait quelquefois le sujet de nos peines, est le plus souvent le roi des médecins et le plus fin de tous les rebouteux.

XV

On criait au miracle dans le village et mêmement dans la contrée. L'arrivée de Joseph Bertaut circulait de bouche en bouche, et lui était content de voir que chacun le tenait en estime. Michel avait couru le soir même pour annoncer la grosse fortune qui tombait du ciel à la Muscadine, et c'était à qui ferait les gorges chaudes de la confusion de Célestin Fiquet quand il apprendrait le mariage de cette jeunesse qu'il avait voulu mettre à mal, et dont tout le monde disait à l'heure présente : « Quelle belle dot et quel bonheur pour André d'avoir été agréé ! »

Michel vint me trouver le soir même et me

mit au courant de ce retour merveilleux, de ses conséquences, et il me dit :

— Père Butteux, vous qui avez l'entendement de toutes les choses du corps pour la santé ainsi que de celles du cœur, n'êtes-vous pas ébahi du changement d'humeur de la Muscadine envers ce glorieux de Célestin qui semblait dès l'abord l'avoir ensorcelée ?

— Non, lui répondis-je, tant qu'une fillette n'aime que par les yeux, elle ne s'affole que par la tête, et ce charme est facile à rompre ; mais, dès que son cœur parle, elle devient difficile et fouille dans le caractère de l'homme ainsi que la taupe dans son trou. Fiquet ressemblait à ces terres d'une apparence trompeuse où la bêche trouve bientôt la marne ; André, au contraire, est un champ de bon fonds, et l'amour de la fillette y a trouvé place pour la semence avec une belle récolte pour l'avenir et de la joie pour toute la vie.

Après la vendange, les noces se firent avec des fêtes bien ordonnées et des honnêtetés pour tout le monde.

Dans le trajet pour aller à l'église, on voyait au premier rang, derrière les mariés naturellement, Joseph souriant à tout le monde, François Bourdet, Justin, le fermier de la Source, avec Maxime en grand costume, Philippe Rouget, le cousin, et tous les parents ou alliés de la famille; après venaient les invités, l'ami Ferré, Michel Perry, Jean Gorju, le fils au meunier, le père Bontemps des *Ormeaux*, Germain Guédoux, le gros Gervais, et moi je fermais la marche à la droite de M. le maire qui a une belle prestance et porte bien son bois.

Ce n'étaient que coups de fusil sur notre passage, si bien que j'en étais assourdi. A l'église, Joseph pria dévotement, et, quand arriva la bénédiction du mariage, il eut un retour de tristesse par la souvenance de la même cérémonie avec Mathurine, sa pauvre défunte.

Au repas, Michel chanta une belle chanson composée pour la circonstance, et le vieux sergent parla longtemps de Waterloo, ainsi que de Wellington qui, disait-il, à défaut de connaissances militaires, avait à son avantage un très-

fort entêtement. Pendant trois jours nous fûmes en fête. A la fin, Maxime, d'habitude très-raisonnable et de sang-froid, se trouva un peu gris et si guilleret qu'il en avait les yeux petits.

Célestin Fiquet, bien dépité, a pris en mariage mademoiselle Rougeteau. Toujours clerc de notaire, il mange son bien en herbe, parce qu'il veut trancher dans le grand, et singer par ses dépenses les gens de bon ton et de haut parage; la Fiquette reconnaissante vit de sa rente en demandant à Dieu d'accorder de longs jours à son bienfaiteur. Pour ce qui est du vieux Maxime, il a toujours bon œil et bon estomac, et il dit souvent en riant qu'il a l'espoir de mettre ses petits neveux au port d'arme.

La Muscadine n'a pas laissé en oubli le pauvre Pierre l'idiot qu'elle aime comme par le passé, et c'est un enfant de plus ajouté aux deux marmots mis au monde en trois ans de ménage, et qui seront élevés pour être faciles et compatissants envers les pauvres gens et les malheureux sans ouvrage.

Je voulais faire signer ce récit qu'on me demande si souvent, en façon de procès-verbal, par M. le maire ou son adjoint, voire même par le garde champêtre, pour témoigner des faits tels qu'ils se sont passés au vu et au su de tout le monde. A cela il a été répondu que c'était peine inutile, et qu'on ajouterait foi à la parole d'un brave homme à cause que cet événement est notoire dans le pays. Je vous l'ai donc dit en tout honneur et fidèlement selon la vérité, me tenant pour assuré que vous l'écouteriez, non comme un conte de bonne femme, mais à l'égal d'une belle et bonne histoire où la morale se trouve bien à propos à la suite de toute chose.

XVI

Et c'est ainsi que me parla Butteux,

« L'homme qui avait l'expérience de la propriété des herbes, conseiller municipal de sa commune, premier chantre à l'église, et que tous les gouvernements depuis vingt-cinq ans avaient laissé en place. »

MADELEINE

I

En juillet 1856, poussé par un vague désir de liberté, j'étais allé dans les montagnes de l'Aude respirer un air plus pur et en parcourir de nouveau les sites imposants. J'avais pris un pied-à-terre à Quillan. Assise au pied de la Pierre-Lisse, — ce paysage enlevé à la Suisse par la nature capricieuse, — cette petite ville, baignée d'eaux vives, entourée de prairies, ombragée d'arbres centenaires, s'étend parcs-seusement au soleil comme une Italienne et se

berce au bruit de ses fabriques, aux chansons de ses ouvriers. Le calme de la campagne qui l'entoure contraste avec le mouvement de la riante cité ; car l'industrie a soufflé sur elle l'amour du travail et le goût des transactions commerciales. Du côté de la plaine, dans la direction de Limoux, l'œil embrasse des champs bien cultivés et des vignes dont le raisin aux grappes vermeilles produit un vin blanc renommé. Dans le lointain les flancs arides de la montagne jurent, par leurs tons grisâtres, avec la végétation luxuriante de la plaine et lui composent un cadre digne d'elle. Enfin ce pays est un de ces coins du monde que l'imagination revoit dans un doux rêve et qui, dans votre souvenir, occupent familièrement la même place que l'ami de votre enfance.

J'avais hâte de mettre le temps à profit, et dès le lendemain de mon arrivée, chaussé de souliers ferrés, un gros bâton noueux à la main, je courais dans les montagnes en touriste déterminé.

J'avais fait trois lieues, tantôt m'arrêtant à

contempler cette œuvre grandiose de Félix Armand [1], ce modeste curé de campagne qui, inspiré par la charité et le génie, avait creusé une route à travers les rochers à ses bons villageois de Saint-Martin; tantôt admirant le vallon qui se déroulait à mes pieds, écoutant le bruit d'une cascade ou le clapotement joyeux d'un moulin, dont je pouvais apercevoir les murs blanchis à la chaux, entourés d'une haie de noyers et de hêtres.

J'étais donc heureux et je m'abandonnais à cette rêverie mélancolique qui saisit l'homme à la vue des merveilles de la création et l'éclaire sur son néant. Je rassasiais ma vue de ce beau spectacle, tout en maudissant mon étoile qui ne m'avait pas donné le talent de l'artiste pour retracer sur la toile cette page de mes impressions, lorsque des tiraillements d'estomac vinrent donner une autre direction à mes pensées et me ramener brusquement à la réalité.

J'avais fait trois lieues, j'avais faim ! ce n'est

[1] En récompense des services qu'il avait rendus au pays, Napoléon Ier le nomma chevalier de la Légion d'honneur.

pas une mince affaire pour le chasseur ou le touriste que de choisir un emplacement pour son repas. Habituellement, l'appétit l'assaisonne, et on est indulgent pour le menu. D'ailleurs, mon havre-sac était bien garni, et je le caressais du regard avec un amour qui n'était pas exempt de convoitise. L'Aude, qui coulait dans le vallon, m'envoyait son murmure doux et monotone, semblant ainsi m'inviter à déjeuner sur ses bords, et un petit bois de saules, tout près de la rivière, fixait depuis un moment mon attention. Mon choix était fait, et je descendis résolûment le sentier qui devait me conduire à mon oasis. Mais un autre avait trouvé le site à son goût, car d'une prairie voisine, j'aperçus distinctement un homme se diriger vers le même endroit en chantant d'une voix sonore ces couplets d'une chanson patoise du pays. L'écho me les renvoya :

Marioun prenguet un amourous,
Ah! Marioun, Marioun, Mariétto!
Marioun prenguet un amourous
Qué, soul, né balio pla dous!
Jougavo dé la musétto,
Ah! Marioun, Marioun, Mariétto!

Buvio sans sét ni rasou,
Ah! Mariétou!

Il continua de plus belle :

Soun curat y diguet un jour:
Ah! Marioun, Marioun! Mariétto!
Soun curat y diguet un jour:
Beïras ço qu'es qué l'amour.
Dabort serbit d'amusétto,
Ah! Marioun, Marioun, Mariétto!
Apeï on pert la rasou,
Ah! Mariétou[1]!

J'étais devant mon chanteur. C'était un grand garçon de vingt-cinq ans environ, brun, l'œil

[1] En voici la traduction littérale :

Marion prit un amoureux,
Ah! Marion, Marion, Mariette!
Marion prit un amoureux
Qui, seul, en valait bien deux!
Il jouait de la musette,
Ah! Marion, Marion, Mariette!
Buvait sans soif ni raison,
Ah! Marion!

Son curé lui dit un jour :
Ah! Marion, Marion, Mariette!
Son curé lui dit un jour :
Tu verras ce qu'est l'amour.
D'abord il sert d'amusette,
Ah! Marion, Marion, Mariette!
Après on perd la raison,
Ah! Marion!

vif, et bien pris dans sa taille. Sa physionomie respirait la gaieté et la franchise. Il portait le costume des paysans du pays, un pantalon de treillis qui montait jusqu'à la poitrine, une veste en drap gris.

Sa chemise entr'ouverte me laissait apercevoir une poitrine qui eût fait envie à un ténor de l'Opéra : le volume de sa voix m'était expliqué.

— Bonjour, *moussu*, me dit-il en soulevant son chapeau à larges bords et en fixant sur moi ses yeux intelligents.

— Vous êtes content, à ce qu'il paraît, fis-je en forme d'introduction.

— Il le faut bien, monsieur, nous autres pauvres gens nous n'avons que la gaieté qui nous sauve.

— Voilà qui est bien pensé, mon ami, et avec cette maxime on atteint le bonheur.

Tout en parlant, je disposais sur l'herbe mon déjeuner, et je voyais aussi mon homme tirer d'un sac de toile un fromage de lait de chèvre et du pain de seigle.

— Voulez-vous partager mon déjeuner? lui dis-je avec empressement.

— Ce n'est pas de refus, monsieur, me répondit-il en souriant; mais à une condition, c'est que vous goûterez aussi de mon fromage.

— Qu'à cela ne tienne, ce sera mon dessert.

Pendant un moment nous fûmes occupés à satisfaire notre appétit. Mon villageois s'acquittait à merveille de ce soin.

— Goûtez ce vin, lui dis-je en lui versant une rasade.

— *Boun Dious*[1] *!* quel vin! s'écria-t-il avec enthousiasme. Voilà bien longtemps que je n'en avais bu. Il fit tout aussitôt claquer sa langue en signe de satisfaction.

J'étais heureux de sa surprise.

— Voilà un bon repas, continua-t-il. Je n'avais jamais si bien mangé de ma vie. Poulet tendre, côtelettes de porc, pain qui a des yeux, vin qui petille, fromage qui pleure; par saint Martin mon patron! l'empereur lui-même n'a rien de meilleur à se mettre dans le ventre.

[1] Bon Dieu!

A votre santé, *moussu !*

Et il vida d'un trait la seconde rasade que je venais de lui verser.

Le vin le rendait communicatif. J'allumai un cigare et lui en offris un, qu'il refusa obstinément.

— Pour nous, c'est trop cher, faut pas s'y habituer, me répondit-il, et puis votre vin m'a laissé un si bon goût dans la bouche, ce serait dommage.

— Vous êtes donc bien pauvres dans votre village ?

— A Saint-Martin, ce village qui est de l'autre côté de la montagne (et il m'indiquait le versant ouest), tout le monde vous dira que Martin Vidal est le plus riche ; ce qui ne prouve pas que je le sois beaucoup. Un mien cousin que j'avais à Quillan m'a laissé cette prairie, c'est tout mon bien, il y a huit séterées [1]. Je suis le seul propriétaire de mon village, ce qui ne m'empêche pas de faire comme les autres, tantôt mineur ou radelier [2]. Je travaille cette prairie à mes

[1] Mesure du pays : deux hectares.

[2] Conducteur de radeaux sur l'Aude.

moments perdus. L'hiver, nous mangeons du pain de seigle qui date quelquefois de quinze jours; le fromage est plus dur encore. C'est ennuyeux pour les anciens; mais les dents sont bonnes, ajouta-t-il en riant bruyamment.

— Mais enfin, lui demandai-je, touché de cette philosophie que je ne croyais qu'apparente, vous ne voudriez pas être riche?

— Pour moi, non; pour ma vieille mère, oui. Car, voyez-vous, mon bon monsieur, quand l'hiver je la vois essayer de mordre dans le pain dur, elle qui n'a plus de dents, ça me fend le cœur! Ah! si j'avais seulement toujours l'avance pour acheter de la farine de maïs et lui faire manger du millas[1], alors, monsieur, je me trouverais bien riche.

— Certes, vous n'êtes pas ambitieux.

— Ambitieux! ah ben oui! j'aurais trop de soucis. J'ai bon estomac, de bons bras; tout le monde n'en a pas autant. Mais vous me faites bavarder, et le travail ne se fait pas.

[1] Bouillie faite avec de la farine de maïs, très-goûtée par les gens du peuple dans le haut Languedoc.

— Touchez là, mon ami, lui dis-je en lui offrant ma main ; car le contentement de ce jeune homme m'avait réjoui le cœur, et sa nature franche avait gagné mes sympathies.

Il allait regagner sa prairie, lorsque tout à coup, en se retournant, il parut absorbé par la vue de deux personnes qui apparaissaient à un coude de la route. Je levai la tête; mais ma vue n'était pas aussi bonne que celle de Martin. Je pus distinguer pourtant une femme conduisant un âne par la bride. Sur cet âne était un homme qui, à l'inclinaison de son corps abattu, paraissait en proie à la souffrance.

— Ohé! cria Martin de sa voix de stentor.

Le couple s'était retourné, la femme saluait de la main.

— Vous les connaissez donc?

— Si je les connais, me répondit-il, comme le *Pater*. C'est François et Madeleine. Mais suivez-moi, coupons par ici, nous y serons plus tôt; vous la verrez, *Mattaléno*, c'est la perle du pays, et brave donc, et bonne!

Je le suivis de confiance, car cet enthousiasme

excitait ma curiosité. En quelques minutes nous eûmes franchi la distance qui nous séparait des voyageurs.

— Où allez-vous donc comme ça? demanda Martin à la jeune femme.

— A la ville, pour soigner François, répondit-elle d'une voix dolente, en levant sur moi de grands yeux bleus qui brillaient comme des escarboucles. Tu sais, reprit-elle, le mardi, le médecin lui donne une consultation.

Je portai alors mes regards sur l'homme, et je vis qu'il était aveugle. Sa figure, qu'un triste sourire contractait, portait les traces de profondes cicatrices et ne laissait rien d'humain à ses traits dévastés. Il était coiffé d'un képi, et à la boutonnière de sa veste de buré j'aperçus le ruban rouge de la Légion d'honneur.

— Allons, du courage, dit Martin en pressant affectueusement la main du soldat. Tu guériras, mon bon François.

— Dieu t'entende! répondit l'aveugle à mi-voix. Faites que je la voie, ô mon Dieu! ajouta-t-il en joignant les mains.

Cette courte prière, et le ton dont elle fut prononcée, m'avaient ému jusqu'aux larmes. Mon attendrissement n'avait pas échappé à Martin.

—A ce soir, et bon voyage! leur cria ce dernier.

Je les suivis du regard, mais bientôt ils disparurent derrière les rochers qui surplombent la route.

— C'est son frère? demandai-je à Martin.

— Son frère! dit-il en remuant la tête en signe de dénégation. Écoutez, vous me faites l'effet d'avoir bon cœur. Eh bien! je perdrai la moitié de ma journée, mais ça m'est égal. Je vais vous raconter leur histoire.

— Oh! bien volontiers, m'écriai-je avec joie.

Nous rejoignîmes le petit bois. Il s'assit en s'adossant commodément à un saule, passa la main sur son front comme pour rassembler ses souvenirs, et, après avoir toussé par précaution, il commença dans un style imagé, mélangé d'expressions patoises, le récit touchant que l'on va lire.

II

François Domerc était, sans contredit, le plus beau garçon de la contrée. Il fallait le voir, le dimanche, quand nous descendions à la Pierre-Lisse, pour aller promener avec les filles du village. C'était entre elles à qui le lutinerait le plus pour attirer son attention, et les mères disaient comme ça, qu'il avait un charme, tant les têtes des petites filles se tournaient vite à son endroit ; et plus d'une était venue se promener joyeuse et sans soucis, qui s'en retournait toute réfléchie et le cœur gros.

Il était grand et fort, mais élancé et alerte.

Ses yeux étaient superbes, bien fendus et ardents, comme s'il lançaient des étincelles ; ses lèvres rouges comme une fleur de grenadier, et, chose singulière chez un homme de notre classe, ses mains étaient petites et effilées comme les plus mignonnes mains de femme. Mais il ne s'en croyait pas plus pour cela, et, quand les filles disaient sur son passage : *Qu'un bel goujat*[1] ! il haussait les épaules d'un air dédaigneux, car il parlait depuis longtemps à Madeleine. Il lui avait promis le mariage, et enfin, pour mieux dire, il était son galant.

Ses parents y consentaient sans peine, car, pauvres tous les deux, ils étaient bien assurés de ne pas se voler l'un l'autre. Dans les villes, au contraire, il faut que vous possédiez la même fortune ou à peu près. Ces conditions bien établies, vous bâclez l'affaire, comme vous dites, et l'amour vient plus tard.

Madeleine Vidal (car c'est ma cousine germaine) a cinq ans de moins que François ; sa

[1] Quel beau garçon !

mère lui a manqué bien jeune, car l'oncle Joseph s'est remarié, et comme il travaille aux mines d'Axat, il n'est pas souvent à la maison, et la marâtre en a profité pour rendre la vie dure à ma cousine.

Il faut que je vous dise que son oncle a eu trois enfants de son second mariage, tout ça grouille, piaille dans la maison avec la misère pour régal; et dans les plus mauvais jours de l'hiver, quand il n'y avait pas de pain pour calmer les cris des enfants, c'était Madeleine qui recevait des coups de la marâtre; et cette méchante femme la traitait de fainéante.

Est-il possible d'avoir fait souffrir une aussi jolie créature du bon Dieu? c'est tout le portrait de ma tante *Fine*[1]. Vous venez de la voir, ma cousine. Certes, elle est fort jolie encore, car elle n'a que vingt ans; mais le chagrin l'a un peu changée.

C'est à seize ans surtout que vous l'auriez admirée, avant qu'elle eût passé les nuits à filer,

[1] D'minutif patois de Joséphine.

en dévorant ses larmes. Elle avait alors de petites couleurs roses sur une peau brune mais fine comme du satin. Sa chevelure est admirable, noire comme les ailes d'un corbeau et longue d'une belle aune; son pied tiendrait dans ma main, et ses dents, de la blancheur du lait, sont pointues comme de vraies dents de souris. Pour ses yeux, je n'en parle pas, ils brillent assez sous de longs cils noirs. Grande et souple comme un jonc, elle était, avant ses malheurs, vive et joyeuse comme un oiseau.

Tout le monde l'aimait dans le village: et, comme bien vous le pensez, François encore plus que tout le monde.

C'est que ça venait de loin. Leurs maisons étaient voisines et François jouait avec Madeleine, et lui donnait toujours le premier rôle dans ces petits jeux qui amusent les enfants.

Qui les avait perdus les retrouvait ensemble. Souvent on voyait François se poser en protecteur et lever son bras en signe de menace vers la méchante marâtre, lorsque Madeleine, la figure meurtrie, venait porter ses plaintes à celui qui

plus tard devait si bien la comprendre. Sans doute ces deux êtres étaient destinés l'un à l'autre, puisque si jeunes ils s'étaient choisis.

Je les vois encore, se tenant par la main, leurs beaux cheveux au vent, courant dans la forêt qui borde le village, à la poursuite d'un papillon, ou cherchant un nid de rouge-gorge. Un jour, Madeleine manifesta le désir d'avoir un chardonneret. François n'eut ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'il l'eût satisfaite. Il avait alors douze ans, et grimpait sur les arbres comme un écureuil.

Nous partîmes dès l'aube, à ce moment où la forêt retentit du ramage de la fauvette et du rossignol, qui semblent par leurs chants souhaiter la bienvenue au soleil.

Dès que nous fûmes arrivés, nous tînmes conseil avec François pour savoir lequel des deux irait dénicher.

— Reste avec Madeleine, me dit-il, c'est moi qui lui fais ce cadeau, c'est donc moi qui dois le chercher.

Tout aussitôt il escaladait un peuplier, s'ai-

dant des tiges flexibles, faisant craquer les branches mortes, au risque de se casser le cou mille fois.

— J'ai le nid! s'écria-t-il tout joyeux.

Et avec l'avidité de l'avare qui plonge la main dans son trésor, il en retirait trois petits oiseaux qu'il enferma dans sa poitrine.

Mais au moment où il s'apprêtait à descendre, un craquement terrible se fit entendre.

— François! cria Madeleine d'une voix étranglée, en mettant la main sur ses yeux.

Le malheureux dégringolait de branche en branche; le danger était grand, mais François, tout en tombant, étendait les mains et saisissait les branches au passage. Elles se brisaient sous le poids du corps. Il était mort, s'il n'eût rencontré une branche plus forte à laquelle il put se cramponner quelques secondes. Elle craqua bientôt comme les autres, et il tomba de quinze pieds.

— Ce n'est rien, s'écria François en se relevant. Il voulait rassurer Madeleine qui accourait vers lui en pleurant.

— Quelle peur tu m'as faite! te voilà tout en sang.

François avait en effet les mains et la figure meurtries en plusieurs endroits. Madeleine avait trempé son mouchoir et étanchait le sang avec l'eau vive du ruisseau.

Il chercha alors les petits, mais il ne retira de sa poitrine que trois malheureux oiseaux écrasés : dans sa chute, il les avait tués.

— Je vais voir s'il y en a encore, dit François d'un air mutin et résolu.

— Tu n'iras pas! s'écria la petite Madeleine, dont les larmes recommencèrent à couler. Il était déjà sur l'arbre, mais cette fois, il fut prudent, et deux minutes après, il déposait un chardonneret sur les genoux de ma cousine.

— C'est le *cagonis* [1], lui dit-il avec un sourire plein de bonté; il est bien difficile à élever, mais comme il vient de moi, tu le soigneras bien et nous le sauverons.

Madeleine le remercia d'un sourire, et nous

[1] Le dernier-né.

revînmes au village, riant et sautant sur la pelouse, eux se réjouissant de cette amitié qui augmentait tous les jours, moi, témoin heureux de leur bonheur.

Pauvres enfants! ils ne comprenaient pas que l'amour allait bientôt remplacer l'amitié, et que, pour être réunis un jour, ils auraient à verser bien des larmes, à étouffer bien des soupirs. Cependant ma cousine grandissait, et de plus en plus son regard se reportait sur le compagnon de son enfance. Mais elle ne s'expliquait pas la rougeur qui lui montait au front et le battement de son cœur quand elle s'approchait de François. Tout cela lui paraissait naturel, et quand venait la nuit, elle s'endormait tranquille, en paix avec sa conscience qui ne lui reprochait rien.

François avait alors dix-neuf ans, il m'avait confié son amour et son projet de mariage. Le pauvre garçon était timide, et la pensée de s'avouer à Madeleine le faisait trembler comme une feuille que détache le vent d'automne.

Je me souviens d'une scène qu'il eut un jour avec la marâtre.

Cette femme battait Madeleine parce qu'elle avait brisé une écuelle. François passait par là, revenant du travail, heureux de retrouver sa bien-aimée; il entendit ses cris. L'enlever des bras de la méchante femme et la protéger de son corps fut pour lui l'affaire d'un instant.

— Misérable! lui cria-t-il, à l'avenir je vous défends de la toucher. Dieu vous rendra le mal que vous lui faites.

Pour toute réponse la marâtre lui asséna sur l'épaule un coup de fléau.

— Je pourrais vous tuer, dit-il froidement, en lui enlevant le fléau des mains, mais je respecte votre âge, tout en vous méprisant.

A partir de ce moment, cette femme le prit en haine, et elle a essayé plus tard de lui faire payer bien cher cette parole.

François et Madeleine allaient promener souvent au bord de la rivière. Là, le temps passait bien vite pour ces deux jeunes gens, occupés qu'ils étaient à parler de l'avenir; puis c'étaient

des parties de pêche dont Madeleine était le témoin, et qui n'étaient qu'un prétexte que leur amour s'ingéniait à trouver. Ils se ménageaient ainsi une occasion de se voir et de se parler.

J'engageai François à dire la vérité à Madeleine ; l'époque de la conscription approchait, et si le sort lui était contraire, il ne pouvait emporter avec lui un secret qui n'en serait bientôt plus un pour ma cousine, car, vous devez le savoir, monsieur, les femmes ont du flair pour les choses du cœur.

Une occasion ne tarda pas à se présenter. Vers la fin de juillet, j'étais allé aux Gorges-Saint-Georges, essayer de pêcher quelques truites que je me proposais de vendre à Quillan. Le courant, en cet endroit, est très-rapide. Resserré entre deux murailles de rochers taillés à pic, et se levant à une hauteur prodigieuse, l'Aude coule en bouillonnant, et malheur à l'imprudent qui, peu habile à la nage, oserait s'aventurer dans ce gouffre!

Je me trouvais là depuis une heure, et j'étais déjà possesseur de quelques poissons, lorsque

je vis arriver François et Madeleine. Il marchait à côté d'elle rouge et embarrassé, et ma cousine avait l'air d'éprouver aussi un grand embarras.

— Bon, dis-je en moi-même, ce calme annonce l'orage.

J'avais fait la leçon à François. Pendant qu'il me remplacerait à la pêche, je devais tout dire à Madeleine. L'occasion nous servit mieux que le projet que nous avions formé. Ils s'assirent tous les deux à une distance respectueuse. Je riais sous cape de leur naïveté, et je me disais qu'à la place de François j'aurais plus de hardiesse, lorsque tout à coup Madeleine s'écria :

— Oh! quelle jolie plante!

— Où est-elle? demanda François.

— Là-bas près du gouffre *dal Diablé* [1], ne vois-tu pas ces fleurs blanches qui s'élèvent entre deux pointes de rocher?

— Les veux-tu?

Et sans attendre sa réponse, se dépouillant de sa veste devant Madeleine interdite, il s'élançait dans l'eau et nageait vers la fleur.

[1] Du diable.

Sans cesse repoussé par le courant, il fut obligé de s'y reprendre à trois fois. Il parvint enfin à arracher la plante, non sans peine, et l'élevant au-dessus de sa tête, il regagna le bord en nageant d'un seul bras.

— Oh! merci, mon ami, lui dit Madeleine avec un sourire plein de bonté. Mais comment te remercier?

— En m'aimant bien.

— C'est pas difficile, répondit Madeleine, c'est déjà fait.

Mais va donc, disais-je en moi-même, en feignant de lancer mon *razal* [1], elle te met sur la route.

— Veux-tu de moi pour mari? lui demanda François d'une voix tremblante d'émotion, car je t'aime... d'amour.

En lui disant ce dernier mot qu'il avait prononcé tout bas, il l'attira à lui et la serra énergiquement dans ses bras.

— O François, murmurait faiblement Made-

[1] Filet pour la pêche, garni, à son extrémité, de balles en plomb qui l'entraînent au fond de l'eau.

leine défaillante sous l'ardent baiser du jeune homme, je ne veux que toi, et sans toi je ne peux vivre.

— Hum! hum! faisais-je en toussant; je trouvais que ma leçon avait porté ses fruits, et je m'étais retourné de leur côté en riant.

Rouges et confus tous les deux, ils s'étaient écartés de nouveau comme s'ils avaient commis une grande faute.

— Je vous conseille de vous cacher et d'avoir des remords, leur dis-je en riant; *per un poutet* [1]! il est huit heures; allons manger la soupe, et qu'on soit heureux et *san ber gougno* [2]. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir.

Le jour baissait, une petite brise courait dans les arbres, faisant frémir les peupliers et gémir les vieux saules; à peine si on entendait dans le lointain un vieux refrain chanté par quelque pâtre dans la montagne et les aboiements des chiens rassemblant le troupeau.

C'était bien l'heure des confidences pour deux

[1] Pour un baiser.

[2] Sans fausse honte.

amants qui venaient de se faire le premier aveu; aussi, la main passée autour de la taille de Madeleine, François tout en marchant lui parlait à voix basse, et ma cousine répondait par des mots entrecoupés. Il y avait encore une bonne heure de chemin avant d'arriver au village, la lune venait de se lever par-dessus l'ombre noire que projette au loin la forêt des Fanges [1].

A une demi-heure du village, les deux amants s'arrêtèrent; j'attendis à distance, mais je ne perdis pas un mot de leur conversation.

— Tu me le jures, disait François ; si le malheur veut que je parte, tu ne m'oublieras pas, tu m'aimeras toujours.

— Je te le jure !

Ma cousine élevait la main.

— Je suis à toi pour la vie. Par le Dieu qui nous éclaire en ce moment, je te fais ce serment.

La lune, qui brillait alors dans tout son éclat, éclairait les traits des deux amoureux et leur

[1] Forêt impériale qui commence dans le département de l'Aude et finit dans les Pyrénées-Orientales, du côté de Caudiès.

donnait un air de sincérité qui ajoutait encore à leur beauté naturelle.

— Prends la moitié de ce bouquet, dit Madeleine en partageant les fleurs qu'elle tenait de François. Tu me le donneras le jour de la noce : espérons que ce sera bientôt.

— Dieu me protégera, répondit François ; je ne partirai pas.

— Quand tires-tu au sort ?

— Dans huit mois.

La pauvre fille trembla de tous ses membres.

— Oh ! je prierai bien Dieu et Notre-Dame de Marseille [1], reprit-elle avec confiance, et ils m'exauceront.

Ils reprirent leur marche, et recommencèrent à faire des projets en vue de leur futur établissement.

Enfin nous atteignîmes le village.

— A demain, dit François doucement en embrassant sa promise.

— A demain, répondit Madeleine en lui serrant la main.

[1] Lieu de dévotion aux environs de Limoux.

— Si vous vous reposiez un peu, dis-je à Martin en l'interrompant.

— Aussi bien vous demanderai-je encore à boire, répondit le conteur. Mon histoire n'est pas encore finie, et un peu de vin me rafraîchira le palais.

Je lui passai ma gourde, et il but une gorgée à la régalade.

Il reprit tout aussitôt son récit.

III

Les huit mois qui séparaient François de la conscription furent bien vite écoulés. Le temps passe vite quand on aime, et c'étaient toujours les mêmes redites, les mêmes propos d'amour, les mêmes rêves de bonheur. La guerre avec la Russie venait d'éclater, et on disait qu'on appellerait sous les drapeaux tout le contingent de la classe de 1854. A cette nouvelle, qui fit l'effet d'un glas funèbre sur la pauvre Madeleine, elle pâlit affreusement, et me défendit d'en parler à François.

— Qu'il ne le sache pas, me dit-elle ; je veux qu'il aille tirer au sort avec confiance.

Dans quinze jours, tout au plus, nous devions savoir si François serait soldat.

Madeleine alla trouver M. le curé.

—Voilà cinq francs que j'ai ramassés, monsieur le curé, lui dit-elle; vous voudrez bien me dire quelques messes pour que François ne parte pas.

En disant ces mots elle fondit en larmes.

— Consolez-vous, mon enfant, lui répondit M. le curé, et reprenez votre argent ; je prierai Dieu pour vous, il vous exaucera, et ne voudra pas vous séparer de celui que vous aimez avec tant de candeur. Sous peu de jours, espérons-le, je bénirai votre mariage.

Cet espoir exprimé par M. le curé de cette voix qu'il sait rendre si douce quand il parle aux malheureux, cet espoir avait apporté un peu de calme dans l'esprit de Madeleine.

Elle vint, le soir, me trouver presque contente.

— Martin, j'ai confiance, me dit-elle, tu verras que François sera heureux.

Je ne voulais pas la détromper ; quelque chose me disait que la chance serait contraire. Enfin le grand jour arriva. François, sombre et pré-

occupé, comme si un pressentiment funeste l'agitait, vint me chercher dès l'aube avec les cinq jeunes gens du village que la conscription réclamait; comme fils de veuve, j'étais exempt de droit.

Nous partîmes pour la ville, en promettant à Madeleine que je m'avancerais le premier pour lui apporter la nouvelle. Le temps était affreux; la neige tombait à gros flocons, et la courageuse fille voulut nous accompagner jusqu'à la moitié du chemin.

— Je t'attendrai ici, me dit-elle, et s'abritant sous un rocher en saillie qui la protégeait un peu contre la bise, malgré nos prières, elle ne voulut pas revenir au village.

A peine arrivés au village, nous fûmes appelés des premiers avec la *junesso*[1] de Belviane.

En s'approchant de l'urne, François tremblait de tous ses membres, et c'est à peine s'il avait la force de tendre le billet pour le remettre à M. le maire.

— Numéro 6, cria l'employé à l'état civil.

[1] Jeunesse.

Les genoux de François se dérobèrent sous lui. J'accourus pour le soutenir.

—Vous ferez un beau grenadier, jeune homme, lui dit le maire en forme de consolation.

— Un beau grenadier, répéta après lui l'employé avec une grosse voix et en riant comme un niais.

Je l'aurais assommé, tant je trouvais le mot hors de propos; mais ce n'était ni le lieu ni le moment.

J'emmenai François à l'auberge rejoindre deux de ses compagnons d'infortune, et je leur conseillai de le faire boire un peu pour l'étourdir. Mais il ne voulut rien, et la tête dans ses mains, il se mit à rêver tristement.

Je partis immédiatement, car je n'avais pas oublié ma pauvre cousine; du plus loin qu'elle m'aperçut elle m'interrogea du geste et du regard. La tête basse et l'œil morne, j'avançais comme un condamné à mort qui n'est pas pressé d'arriver au lieu de son supplice.

— Eh bien! me cria-t-elle quand je ne fus plus qu'à quelques pas.

Je préferai lui faire mal tout d'un coup que de prolonger son inquiétude.

—N° 6, lui répondis-je avec des larmes dans la voix.

Elle devint verte; ses dents claquèrent et elle s'affaissa sur la neige, inanimée et roide comme une morte. Un moment, je crus qu'elle avait rendu l'âme; mais son cœur battait encore à certains intervalles, son corps était agité par un tremblement nerveux : je l'enveloppai dans ma roulière, et, la prenant dans mes bras, je la portai jusqu'au village, où la nouvelle se répandit bientôt.

François était aimé de tout le monde; son caractère doux et obligeant lui avait fait beaucoup d'amis. On le plaignit, on s'apitoya sur Madeleine; la marâtre seule ne prononça pas une parole quand, déposant Madeleine sur son lit, je la priai de lui donner ses soins. Un sourire joyeux s'était montré sur sa méchante figure, et à partir de ce moment, je me méfiai de cette femme et je me promis de la surveiller.

La crise nerveuse fit place au délire.

— François ! criait Madeleine en me prenant pour son galant et fixant sur moi ses yeux brillants de fièvre, tu ne partiras pas, je ne le veux pas, je te le défends.

Je passe rapidement sur cette scène de désolation. Le curé vint le lendemain, et il réussit à ramener un peu de calme dans ce pauvre cœur endolori. Ma cousine prit son courage à deux mains, et n'attendant plus rien des hommes, elle priait Dieu avec ferveur pour éloigner tout danger de celui qui était la moitié d'elle-même.

J'allais de l'un à l'autre.

— Je me ferai tuer, disait François.

— Je serai morte avant son retour, ajoutait Madeleine.

J'employais alors le langage de la raison, et je réussissais quelquefois à faire luire à leurs yeux l'espoir de jours meilleurs et de leur réunion prochaine, si la paix venait à se faire.

Il fallait partir. Deux jours avant ma cousine vint me trouver.

— Martin, me dit-elle, on assure qu'il fait bien froid dans le pays où François va se battre.

Voilà six paires de bas de laine; tu lui diras que c'est toi qui les lui donnes. Je le connais, il ne les voudrait pas.

Elle s'était arrêtée; l'émotion l'étouffait.

— Puis, ajouta-t-elle avec embarras, tu lui remettras cette bourse en cuir; il y a vingt francs dedans.

— Moi, j'en mettrai dix de plus, ça fera trente, répondis-je enthousiasmé de son dévouement; car, voyez-vous, Monsieur, pour qui connait notre pays, vingt francs c'est une forte somme.

— Qu'il ne le sache pas au moins, me fit-elle en me menaçant du doigt; si je l'apprends nous nous brouillerons.

La pauvre fille me donnait ses épargnes de deux ans; je lui promis d'être discret: François ne l'a su qu'à son retour.

Le surlendemain, tout le village était sur la route. Les adieux furent déchirants. Le père de François, ancien soldat du premier Empire, voulut l'accompagner jusqu'à Quillan.

— Sers celui-ci comme j'ai servi *l'autre*, lui disait-il, et marche au feu comme un troupier

fini. On n'en meurt pas ; j'en suis bien revenu, moi.

Sur le seuil de la porte, la vieille mère s'attacha au cou de son fils, et nous avions toutes les peines du monde à l'en détacher.

François donnait le bras à Madeleine. La brave fille avait retrouvé tout son courage. Pâle, mais résolue, elle affectait de la fermeté pour ne pas attendrir son amant.

Celui-ci se retournait encore une fois pour revoir sa mère, et la pauvre vieille femme, épuisée d'émotions, allait de nouveau serrer son fils dans ses bras.

— Assez de criailleries comme çà, la femme! s'écria le père Domerc, partons du pied gauche, en avant, marche!

— Nous parlerons de lui, ma mère, lui cria Madeleine ; Martin nous lira ses lettres.

Le triste cortége s'ébranla.

Le père de François, en tête, agitait sa béquille d'un air martial, pendant que de l'autre main il essuyait adroitement une larme qui coulait sur ses vieilles moustaches. Je suivais à quelques

pas, et j'aurais voulu voir François déjà à Quillan; on ne résiste pas longtemps à de pareilles émotions.

Arrivés à la sortie du village, le pauvre garçon pressa Madeleine sur sa poitrine; puis la prenant à l'écart :

— Reconnais-tu ces fleurs? lui dit-il en sortant d'un petit sachet des feuilles desséchées. « Tu me les donneras le jour de ta noce, » m'as-tu dit, il y a bientôt huit mois. Elles sont sur mon cœur; le plomb de l'ennemi les respectera.

— Les miennes y sont aussi, répondit ma cousine, quoi qu'il advienne, elles y sont pour la vie.

Après ce court entretien, il pressa la main de Madeleine, et sans retourner la tête, il rejoignit ses camarades en courant.

Toute la *junesso* les accompagnait : les filles pleuraient, les mères poussaient des cris à fendre l'âme. Seule, Madeleine, les yeux fixés sur son amant, s'était isolée de tout le monde, et debout sur une éminence, ses beaux cheveux en désordre, elle restait absorbée dans sa contemplation.

-- Allons, mes amis, il faut entonner le chant des conscrits, dit le père Domerc; ça tue le temps et ça fait emboîter le pas.

Et puis, d'une voix encore énergique, il avait commencé le premier couplet de ce chant si triste. L'écho de la montagne le renvoyait à ceux qui pleuraient comme une plainte ou un regret. A chaque coude que dessinait la Pierre-Lisse, nous voyions le mouchoir de ma cousine s'agiter en signe d'adieu.

Pendant dix minutes on entendit nos chants; et puis, quand nos voix n'arrivèrent à l'oreille de Madeleine que comme un son affaibli et lointain, alors ma cousine se mit à deux genoux, elle pria longtemps et se prit à pleurer.

Le soir de cette malheureuse journée on ne vit personne dans les rues du village, et les gémissements et les pleurs se mêlèrent toute la nuit aux rafales du vent qui s'engouffrait dans nos montagnes.

IV

Dans les villages de la plaine, où le bien-être rend égoïste, dans vos villes, où vous avez, je crois, plus de connaissances que d'amis, le départ de quelques conscrits passe pour un événement très-ordinaire; mais dans un hameau comme le nôtre, qui compte tout au plus 200 habitants, l'amitié est comme une plante qui jette de longues racines : la misère nous rend égaux, et si nous n'avons rien à nous donner pour soulager notre infortune, le cœur est au moins de la partie, et c'est bien toujours quelque chose.

François écrivit du dépôt, et je vous laisse à

penser avec quelle joie on accueillait ses lettres. C'était à la veillée, à la lueur du *calel*[1] que la lecture se faisait.

— *Anen lettrut*[2], lis-nous un peu ça, me disait le père Domerc.

J'étais toujours au milieu, tourné du côté de Madeleine, et ses yeux fixés sur les miens elle attendait chacune de mes paroles, comme le laboureur la pluie pour les semailles. Madeleine me remerciait d'un regard, et en s'en allant elle me disait toujours :

— Tu me la reliras demain.

La brave fille finissait par les réciter de mémoire.

Pendant cinq mois, François écrivit régulièrement, et sa dernière nous annonçait son départ pour la Crimée. Nous nous réunîmes chez son père. Elle était ainsi conçue :

« Chers parents,

« Ma santé est très-bonne, et je souhaite que

[1] Sorte de lampion composé de quatre mèches, dont l'extrémité trempe dans l'huile.

[2] Allons, toi qui sais lire.

la présente vous trouve de même. Deux compagnies vont partir, et je suis assez heureux pour faire partie de la 4e du 1er qui est désignée avec la 3e du même bataillon. Nous sommes tous impatients de tanner la peau aux Russes, et nous avons peur que l'occasion ne se présente pas aussi vite qu'à l'Alma et à Inkermann, parce que le siége, à cause de l'hiver, demandera encore du temps. Mon capitaine m'a dit comme ça :

« Domerc, tu es un bon soldat ; il est mal-
« heureux que tu n'aies pas de l'écriture ; sans
« cela je t'aurais fait caporal.

« Je vais à l'école, et je commence à savoir lire. Sans la guerre j'aurais pu bientôt écrire à Madeleine et lui parler de ce qui nous intéresse touchant notre amour, et de la conséquence quant au bon motif. Mais je pense toujours à elle, et Bigret le tambour, qui confectionne ma lettre, pourrait vous dire que je lui en casse la tête.

« Je vous envoie mon portrait colorié ; j'y suis en grande tenue, peint par un Parisien, qui nous attrape la ressemblance moyennant un paquet

de tabac de cantine ; que Madeleine le regarde souvent ; le sien est gravé dans mon cœur, et le temps n'en effacera pas la couleur.

« Salut, mes bons parents, à l'avantage de vous revoir bientôt ; j'ai celui de vous saluer avec respect.

« Deux gros baisers à ma bonne Madeleine.

« Mes compliments à Martin.

« Votre bon fils,

« François Domerc. »

— Oh ! comme c'est ça, s'écriait le père Domerc en regardant le portrait.

— C'est vrai qu'il lui ressemble, ajouta Madeleine, qui l'aurait embrassé si elle eût été seule.

— Trait pour trait, fit la vieille mère toute joyeuse.

Franchement, je vous dirai, en confidence, qu'il lui ressemblait comme une asperge à un navet ; mais je ne voulais pas leur faire de la peine, et je fus de leur avis.

— Voyez-vous, le gaillard, continua le père

Domerc, comme il parle des Russes. Ah! si j'étais plus jeune!...

— Eh bien! que ferais-tu? avec tes blessures tu ne peux pas te tenir debout.

— Silence dans les rangs, la mère! Il y a encore assez de force dans ce bras pour tenir un fusil.

— Mais s'il est blessé, dit Madeleine en gémissant.

— On n'en meurt pas, cria le père ; il te reviendra, ma fille, en attendant, prends le portrait, tu nous l'apporteras de temps à autre. Peste! quelle tenue; c'est ficelé, ajoutait-il en le regardant encore.

On se quitta en se promettant de se revoir pour parler de lui, jusqu'à ce qu'une nouvelle lettre vînt nous donner de la patience.

Nous étions au mois de janvier 1855; les journaux rapportaient que l'hiver était bien rude en Crimée; depuis deux mois nous n'avions plus de nouvelles, et Madeleine, en proie aux soucis, pâlissait à vue d'œil et perdait le sommeil, d'un autre côté, la misère sévissait

plus que jamais dans le village, les vivres étaient bien chers et le pain devenait rare, ma vieille mère était malade depuis un mois, et ce que je gagnais suffisait à peine pour lui acheter des remèdes. J'étais bien triste et la douleur de Madeleine achevait de me désoler. Un soir j'entrai chez elle ; ma cousine mettait les enfants au lit. Je trouvai la marâtre accroupie au coin de la cheminée sans feu, la tête dans ses mains, elle paraissait réfléchir. Quelques mèches de cheveux grisonnants s'échappaient de son bonnet de serge noire et lui donnaient l'air d'une sorcière.

— Ah ! c'est toi, Martin, me dit-elle ; tu viens lui parler de son François, ça la fera vivre ; regarde.

Elle se leva et ouvrit la huche au pain.

— Depuis ce matin, elle est vide ; l'homme ne m'envoie rien des mines ; il est malade depuis huit jours, et les enfants crient ; ils ont faim.

— Je vais vous prendre un peu de *millas*, lui dis-je ; c'est tout ce que j'ai avec une miche de pain.

Je revins au bout de quelques minutes; elle en mangea avec avidité, en offrit à Madeleine, qui refusa, parce qu'elle était souffrante. Le reste fut porté aux enfants.

— Ça ne peut pas pourtant durer ainsi, me dit-elle en s'animant. Madeleine venait de descendre.

— Est-ce que tu crois, lui dit-elle, que je te laisserai coiffer sainte Catherine? Tu es jeune, *poulido* [1], tu peux trouver un autre galant qui te fera porter de jolies robes et te donnera du plaisir.

— De jolies robes! du plaisir! dis-je tout étonné, dites donc, la mère, expliquez-vous, s'il vous plaît, je ne comprends pas.

— Je me comprends, moi, répondit-elle d'un ton bourru.

Madeleine plaça son doigt sur ses lèvres, et derrière sa marâtre, elle me fit signe de me taire.

Je sortis inquiet et agité, cette femme parlait d'une manière sinistre; je ne pus fermer l'œil de la nuit.

[1] Jolie.

Le lendemain, Madeleine était de bonne heure sur le seuil de ma porte.

— Pas de lettre ce matin ?

— Non, lui répondis-je.

Elle regarda tristement le ciel et remua la tête d'un air désespéré.

— Mais comme tu es belle avec tes ajustements du dimanche! lui dis-je d'un air étonné.

Elle portait son jupon rayé, son corsage en drap marron et son joli bonnet de soie noire, garni d'une ruche en tulle de la même couleur; ainsi vêtue, elle ressemblait à une madone.

— Nous allons à la ville avec ma belle-mère, me répondit-elle.

— Et que faire? bon Dieu!

— Vendre ce que j'ai filé pour faire de l'argent. Hier, elle a parlé longtemps avec une grosse femme qui est venue dans l'après-dînée. Je filais dans ma chambre en pensant au pauvre François, et j'ai entendu leur conversation.

— Continue, lui dis-je avec impatience.

— Alors il est arrivé à mes oreilles des choses

que je n'ai pas comprises. On parlait d'un *monsieur* qui me voulait du bien; puis cette femme a fait voir de l'argent à la marâtre, et elle lui a dit qu'elle l'attendait aujourd'hui.

L'indignation me montait avec le sang à la figure. J'avais peur de comprendre.

— Et tu iras?

— Elle le veut; tu le sais, elle me battrait.

— Elle pourrait bien pourtant aller toute seule à la ville, qui soignera les enfants?

— C'est ce que je lui disais, et je ne comprends rien à son insistance pour m'emmener avec elle. Viens-y, Martin; je ne sais pas, mais j'ai peur.

La pauvre fille se serrait contre moi comme pour me demander sa protection.

— J'irai, ne crains rien; je ne serai pas loin de toi.

Ma mère était bien tracassée; j'allais perdre ma journée, et elle manquait de tout. Il fallait toute l'amitié que je portais à ma cousine pour me décider à ce sacrifice; mais j'allais faire une bonne action; Dieu ne pouvait que me bénir.

Je les suivis de loin, et j'arrivai en même temps qu'elles à Quillan.

Elles traversèrent toute la ville et entrèrent dans une petite rue malpropre. Madeleine regardait souvent derrière elle; elle m'aperçut de loin.

— Je suis là, lui fis-je avec la tête.

Une petite porte s'ouvrit avec mystère ; je ne les vis plus.

J'avisai une lucarne qui donnait dans une salle basse, où se passait la scène. La rue était déserte. Je me hissai à la force du poignet; je regardai et j'attendis.

— Voilà qui est bien filé, dit la grosse femme d'une voix caressante en regardant l'ouvrage de Madeleine.

— Nous serons d'accord pour le prix, répondit la marâtre en lançant un regard d'intelligence à sa complice.

— J'ai ici précisément un *monsieur* qui s'occupe beaucoup de ce commerce ; il en achète des quantités. Je vais le faire descendre, si vous voulez?

Ma cousine se prit à trembler.

— Le voici précisément.

Alors je vis entrer un homme d'une cinquantaine d'années, rabougri, malingre et mis avec recherche. Ses petits yeux gris se fixèrent sur Madeleine avec la fixité du regard de la vipère.

— Oh ! la jolie enfant ! s'écria-t-il en donnant une petite tape sur la joue de la jeune fille.

— Vieux podagre ! murmurai-je.

Ma cousine s'était reculée de quelques pas.

— Quoi ! mignonne, avez-vous peur de moi ? dit-il d'un ton de reproche. Je veux faire votre bonheur, Madeleine.

Il essayait de la prendre par la taille. Ses mains tremblaient.

— Acceptez cela, continua-t-il ; et il agitait devant les yeux de la pauvre fille une bourse qui rendait un son argentin.

— Il y a cent francs dedans, insinua-t-il d'une voix caressante.

Ma cousine prit la bourse et la foula sous ses pieds.

— Que tu es cruelle ! va, je ne serai pas

chiche envers toi, Madeleine chérie; je t'aime comme un fou, et s'il me fallait marcher sur le feu pour aller jusqu'à toi, j'y courrais gaiement les pieds nus.

Les deux femmes avaient disparu, et le vieux débauché s'avançait toujours vers Madeleine.

La pauvre petite s'était blottie dans un coin; les yeux en feu, la tête haute, elle s'était armée des ciseaux qui pendaient à son clavier et défiait du regard et du geste celui qui voulait la déshonorer.

— Il est temps de nous montrer, pensai-je.

D'un coup de pied j'avais fait voler la porte en éclats, et j'entrai furieux dans l'appartement.

— Misérable coquin! criai-je au *monsieur*, en me précipitant sur lui.

D'une main je l'avais appliqué à la muraille, de l'autre je lui étreignais le cou. Ses dents claquaient de terreur ; ses yeux étaient rouges : je l'étranglais. Je craignis de l'avoir étouffé, et je le laissai aller. Son corps s'affaissa comme une masse inerte le long du mur.

Au bruit, les deux femmes étaient accourues.

— Tu la payeras cher celle-là, me dit la maîtresse de la maison.

— En voulez-vous autant? répondis-je à la grosse femme, vous n'avez qu'à parler.

Je tendais mon bras dans sa direction. Elle voulut me prendre par la douceur :

— Veux-tu cinquante francs, et tu t'en iras? le *monsieur* te les donnera; il est si généreux!

A ces mots, la colère me reprit et, prenant la marâtre d'une main et la grosse femme de l'autre, je les jetai sur le vieux débauché qui, tout en me traitant de rustre, réparait le désordre de sa toilette, un peu chiffonnée par mes gourmandes.

Ils tombèrent tous les trois pelotonnés, et je les entassai dans un coin comme le fumier que l'on retourne. Quel saut périlleux! j'en ris encore. Me souciant fort peu que les voisins accourussent à leurs cris, je disparus avec Madeleine, et nous étions bientôt dans la campagne.

— Il est bien entendu que tu ne reviens pas chez ta marâtre. Je vais écrire à ton père, et, en attendant, je vais te loger chez le père à François.

— Oh ! tant mieux, me répondit-elle en me pressant les mains, qu'elle baisait dans sa reconnaissance ; je pourrai coucher sous le même toit qu'il a habité.

En arrivant au village, je racontai l'histoire ; on attendait la marâtre pour la huer ; mais elle ne rentra que dans la nuit, et elle fit bien.

Ma cousine fut reçue à bras ouverts par la famille de son promis.

— Tu feras du fil avec ma femme, dit le père Domerc. Et puis, quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

Cependant Madeleine changeait à vue d'œil. Le silence de François devenait inquiétant ; mais elle espérait toujours et luttait contre le désespoir.

L'hiver s'écoula dans ces alternatives.

Enfin, par une belle journée d'avril, François écrivit. L'hiver avait été bien rude, disait-il, et il avait essayé de faire passer de ses nouvelles ; mais le tambour Bigret avait été blessé, et il lui avait été bien difficile de se procurer du papier et un nouveau secrétaire, car ils avaient eu de bien mauvais jours à traverser.

« Je suis sans blessure, ajoutait-il en achevant sa lettre, et si, comme c'est probable, l'assaut est donné à l'automne prochain, et que j'aie la chance qui m'a accompagné jusqu'à ce jour, il est probable que je serai l'année prochaine près de ma bonne Madeleine avec un congé de six mois. »

Après cette lecture, tout le monde fut content à la maison; Madeleine reprit un peu ses couleurs; le père Domerc sa gaieté, et la vieille mère recommença à parler plus que jamais du mariage de François avec ma cousine.

— Comme vous allez être heureux! disait la vieille; quand il sera revenu, comme vous allez vous aimer. Oh! non, Dieu ne me fera pas mourir avant que j'aie bercé, torché, emmaillotté et mangé de baisers un de ces petits chérubins du ciel, qui font tant de bruit et qu'on voit grandir comme de jeunes pins.

— Assez de bavardage, la femme, répondait le père Domerc; pas de projets, laisse-le revenir d'abord.

La pauvre vieille femme se taisait, soupirait

et, pour se consoler, regardait sa future belle-fille, qui tricotait une paire de bas pour son mari.

L'été allait finir. Vers la fin d'août, nous eûmes encore une lettre. L'assaut allait être donné, pensait François, dans le courant de septembre; c'était l'opinion générale, et il était impatient, comme tous ses camarades, d'en finir avec les Russes.

— D'après le journal que m'a lu M. le curé, dit le père Domerc, il y aura des casquettes de reste. Mais c'est fini, je ne crains plus rien pour François, il en réchappera.

— Tu es bien tranquille, toi, lui répondit sa femme.

— Parce que je sais ce qu'il en est, et que son régiment ayant été souvent de tranchée pendant l'hiver, on voudra envoyer des troupes fraîches.

— Peut-être, répondit Madeleine avec son bon sens habituel, comme on sait maintenant ce qu'il peut faire, on voudra, au contraire, des troupes aguerries.

— Bah! répondit le père, parions qu'il ne sera pas de l'assaut.

— Qu'en savez-vous? ajoutai-je. Tenez, ne parions pas pour des choses si sérieuses.

—Tu as raison, toi, Martin; mais avec la vieille, me dit-il en désignant sa femme, il faut toujours discuter.

Il bourra sa pipe avec humeur, et en aspira la fumée, en la lançant en l'air, méthodiquement et en mesure.

M. le curé nous fit une longue lettre qui arrachait des larmes; il recommandait à François de ne pas se prodiguer, de faire tout bonnement son devoir si le sort désignait son régiment pour l'assaut; de penser qu'il y avait une famille inquiète qui priait pour sa conservation, et que sa mort serait le coup de grâce pour celle qui ne vivait que par lui et pour lui.

J'allai la jeter à la poste, à la ville, et nous attendîmes dans les transes.

Sébastopol fut pris; et mieux que moi, monsieur, vous connaissez les détails de ce beau fait d'armes.

Ce qu'on rapportait de la lecture des journaux nous donnait à tous la chair de poule. Trois mois s'écoulèrent : rien !

Un jour de décembre, je m'en souviendrai toujours, je m'étais levé soucieux et avec un poids sur l'estomac ; j'allais partir pour conduire des radeaux jusques à Carcassonne ; il était sept heures, je rencontrai le facteur.

— Où vas-tu ? me dit-il.

— Chez le père Domerc.

— J'y vais aussi ; j'ai une grosse lettre pour lui.

— Hein ? lui fis-je avec une voix altérée.

— Je crois, me dit-il avec mystère, que c'est quelque chose de mauvais concernant François ; il y a un cachet noir, et ça pèse beaucoup.

— Viens vite, lui dis-je ; au moins, pensai-je, que Madeleine n'y soit pas.

Ma cousine rangeait quelque chose dans la chambre.

— Sortez, criai-je au père Domerc.

Je pris la lettre en tremblant ; je l'ouvris, et je lus.

C'était son extrait mortuaire! . . . . . .

. . . .

Il y avait dans l'enveloppe une lettre de son capitaine. « Je l'ai vu tomber, disait-il; il est mort en brave. Je perds un de mes meilleurs soldats. » Mais, chose singulière! on n'avait pas retrouvé son corps.

Le pauvre vieillard chancela; il s'appuya sur moi, et d'une voix tremblante:

— Voilà qui m'achève, me dit-il; comment l'annoncer à la femme, à cette pauvre Madeleine?

Puis se reprenant:

— Ah! maudits Russiens; si j'avais vingt ans! et sa figure rouge de colère disait bien que, sans l'âge, il aurait encore brûlé plus d'une amorce.

Nous rentrâmes à la maison après avoir résolu de l'annoncer avec ménagement à la pauvre mère et à ma cousine; mais Madeleine avait entendu nos voix, et nous avait aperçus par la fenêtre.

— Il y a une lettre, dit-elle en descendant joyeuse l'escalier quatre à quatre.

— Non, lui répondis-je ; je l'aurais déjà dit.

— Mais certainement, ajoutait le père Domerc d'un air contraint ; nous te l'aurions déjà dit.

— Mais tu la tenais à la main, cria-t-elle avec force ; je l'ai vue. Vous me trompez ; François est blessé !

Nous gardions le silence.

— Il est mort !... mais répondez... mais répondez, continuait-elle en allant de moi au père de François.

Nos larmes répondaient pour nous. La mère avait déjà compris. Alors, quand ma cousine eût lu dans nos regards l'affreuse vérité, s'élançant d'un bond dans la rue, elle courut droit au précipice qui borde la route, les traits bouleversés et les yeux sortant de l'orbite. Je courais derrière elle. Il était temps ; elle était déjà à un mètre de l'abîme, lorsque je réussis à la rejoindre... Sa force était doublée par la crise nerveuse qui l'agitait ; trois fois elle se déroba à mon étreinte, trois fois je réussis à la reprendre.

J'en eus enfin raison, et, aidé de quelques amis qui passaient par là, nous la reconduisîmes à la maison.

Pendant deux mois elle resta folle; puis, comme il est écrit qu'on ne doit pas mourir à la suite de pareilles épreuves, elle redevint calme, résignée, mais sombre, et restant quelquefois huit jours sans proférer une parole.

La première fois qu'elle reprit sa place à la table de ses parents d'adoption, les larmes coulèrent avec abondance, et personne ne put manger. On m'avait invité, car moi seul avais un peu d'ascendant sur Madeleine.

— Viens là-haut, mon bon Martin, me dit-elle après le souper, avec sa petite voix douce qui va droit au cœur.

Je la suivis.

— Vois-tu, me dit-elle, voilà les fleurs qu'*il* m'avait données. Je les ai mises au-dessus de son portrait; là, tous les soirs, je prie, et je demande à Dieu qu'il me prenne bientôt pour aller *le* rejoindre au ciel.

— Allons, Madeleine, du calme, lui disais-je,

tu fais du mal aux anciens, sois plus forte que la douleur.

— Ah ! c'est facile à dire ; tu n'as jamais aimé ! toi !

A cela, je n'avais rien à répondre, et je baissai la tête.

Peu à peu, cependant, la douleur fit place à la mélancolie. La pauvre fille se tournait vers Dieu, et M. le curé entreprenait de guérir les plaies du cœur, en prêchant la soumission aux décrets de la Providence.

Nous étions au mois de mai 1856. La nature avait revêtu sa parure de fête. Partout de la verdure, partout des fleurs qui naissaient à la vie. Il était sept heures du soir ; l'air était plein de tièdes senteurs ; les oiseaux célébraient par leurs chants la fin d'une belle journée, et les grillons dans les blés jaunissants mêlaient leur cri-cri joyeux aux coassements mélancoliques de la rainette dans les jonquiers.

A ces calmes heures des nuits sereines, on se prend facilement à rêver, et l'imagination, revenant vers le passé, réveille les vieux souvenirs

en recomposant dans le cœur les traits de ceux qui ne sont plus.

Ainsi faisait Madeleine ce soir-là. Assis à côté d'elle devant la porte du père Domerc, je pensais au pauvre François, en respectant le silence de ma cousine.

L'angélus sonna la prière, et Dieu seul sait pour qui elle pria.

Pendant qu'elle remplissait ce pieux devoir, je vis venir à moi deux hommes, conduits par un enfant du village, qui semblait leur indiquer la maison; ils approchaient lentement, car l'un d'eux marchait avec peine et semblait s'appuyer sur le bras de son camarade.

C'étaient deux soldats en congé.

— C'est ici, chez le père Domerc, dit l'enfant.

— Merci, gamin, répondit celui qui soutenait l'autre.

— Ohé! père, criai-je; on vous demande?

Madeleine regardait étonnée.

— Qu'est-ce qu'il y a? On y va, on y va.

Le bonhomme allait se coucher.

— Des soldats chez moi, ajouta-t-il avec sa-

tisfaction ; entrez, mes amis, et soyez les bienvenus.

— Bonsoir, la compagnie, fit celui qui était valide, en saluant tout le monde ; car nous étions entrés à leur suite.

— Pour lors, mon ancien, continua-t-il en s'adressant au père Domerc, voici la chose : je suis de Caudiès, et mon camarade aussi ; comme l'étape sera longue demain, nous avons profité de l'occasion d'un roulier qui nous a portés au delà de Belviane ; il se trouve que mon camarade est très-fatigué, à cause de ses blessures, et que nous étions des intimes du pauvre François, votre fils.

— Vous l'avez connu ! s'écria vivement le père Domerc troublé.

Madeleine ne perdait pas une parole.

— Minute, ne m'interrompez pas, mon ancien. Nous avons demandé au roulier : Ousque c'est Saint-Martin-Lys ? Il nous a indiqué notre route. Alors nous avons dit : faut aller voir le père à François ; nous lui parlerons de son fils ; nous casserons une croûte, et, après avoir bien dormi,

nous aurons moins de chemin à faire demain, et le camarade s'en trouvera mieux.

Le blessé baissait la tête; l'obscurité qui régnait dans l'appartement m'empêchait de distinguer ses traits; mais je l'avais vu tressaillir à plusieurs reprises.

— Vite la femme! vite Madeleine! Procurez-vous des œufs, faites une bonne soupe d'ail, donnez du bon fromage. Nous ne sommes pas riches, mes amis; mais c'est offert de bon cœur.

— Je vais chercher une bouteille de vin chez M. le curé; il me la donnera.

J'étais bien vite de retour. J'en rapportais deux.

Madeleine alluma le *calel*.

Les deux femmes préparaient le souper. Le blessé, la tête basse, n'avait pas encore prononcé une parole; l'autre parlait toujours.

— C'était un bon soldat, mon fils, n'est-ce pas, jeune homme?

— Il serait décoré maintenant.

— Ah! quel guignon! mon pauvre François! s'écriait le père Domerc.

— Mais votre camarade ne parle pas beaucoup, dis-je, comme frappé de ce silence obstiné.

— C'est pas étonnant, voyez-vous; il souffre beaucoup; blessé à l'attaque du Grand-Redan, il a eu la figure comme labourée par des éclats d'obus; malgré ça, il se battait comme un lion; il a reçu une grêle de balles dans sa capote, et, couvert de sang, il restait toujours au poste de l'honneur. Ma foi! un coup de fusil dans les yeux et une balle qui lui a fracassé l'épaule, l'ont mis hors de combat. Il est tombé à demi mort; il n'en valait pas mieux; fait prisonnier, il vient d'être échangé à la paix, et il rentre chez lui aveugle et horriblement défiguré. Ne le regardez pas, il fait peur à voir.

— Pauvre garçon! s'exclama Madeleine avec intérêt.

— Tonnerre, et il n'est pas décoré! cria le père Domerc.

— Il l'attend tous les jours. Le général qui

commandait notre division lui a promis de s'intéresser à lui; et, comme c'est un bon celui-là, il tiendra parole. Mais, ce qui lui donne du souci, ce n'est pas tant son infirmité et sa triste figure, c'est autre chose.

— Eh quoi donc? demandai-je intrigué; il y a de quoi pourtant.

L'aveugle parut prêter alors une grande attention, et je l'entendis respirer avec force.

— Voici : Il a laissé au pays une promise qui est une perle de beauté! Lui aussi faisait un joli soldat avant ses blessures; il l'aime comme un fou; mais il se demande si sa promise voudra de lui pour mari, maintenant que le voilà si tristement accommodé.

— Si elle ne le veut plus, répondit ma cousine, c'est qu'elle ne l'a jamais aimé. Ah! si mon François m'était revenu sans bras ni jambes, je n'aurais voulu que son cœur, moi, et je l'aurais aimé encore plus qu'autrefois, si c'est possible.

Madeleine, à ce souvenir, fondit en larmes et cacha sa tête dans ses mains.

Alors l'aveugle tendit les bras vers Madeleine; il voulut parler, la voix expira sur ses lèvres. Je le vis ouvrir sa capote et tenir sa main dans sa poitrine.

Il se leva; son camarade le conduisit vers ma cousine, et là, ému, oppressé, il se mit à deux genoux et offrit à Madeleine un bouquet de fleurs desséchées.

— Lui! c'est lui! mon François!

Et ma cousine, éperdue, couvrait de caresses et de baisers la figure, les mains, les cheveux de celui qui, pour elle, semblait revenir à la vie une seconde fois.

Le pauvre garçon s'était évanoui. L'émotion avait épuisé ses forces. Ah! monsieur, un tigre aurait pleuré. Il fallait voir cette vieille mère soutenir la tête de son fils et baiser ses nobles cicatrices, le père Domerc danser de joie en retrouvant tout d'un coup la légèreté de sa jeunesse.

On n'entendait que des cris, des pleurs, des éclats de joie, et au milieu de ce bruit, la voix de Madeleine qui appelait son amant et lui

disait de lui parler. Enfin, nos soins le firent revenir à lui.

— Pardon d'avoir douté de toi, et merci pour tout le bonheur que tu me donnes, Madeleine bien-aimée. Je peux mourir maintenant.

— Non, tu vivras, et nous serons heureux, répondit ma cousine.

Les baisers recommencèrent encore; tantôt c'était le père Domerc, tantôt la mère, tantôt Madeleine.

— Ça voyons, ce n'est pas tout, dit le camarade de François; dans ce monde, des reconnaissances pareilles retournent singulièrement l'estomac. Faut se substanter à table, n'est-ce pas, l'ancien?

— Oui, s'écria le père Domerc, à table, et vive la joie!

Le dîner fut d'une gaieté folle. François, assis à côté de Madeleine, l'écoutait parler avec recueillement, comme s'il recommençait une nouvelle existence en entendant cette voix chérie.

Le malheureux ne voyait pas sa Madeleine!

une larme suivait cette pensée et roulait le long de ses joues creusées par le chagrin.

Quand Madeleine devinait sa peine, elle le serrait dans ses bras comme pour lui rappeler qu'elle était là à côté de lui, et que désormais aucun obstacle ne les empêcherait d'être réunis.

Bientôt on choqua les verres. Le père Domerc fêtait le vin de M. le curé, et le camarade de François était toujours en avance.

— Dites donc, père Domerc, dit-il en le regardant, je parie que vous ne savez à qui vous avez affaire. Vous ne me connaissez pas?

— Pour ça, non.

— C'est moi, Bigret, fit-il en se rengorgeant; Bigret, tambour à la quatrième du premier, né natif de Poitiers. Je me suis dévoué à votre fils. Congédié définitivement, je me retire dans mes *foilliers*, mais j'ai voulu faire la conduite au camarade. C'est moi qui ai inventé la frime de Caudiès et toute la balançoire, à cette seule fin de vous annoncer la chose plus naturellement et d'épargner votre sensibilité.

— Vous êtes un brave garçon. Donnez-moi

la main; vous touchez celle d'un vieux de la vieille.

— Oh! je le sais.

— Allons, Bigret, à la santé de l'Empereur!

— Vive l'Empereur! crièrent-ils tous les deux.

Toute la soirée fut employée par François et Madeleine à se raconter bien des choses, leurs douleurs, leurs angoisses et leurs plus secrètes pensées, alors qu'ils étaient séparés.

Le père Domerc racontait ses campagnes à Bigret.

Il en était au passage de la Bérésina; il avait déjà tué huit Russes, et il serait arrivé à la douzaine, quand minuit vint à sonner.

— Vieux, tu as trop bu, lui dit sa femme.

— C'est que j'en ai perdu l'habitude; sans cela... D'ailleurs, silence dans les rangs, la femme! J'ai fêté un beau jour.

Bigret lui prêta l'appui de son bras, et une demi-heure après tout le monde dormait dans cette maison, où quelques heures avant habitait encore la douleur.

Un mois n'était pas écoulé, que François épousait Madeleine, et tout le village assistait à leur mariage, se réjouissant d'un bonheur qui leur était bien dû.

François vient d'être décoré. Réformé à cause de ses blessures, il a une pension de six cents francs; de plus, le père Domerc, comme ancien militaire de l'Empire, touche aussi cent cinquante francs. Cela donne à vivre à toute la famille.

— Sa fortune est faite, à ce brave François, ajouta naïvement Martin; mais il n'est pas complétement heureux : il ne peut pas voir Madeleine.

— Mais enfin le mal n'est pas sans remède. Que dit le médecin?

— Il espère pouvoir le guérir.

— J'irai le voir en repassant par Quillan, et je saurai à quoi m'en tenir; car le sort de ce jeune couple m'intéresse.

— Ça n'empêche pas, me dit Martin en clignant de l'œil, que, dans le même cas, une belle demoiselle de la ville n'aurait pas voulu d'un homme défiguré et aveugle.

Je n'osai pas répondre à Martin que de nos jours, chez nos belles dames, la crinoline tenait plus de place que le sentiment, et pourtant, je l'avoue à ma honte, cette réponse se présenta tout d'abord à mon esprit.

Je me contentai de sourire.

— Adieu, Martin, lui dis-je en lui pressant la main. Merci pour votre bonne histoire; vous êtes un digne et honnête garçon. Nous nous reverrons l'année prochaine.

— Qu'elle passe vite alors, et que Dieu vous accompagne.

De retour à Quillan, je voulus voir le docteur qui soignait le pauvre François.

· La rétine, me dit-il, n'a pas été atteinte. Il s'agit d'opérer une révulsion sur le nerf optique à l'aide de moxas ou d'exutoires. Selon moi, la guérison est probable : c'est ma conviction.

— Si votre espoir se réalise, monsieur le docteur, écrivez-moi cette bonne nouvelle.

— Je vous le promets, me répondit-il.

J'écrivis à Martin pour lui transmettre l'opi-

nion du docteur, et faire prendre patience au malheureux aveugle.

Deux mois après, j'ai reçu la nouvelle de sa guérison.

Alors j'ai pensé à la joie de François et de Madeleine ; et, au milieu des ambitions mesquines de la ville, des aspirations bruyantes de la foule à la fortune et aux honneurs, j'ai vu par le souvenir passer devant mes yeux charmés ces deux pauvres villageois, types accomplis de dévouement dans le malheur, de grâce ingénue dans l'amour.

J'ai voulu leur consacrer quelques lignes.

Il fallait écrire avec le cœur. Peut-être avais-je trop présumé de mes forces ; le lecteur sera indulgent, car, si l'intention de l'apitoyer sur leurs infortunes est une excuse suffisante, il comprendra ma témérité, et d'avance je me crois absous.

LA

BOUTEILLE

DU MÉNÉTRIER

I

Les bonnes gens de Saint-Marcel ont tous présente à la mémoire l'histoire que je vais conter. Quinze années ont passé sur le souvenir de la *desesperado* [1] et il est permis de l'évoquer sans faire injure à la douleur de Pierre Gibert, le vieux ménétrier.

Dans la semaine, Pierre travaillait à la journée; la pioche à la main il remuait la terre, cette nourrice de l'homme des champs, et les jours fériés on le voyait, juché sur l'estrade d'un bal champêtre, animant de la voix et du geste les couples

[1] La désespérée.

heureux réunis par l'attrait du plaisir ou par un plus doux sentiment.

Il avait cinquante ans, une santé robuste, le teint frais et l'humeur joyeuse; une petite vigne et sa maisonnette formaient tout son avoir, il laissait donc sa porte toute grande ouverte au bonheur qui entrait sous son toit avec cette quiétude procurée par le travail, ce régulateur de la vie du paysan.

Dans toute la plaine baignée par la rivière de l'Aude, depuis Saint-Marcel jusqu'à Sallèles, Pierre Gibert passait pour un bon vivant, dur à la peine, obligeant pour le voisin, pas médisant et surtout gai convive. Il était veuf depuis longues années, et s'il travaillait en conscience, c'est qu'il voulait arrondir pour la *pichouno* [1] une dot qui la fît heureuse et capable d'entrer en ménage. Ses visées n'étaient pas bien hautes; deux mille francs à donner à la fillette; telle était l'ambition de notre ménétrier. Encore quatre ans, pensait-il, et la chance serait bien contraire si la somme n'était pas ramassée. Félice était une grande fille

[1] La petite.

blonde et blanche, dont les couleurs rosées contrastaient avec les teints bruns ou blanc mat des filles du Midi; des yeux bleus, intelligents, assez vifs, quoique très-doux, animaient sa physionomie d'une expression de bienveillance sympathique; les gens du village l'aimaient beaucoup, et les *Maïnachès*[1] de la plaine l'avaient surnommée la *fillo blanco*, la fille blanche.

La dix-septième année venait à peine de sonner pour elle, et si ses formes n'avaient pas encore les proportions et la rondeur qu'elles promettaient d'acquérir plus tard, du moins elle avait la grâce ingénue, et un peu gauche peut-être, de la jeune fille qui laisse deviner pour l'avenir la grâce complète de la femme.

De Narbonne, où son père l'avait mise en apprentissage chez une faiseuse de robes en vogue, elle était revenue, en moins de deux ans, très-experte dans son métier, et par sa conduite irréprochable elle avait empêché les médisants de faire le moindre accroc à sa réputation. C'est dire qu'à l'époque de la fête patronale les com-

[1] Qui possède une paire de bœufs ou de mules, et des terres.

mandes affluaient chez la jolie couturière, et pas une robe ne sortait de ses mains qui ne fût bien taillée, cousue en conscience et réussie comme à plaisir.

Elle n'allait donc aux champs que par aventure, si ce n'est pour la cueillette des amandes ou à l'époque de la vendange quand les souches de la vigne fléchissaient sous le poids des raisins. Aussi le soleil n'avait-il pu flétrir de son hâle les couleurs empourprées de ses joues et son teint blanc comme une marguerite. Certes, quand le dimanche, à la sortie de la messe, elle traversait le groupe des jeunes garçons, réunis devant la maison commune, plus d'un se penchait pour voir ses magnifiques cheveux blonds réunis en bandeaux épais sous son bonnet à la narbonnaise, et tous s'écriaient : *Aïci la blanco!* Voici la blanche. Elle, modeste autant que naïve, baissait les yeux en souriant, et comme pour se donner une contenance, elle faisait tournoyer de sa main mignonne le clavier en argent à l'extrémité duquel pendaient les ciseaux en acier, attribut obligé de sa profession manuelle. Le

cœur du ménétrier était sans cesse remué par la vue de Félice; il en était fier, elle était son bonheur, toute sa richesse, la joie de ses yeux, l'avenir de sa vie laborieuse, et puis elle éveillait dans sa mémoire les traits de Marianne, sa pauvre femme, morte à la peine dans les douleurs de l'enfantement.

Bien souvent, au lieu d'aller au café du village jouer aux cartes ou deviser sur la récolte future, il passait ses soirées avec sa fille, exhumant, sur son violon, un vieux Noël, qu'elle accompagnait de sa voix claire, en tirant l'aiguille en cadence, ou bien il restait en contemplation devant elle, oubliant sa gaieté sonore pour s'abîmer dans le silence; mais ses yeux disaient tant de choses, que les moins intelligents, qui le surprenaient dans cette adoration paternelle, ne se seraient jamais avisés de le trouver ridicule et de le railler à cet endroit.

A quoi pensait-il, le ménétrier si bruyant d'habitude, si expansif et jovial, quand son humeur s'assombrissait? Eh! bon Dieu! à cette heure terrible où le père doit s'effacer pour cé-

der la place à un autre maître; il se disait que la salle basse de sa maisonnette si petite, si exiguë, serait bien grande et bien froide le jour où sa fille la quitterait pour aller vivre sous un autre toit.

— Bah! se disait-il, il y en a pour quatre ans.

Ensuite, comme pour se rassurer lui-même contre cette échéance, il jouait l'air des *Trilles*, cette danse populaire, qui est la tarentelle languedocienne, et joignant la pantomime à la musique, il en chantait la ronde, réunissant dans une trilogie artistique et bouffonne, l'instrument, la danse et le chant.

Félice laissait voir ses dents blanches dans un rire bruyant, et Pierre essoufflé, mais heureux, se laissait choir sur une chaise à côté de la rieuse enfant.

II

Or, par une de ces belles matinées de septembre, comme le Midi seul en fait luire aux yeux charmés de ses enfants, Pierre partit, le cœur leste et le pied léger, après avoir recommandé sa fille aux soins de la Bertrande, une voisine, qui, la première, avait allaité la petite Félice, lorsque la mort l'avait faite orpheline.

— Je reviendrai dans trois jours, ma petite Félice, dit-il à sa fille qui lui versait un verre de gros vin, pour donner bon courage au marcheur.

— La route est longue, père, et le soleil chaud; n'allez pas faire la course d'une seule traite.

— Ça me connaît, *Magnago* [1]! Voilà trente ans que chaque année je remue la poussière de Saint-Marcel à Bize. — A dix francs par jour pour faire danser les jeunesses à la foire, se disait-il en route, ça me fait trente francs pour la fillette; de plus logé, nourri et pas un sou à débourser.

De temps à autre, il regardait son violon enfermé dans un étui en cuir, et il semblait remercier du regard le vieil instrument de tous ces bénéfices destinés à la dot de Félice. Quelquefois il tournait la tête dans la direction de Saint-Marcel, et semblait reporter à sa fille tout le mérite du bonheur dont il était plein en ce moment. La chaleur était accablante; mais il ne ressentait pas la fatigue, et c'est à peine s'il pensait à donner à sa gourde ces accolades prolongées, dont chaque piéton est si prodigue sur les routes poudreuses du Bas-Languedoc.

[1] Ma chérie.

Quatre fois par an, le gros bourg de Bize est le rendez-vous des populations du Narbonnais, qui se portent en foule à ses foires : l'occasion et le bon marché sont le prétexte de cet empressement.

Les montagnards de Saint-Pons descendent dans la plaine, conduisant, traînées par des bœufs d'apparence malingre, mais forts et vigoureux, de petites charrettes chargées de ces pommes de terre farineuses, appréciées par les fins gourmets; d'autres étalent sur le champ de foire des socs de charrues, des limes et des faux; enfin les maquignons renommés de la Haute-Garonne présentent aux regards des riches propriétaires des chevaux de Tarbes, des mecklembourgeois, et voire même des demi-sang anglais, issus d'un étalon inscrit dans les fastes du Stud-Book. L'animation est à son comble dans cette bourgade, succursale amoindrie de la foire de Beaucaire, ce caravansérail des trafiquants de l'Europe et de l'Afrique. Les marchands de foulards, d'amulettes et de bonbons y font concurrence par leurs réclames réitérées au bruit strident de la grosse caisse, des cymbales et du

chapeau chinois invitant le villageois crédule à confier une dent cariée à l'expérience infaillible d'un charlatan habillé en Romain.

Mais, pour l'observateur, tout l'intérêt de cette fête mercantile se concentre sur un point où le dieu Mercure aurait eu son temple et ses adorateurs dans les plus beaux jours du paganisme. Je veux parler du camp des *Gitanos*.

Dans un champ planté d'oliviers rabougris et brûlés par le soleil, isolé du tumulte de la foule dont les clameurs lointaines arrivent comme un écho affaibli de ce monde dont ils sont exclus, les *Gitanos*, ces parias de l'Europe civilisée, plantent leur tente à l'exemple de ces races orientales avec lesquelles la tradition s'obstine à trouver pour eux une affinité de langage, de mœurs et d'origine.

Le front bas et déprimé, le teint basané, la taille bien prise, le bohémien de nos contrées méridionales échappe, le plus souvent, à l'analyse par l'indépendance de ses habitudes; ses traits rappellent la mobilité astucieuse du Kabyle, sans proscrire une certaine humilité expliquée

par les misères de sa vie, mais démentie le plus souvent par l'éclair de ses yeux noirs qui exprimeraient tour à tour la colère ou la vengeance, si, comme son frère d'Afrique, il avait à son service le cheval qui vole, le yatagan qui tue, le désert et l'impunité.

Son costume est des plus fantastiques : un pantalon large en velours noir rapé ou en toile bleue monte jusqu'à sa poitrine et cache à propos les haillons sordides qui jadis furent sa chemise en laissant voir une poitrine bronzée, osseuse et bien développée. Sa musculature est puissante; autour de sa tête couverte d'une chevelure abondante qu'on dirait empruntée aux ailes d'un corbeau, un foulard bariolé s'enroule en forme de turban; sa figure est rêveuse et dans ses mains le fouet et la cigarette sont les deux accessoires de sa vie errante et tourmentée.

Le chariot couvert d'une toile dérobe à tous les yeux les secrets de sa vie privée. Là, pêle-mêle, frères, sœurs, père et mère, aïeule et petit-fils croupissent dans un assemblage où la morale reçoit plus d'une atteinte. Le *Gitano* n'est

pas lettré et ses loisirs ne lui permettent pas de lire l'ouvrage du savant professeur de Lyon, le docteur Francis Devay, sur le danger des mariages consanguins. Sa religion n'est pas connue; réservé à ce sujet, il oppose des réponses évasives aux questions d'un touriste alléché par la curiosité. Mais s'il est panthéiste, comme les Égyptiens, ses ancêtres supposés, à coup sûr le chat ne figure pas au nombre de ses divinités, car il donne la chasse avec succès à ce représentant de la race féline dont il vend la peau et qu'il mange à la gibelotte à la grande joie de sa tribu nomade. Il vit du maraudage, vend des ânes, troque des mules, et on en a vu se retirer riches de ce trafic pour aller vivre à la frontière et faire fructifier un capital dans une honnête contrebande entre Figueras et Barcelone. Vétérinaire à l'occasion, il guérit les chevaux de la morve, connaît des secrets pour la clavelée, donne aux villageois des consultations pour l'épilepsie, et vend des philtres aux amants pour attendrir une inhumaine. Au besoin, il sait teindre un âne et le rendre gris à tromper

l'œil, de noir qu'il était, et réciproquement.

Justiciable de nos juges de paix de campagne, il n'a pas une idée précise de la loi et de ses devoirs ; la voûte azurée est son ciel de lit, la nature sa loi naturelle, les passions ses conseillers intimes.

La *Gitana* est laide, c'est à peine si de loin en loin une jeune fille à l'œil noir velouté compense par l'harmonie du visage et la grâce des formes, la dureté des traits et la sécheresse des méplats.

Tireuse de cartes effrénée, elle dit la bonne aventure et vend du chocolat. La superstition des villageois donne quelquefois gain de cause à ces prédictions intéressées, et c'est dans cette crédulité que réside la force de ces pythonisses de hasard. La langue des bohémiens du Midi est un dialecte guttural, pot-pourri sans prétention, ramassis des langues espagnole et catalane, le tout saupoudré de patois roman et de quelques mots arabes, indices éloquents de cette parenté des deux peuplades, l'une grande et digne après la conquête, l'autre toujours abâtardie par les orages d'une destinée qui défraye en-

core les recherches des historiens. Le mot *gabach*, étranger, est dans la bouche des *Gitanos* un terme de mépris ou d'exclusivisme : il correspond par l'intention à l'épithète de *giaour* employée si souvent par le Turc pour flétrir les chrétiens d'Orient.

Une fois par an, une reine couverte de strass et de verroteries parcourt les rues de Perpignan, précédée par deux *Gitanos* soufflant dans des trompettes et suivie de deux grands gaillards, revêtus d'un uniforme enlevé à la défroque d'un fripier. Derrière le char de cette majesté cuivrée, la foule bigarrée de ses sujets marche respectueuse en bénissant la royauté éphémère qui vit de peu et sans impôts. D'où vient-elle ? Nul ne le sait, l'histoire de cette dynastie est muette comme son peuple. Où va-t-elle ? Au pays de la fantaisie, des illusions et des chimères; peut-être dans une vieille *Cour des miracles* hantée par les ombres de Clopin Trouillefou, du grand Coësre, et de Pierre Gringoire.

III

Pour être rendu plus directement à son auberge le ménétrier prit par le camp des *Gitanos*. Ce chemin le conduisait directement à l'esplanade où règne le tohu-bohu de la foire. Ce fut à peine si d'un œil distrait il regarda un âne fourbu harcelé de coups de fouet par un bohémien désireux d'accélérer ses mouvements devant les amateurs réunis, et il écarta de la main plusieurs enfants de la tribu, à demi nus et déguenillés, qui, s'échappant de leur chariot, comme les abeilles de leur ruches, glapissaient autour de lui d'une voix éraillée et sur le même ton « *la caritat s'il bou plèt !* » la charité s'il vous plaît.

— Allez au diable, vermine de l'enfer! cria le ménétrier pour se débarrasser de ces obsessions assourdissantes. Mais à peine venait-il de prononcer cet anathème accentué qu'une Gitana de dix-huit à vingt ans, accroupie au pied d'un olivier, se leva mue comme par un ressort et le suivit en tendant la main.

— Encore! dit Pierre avec humeur, vous sortez donc de dessous terre.

— Eh! *caracco*[1] *!* c'est le *vioulounaïre*[2] de Saint-Marcel; *a donde esta la mignouna?* où est votre fille?

— Au village, tu la connais donc?

— *Io son la Guidetta la deviniario*, je suis Guidette la devineresse, et toute jeune j'ai demandé plus d'une fois un morceau de pain à votre porte. Vous étiez bon et charitable alors et jamais vous ne me rebutiez. Aujourd'hui vous êtes dur et méprisant pour le pauvre monde.

— Laisse-moi, te dis-je, répétait Pierre avec humeur en accélérant le pas.

[1] Juron catalan.
[2] Le violoneux.

— Je vous dirai la bonne aventure. Depuis hier, je n'ai pas ramassé seulement *oun douro*, un écu. J'ai ma vieille mère à nourrir, elle est presque nue et les nuits sont fraîches. Un petit sou, rien qu'un sou, âme charitable.

La *Gitana* mêlait un jeu de cartes tout en répétant son boniment et Pierre était enfin arrivé à la lisière du champ d'oliviers; à ses pieds l'esplanade s'étendait avec les boutiques multicolores des marchands, et le tumulte était à son comble.

— Vous ne voulez pas me faire la charité? demanda résolûment la Guidetta.

— Non, j'ai ma fille à nourrir maintenant et une dot à lui ramasser.

— Eh bien? continua la Gitana en se campant résolûment devant lui et lui barrant obstinément le passage; tu perds ton temps et tes peines, car sur ma parole et *per la mia madre*, et par ma mère, je te le dis, voilà les cartes qui parlent; elles ne sont pas menteuses.

— Je ne t'écoute pas, cria Pierre exaspéré en essayant de repousser la mendiante.

— Le neuf de pique pour ta fille, s'écria-t-elle en se jetant à ses pieds et en alignant les cartes.

Le ménétrier, fasciné par une idée superstitieuse, s'était arrêté subitement; sa bouche essayait de grimacer un sourire d'incrédulité.

— Le huit de pique, tourments et malheurs! des piques, toujours des piques! me croiras-tu maintenant?

— Eh bien, après?

— Cela veut dire que ta fille ne jouira pas de la dot que tu lui ramasses.

— Misérable! Pierre levait en même temps son bâton noueux sur la Guidetta.

— Frappe, si tu l'oses!

Et la mendiante, les yeux en feu, les narines dilatées, la bouche dédaigneuse, bravait du regard et du geste la colère du ménétrier.

— Que je suis enfant! se dit le villageois, je prends au sérieux les sornettes de cette malheureuse.

Puis, appelant à son aide la raison et son bon

jugement, il eut un geste de mépris pour la mendiante et s'éloigna en toute hâte.

La Guidetta courut sur ses pas et s'arrêtant sur le talus d'un petit ravin desséché par les ardeurs de l'été, elle tendit son bras à la peau noire et envoya ces sinistres paroles au pauvre père qui en eut le cœur tourné.

— En vérité, Pierre Gibert de Saint-Marcel, je te le dis, avant qu'il soit un an l'herbe croîtra sur la tombe de ta Félice, et tu pleureras sur elle tout ton sang changé en eau !

Pierre bondit de colère, il voulut ramasser une pierre et la lancer à la mégère. La tête haute, le bras levé, elle apparaissait de loin au ménétrier comme l'ange de la fatalité. A cette vue sa main fut prise d'un tremblement subit, et le projectile, mal dirigé, vint tomber aux pieds de la jeune fille.

Un rire sinistre et retentissant fut la réponse de la *Gitana*.

— Nous sommes tous mortels, murmurait la bohémienne en reprenant sa posture au pied de l'olivier. Peut-être aurai-je dit vrai. Mais qu'elle

meure, ou non, le *gabach* aura une fière peur pour sa *mignouna*, il ne dormira pas de quelques nuits, et je me suis vengée.

Le soir au dîner offert aux musiciens par le *Cap-de-Jouen*[1] de la fête, Pierre fut triste et rêveur. Maintes fois il voulut chercher dans un verre de vin vieux de Névian l'oubli de cette sombre aventure, mais toujours il voyait par la pensée la menaçante Guidetta et ses présages de malheur.

[1] Chaque année les jeunes gens des villages du Midi élisent *Cap de Jouen* (chef de jeunesse), un camarade choisi pour marcher en tête du cortége et faire la police du bal.

IV

L'esprit soucieux, la poitrine oppressée, Pierre, après la fête, revint en toute hâte à Saint-Marcel. C'était le matin. Une brume légère enveloppait de ses vapeurs la campagne ensommeillée, et la rosée déposait sur les luzernes encore en fleurs ces larmes furtives de l'aurore que le soleil boit, comme un parasite, à ce banquet de tous les jours. Pierre avançait. Bientôt il aperçut la bordure des peupliers verdoyants qui font à la rivière de l'Aude un cadre si frais et reposent la vue, puis il entendit le battoir des lavandières, et la cloche de l'église sonna six fois sur son tim-

bre argentin. Alors la joie et le bien-être chassèrent au loin l'appréhension; le souvenir de la *Gitana* disparut comme un mauvais rêve à la vue du village où sa fille l'attendait.

— Six heures! murmura-t-il en comptant sur ses doigts, Félice est levée maintenant. Suis-je donc sot de me mettre martel en tête pour les propos de cette gourgandine! Si je lui avais donné quelques sous, elle m'aurait prédit des millions, je serre la bourse, elle coasse comme une grenouille et me parle de mort.

Un rire expansif, gros de bonheur et de contentement résonna dans sa large poitrine comme pour se faire honte à lui-même de ces alarmes sans fondement. Après quelques minutes de marche il entrait dans la salle basse où Félice lui tendait les bras.

La Bertrande était à son poste.

— Eh bien! fillette, passée la fête, adieu le saint. Ce qui veut dire que je ne suis pas fâché de me retrouver ici. Voilà six écus, porte les vite dans la grosse tirelire; quand elle sera pleine nous la casserons comme nous avons fait de l'au-

tre et l'argent sera placé à cinq pour cent. Et pour qui tout cela ? Pour ma petite Félice.

— C'est bien parlé, Pierre, et si bien que nous serons de noce plus tôt que vous ne le pensiez.

— Hein ? que dites-vous là, Bertrande?

— Oh! ne soyez pas étonné, continua la voisine, c'est très-naturel. D'abord vous savez que je suis judicieuse, de bon conseil et que je ne prête les mains qu'aux choses bien faites et honnêtement pensées.

— D'accord, mais je ne comprends pas...

— Je m'explique. Voilà deux jours qu'Etienne Roujan, le fils d'Antoine le conseiller, s'est blessé avec son hacheron en émondant des arbres. Il marche appuyé sur une canne. Ne sachant que faire, il est venu, moi présente, bien entendu, causer sous la treille pendant que Félice travaillait.

— Je n'y vois pas de mal, dit le ménétrier avec indulgence.

— Certes non, mais attendez. De fil en aiguille il a dit bien des choses à la petite, et n'a répété que les compliments en usage dans le village à

son endroit. Ensuite il a parlé de mariage et finalement il a demandé l'entrée dans la maison à Félice en la priant de vous en faire part.

— Certainement, dit le père d'un air contraint, je ne demande pas mieux si ma fille est consentante et si Étienne lui agrée. Dis, Félice, le trouves-tu à ton goût ?

— Mon père, à vous parler vrai, dit la jeune fille en rougissant, pendant la fête Etienne s'est déclaré. Comme il aura dix mille francs par contrat je n'en croyais pas un mot; mais à cela il a répondu que par votre travail vous m'aviez ramassé une bonne petite somme et que vous sauriez vous mettre d'accord. A cela j'ai répondu que je ferais votre volonté, et que, s'il ne vous déplaisait pas trop, j'aimerais autant lui qu'un autre.

— Ce qui veut dire, ajouta Pierre en achevant la pensée de sa fille, que tu le préférerais à un autre.

Félice hésitait.

— Allons, petite, cria la Bertrande, ne fais pas la timide; c'est un brave garçon, un bon *ma-*

joural[1] qui a la plus belle paire de mules du canton ; tu seras heureuse.

— Parle donc, dit le ménétrier avec une nuance d'impatience. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait bien en arriver là.

Un long soupir s'échappa de la poitrine du père. Félice ne l'entendit pas.

— Je serai franche, il me convient. Je crois qu'il me rendra heureuse.

— N'en parlons plus ; c'est chose faite, sauf les accords.

Et en prononçant ces paroles, Pierre feignit de se tourner vers la muraille pour accrocher son violon, mais il toussa bruyamment et, de la main, il essuya rapidement ses yeux.

— Bertrande, ajouta-t-il d'un ton bref, vous pouvez dire, de ma part, à Étienne Roujan qu'à partir de ce soir il peut venir dans ma maison causer, en ma présence, avec ma fille.

— J'y cours ; il sera si content que les anges vont le porter[2].

[1] Laboureur.

[2] Expression patoise pour exprimer une joie inespérée.

La bonne femme sortit en toute hâte.

Le soir même, à huit heures, Étienne poussa la porte. Le bruit de ses souliers ferrés, en retentissant sur les dalles, dut avoir un écho dans le cœur du père. Il s'avança. A la clarté de la lampe, qui répandait sa lueur sur la table de travail de la jeune fille, le ménétrier put à loisir considérer son futur gendre. C'était un grand garçon élancé, les pieds et les mains énormes, brun, avec une physionomie ouverte en apparence, mais dont les yeux petits avaient dans le regard cette mobilité qui évite un examen ; un sourire béat entr'ouvrait ses lèvres lippues, et ses épaules larges s'inclinaient de droite à gauche dans un balancement provoqué par une démarche lourde et en harmonie avec sa nature positive. C'était le paysan dans toute sa rusticité, sans cette foi naïve puisée dans le spectacle de la nature, sa première initiatrice à une poésie native dont il possède le germe à son insu.

— Bonsoir, Gibert, dit-il, bonsoir, Félice.

Le ménétrier indiqua d'un geste une chaise au nouveau venu, et il lui dit :

— A te dire vrai, Étienne, je ne voulais pas mettre ma fille en ménage avant qu'elle eût accompli ses vingt ans. Tu lui plais, je n'ai rien à dire. Tu la verras donc ici tous les soirs ; vous parlerez de vos projets, vous étudierez vos caractères et le mariage viendra à la suite. Tu le sais, je ne suis pas riche...

— C'est bon, Gibert, interrompit Étienne avec un rire narquois, nous serons toujours d'accord. Le moment viendra assez tôt de traiter cette question.

— Père, dit à son tour Félice, nous avons du temps devant nous. C'est le cas de dire que vous mettez la charrette devant les bœufs.

— Soit, n'en parlons plus.

Le ménétrier inclina la tête. Les deux jeunes gens épuisèrent tous les lieux communs de ces redites où tout est prétexte pour revenir au sujet principal. Vers onze heures, le *majoural* prit congé de sa future famille en pressant la main de sa promise.

— Père, demanda Félice, comment le trouvez-vous ?

— Je le crois honnête.

— Père, vous avez un regret.

— Et lequel?

— Celui de l'avoir accepté.

— Tu es une grande enfant. Pour preuve, je t'assure que je le considérerai comme un fils.

— Vrai? bien vrai? eh bien! foi de Félice, je vous jure que je vous aimerai plus qu'autrefois, si c'est possible.

La gracieuse enfant, en disant ces mots, avait passé ses bras autour de la tête de son père, et, sous le regard de sa fille, le ménétrier sentit sa peine s'évanouir comme par miracle.

— Voilà une bonne parole, petite. Je me sens tout réconforté. Dis, tu viendras me voir souvent, car je me trouverai bien seul.

— Tous les jours, père; même plutôt deux fois qu'une. Vous viendrez aussi, et chez nous, vous serez le maître. Aux champs, Étienne vous consultera pour les semences, et pour la taille de la vigne vous direz votre dernier mot.

— Ah! si c'est ainsi que tu l'entends, j'aurai

dans ton amitié une aussi grosse part que lui dans ton amour.

— En doutez-vous?

Une moue expressive plissa les lèvres de la fillette.

— Foin des soucis ! ma Félicette sera toujours à moi. Attends, je vais au cellier, dit Pierre, dont la joie avivait maintenant le regard.

Une minute après il revint.

— Vois-tu cette bouteille, dit-il, elle a ton âge, juste dix-sept ans. Tu venais de naître. Le vin était cher à cause de la gelée, qui avait perdu toute la récolte; nous étions bien pauvres et nous ne possédions ni cette maison ni notre vigne. Un jour, je rentrais d'une fête de village en portant dans mon bissac cette bouteille, le cadeau d'un ami. Je me dis : « Je veux la garder; elle se boira à la noce de ma Félice.» J'ai tenu parole, et la voilà. C'était un gros vin noir de Fitou; vois, il a pris, en vieillissant, la couleur dorée de tes cheveux, et il sera bon et généreux comme toi, fillette. Je vais la replacer derrière la grosse barrique. Vais-je donc être

heureux ce jour-là, mon violon fera merveille, et tout Saint-Marcel sautera.

Avant de s'endormir, Pierre réfléchit longtemps. A la vérité, ce n'était pas sans raison; bien souvent il avait parlé avec des amis de la dot qu'il réservait à Félice, et, par un sentiment d'exagération bien pardonnable à un père désireux d'établir convenablement sa fille, il avait augmenté le chiffre, en se disant que ce mensonge pourrait attirer un meilleur parti. Les bonnes gens du village, le voyant sans cesse occupé à courir les fêtes, se croyaient autorisés à penser que les épargnes du ménétrier devaient s'augmenter de tous ces bénéfices, et on le croyait sur parole quand il parlait de sa position. En réalité, il y avait deux ans à peine qu'il avait terminé le payement de la petite maison construite récemment; l'exploitation de sa vigne, pour laquelle il louait des hommes à la journée à l'époque de ses absences, était coûteuse, le rapport de la terre minime, et il n'avait pu ramasser encore que douze cents francs, au lieu des deux mille, tant ambitionnés

dans ses rêves. Il se disait que le moment viendrait de faire connaître la vérité à Étienne, et peut-être la voix de l'intérêt serait-elle plus forte que celle du sentiment qui le poussait vers sa fille.

— Nous serons toujours d'accord, a dit le promis de Félice; il en passera par ce que je voudrai.

Cette pensée calma ses craintes, et le ménétrier répara par le sommeil les fatigues morales et physiques des derniers jours.

V

Trois mois se passèrent. Les assiduités d'Étienne s'augmentaient d'une impatience bien naturelle : à savoir de connaître enfin l'époque de son mariage. Félice, heureuse et confiante, croyait en son promis comme en Dieu, et l'avenir déroulait aux yeux des futurs époux ses plus riantes perspectives. Le ménétrier partageait cette confiance, augmentée par l'égalité d'humeur du *majoural*, qui répétait invariablement : « Nous serons d'accord. » Enfin, la seconde semaine après les fêtes de Pâques fut arrêtée comme le terme assigné, sans remise, à l'union des deux jeunes gens.

— Maintenant, dit un soir Étienne au ménétrier, expliquons-nous, si vous le voulez bien?

— Volontiers. Qu'apportes-tu à ma fille?

— La vigne de la Planasse, celle de la Bernède, le champ de Fonsegrives et l'olivette du plant de Roques. En tout une valeur de dix mille francs. Je ne parle pas de la part que mon père me laissera après sa mort.

— C'est au mieux, mon garçon. Tu es dans la vérité en donnant cette valeur à ces terres; elles sont d'un bon rapport et bien entretenues.

— A votre tour, que donnez-vous à Félice?

— D'abord ma vigne; elle vaut deux mille francs; de plus, je lui assure ma maison dont elle jouira plus tard.

— Oui, après votre mort.

— Après ma mort, soit; dit le ménétrier en prononçant ce mot avec un effort visible.

— Continuez.

Étienne tendit la tête avec attention.

— Ensuite, je lui donne par contrat et comptant, la somme de . . . . .

Pierre fit une pause. Sa contenance devint gênée.

— Allez donc, dit Étienne.

— La somme de douze cents francs.

— Plaisantez-vous? s'écria le promis avec un désappointement visible. C'est votre manie, à vous autres les anciens, de ne donner que des misères de votre vivant, et vous avez tout dit quand vous allez criant partout : « Après ma mort, ma fille aura tout. » Oui; mais comme vous avez bon pied, bon œil, nous n'aurons plus de dents quand vous lâcherez le magot.

— Étienne, je te jure que c'est bien à tort qu'on m'a cru riche dans le village; j'ai emprunté pour bâtir la maison; les intérêts ont mis un peu de gêne dans ma position; pendant deux ans la gelée a tué la vigne, et l'entretien de Félice, à la ville, m'a coûté les yeux de la tête.

— Oui, je connais ces raisons, à d'autres. Si votre fille tient à moi, c'est à elle à en donner la preuve. Je vous apporte une valeur de dix mille francs. Voulez-vous donner trois mille francs, oui ou non?

Félice à ces mots s'était levée, et, marchant droit vers son promis, elle pria son père de se taire.

— Donc tu me marchandes comme un pourceau à la foire, dit-elle ; tu pensais que j'aurais molesté mon père ; que j'allais lui dire de se saigner à blanc et lui rendre la vie dure pour le reste de ses jours; tu t'étais dit : « Félice m'aime, je la tiens. Pierre adore sa fille, il empruntera, vivra de privations, et dans dix ans il aura éteint sa dette. » Misérable ! je te méprise autant que je t'aimais ; sors d'ici, tu n'es plus rien pour moi. Mon père me reste, son amitié m'est plus précieuse que tes belles paroles et ton sourire de Judas.

— Ah! c'est comme ça, répondit Étienne ; adieu, il y a encore de belles filles dans le canton.

En entendant ces mots, la pauvre fille pâlit affreusement.

— Va-t'en, vilenie ! cria le ménétrier en poussant le paysan par les épaules ; nous aussi, nous trouverons un bon sujet avant qu'il soit peu ; un de perdu, dix de retrouvés.

Pierre referma la porte avec violence. Sa fille pleurait dans un coin; de ses mains crispées elle étreignait sa tête, et ses sanglots retentissaient dans la maisonnette, où la gaieté régnait naguère en souveraine.

Le ménétrier s'avança vers elle; sa voix tremblait; il inclina ses genoux, et d'une voix qu'il essayait de raffermir, il dit :

— Mon enfant, ne pleure pas; tu l'aimes bien, n'est-ce pas; tu seras sa femme.

— Jamais.

— Calme-toi; rien n'est impossible à un père. J'ai cinquante ans, c'est vrai; mais les jambes sont bonnes encore. Je vivrai de peu; je me retrancherai sur tout. Je ne fumerai plus; c'est une dépense.

— Que voulez-vous dire? demanda la jeune fille.

—Je n'irai plus au café faire ma partie de piquet, prendre ma demi-tasse; je ne boirai plus que de l'eau; en un mot, j'aurai bientôt payé ma dette, car j'emprunterai les trois mille francs. Il le faut; je te veux heureuse.

— Jamais, père; jamais! tenez, je ne pleure plus.

Et s'essuyant les yeux, Félice sourit encore à son père.

— Voici mes conditions, ajouta-t-il; si je vois ton humeur s'assombrir, rien ne m'arrêtera pour réaliser mon projet. Si, au contraire, je te vois consolée, je me consolerai aussi, et nous pourrons être encore bien heureux.

— Oui, père; oui, c'était un songe; oublions-le.

— Bien, ma fillette, tu es raisonnable; tu ne voudrais pas par ta tristesse me faire vieux avant l'âge. Tu es mon soleil; si je te perdais, que me resterait-il? Rien que la nuit froide et le désespoir.

Quand la Bertrande apprit la conduite d'Étienne Roujan, elle le flétrit de toutes les épithètes les plus humiliantes. Félice était consolée en apparence; son père redoublait de tendresse; la vieille voisine endormait les ressouvenirs de la jeune fille en l'entourant de prévenances, sans doute le *majoural* était relégué dans les

limbes de l'oubli, lorsqu'une nouvelle inattendue courut un jour dans le village, colportée de maison en maison par la malignité, qui s'ingénie à faire saigner les plaies à peine cicatrisées. Étienne Roujan se mariait avec une fille d'Ornaisons; les bans seraient publiés le dimanche suivant, et la célébration devait avoir lieu dans le délai légal; une amie, — il faut le croire, — apprit la triste vérité à la jeune fille. Elle dissimula.

— Tant mieux, dit-elle; je ne pensais à *lui* que par hasard; je pourrai maintenant penser à un autre.

Le soir, elle prit un prétexte et sortit; l'air qu'elle respirait dans la maison était trop lourd, il oppressait sa poitrine et pesait sur son cœur; ses yeux étaient injectés de sang; une fièvre intense agitait son corps d'un tressaillement convulsif; elle savait que le *majoural* était allé à Narbonne pour des emplettes indispensables; elle voulait le voir.

A cet effet, elle se dirigea vers la grande route et se blottit derrière un arbre, au com-

mencement de la côte qui précède le pont en fil de fer.

Bientôt les clochettes des mules, les coups de fouet et le bruit des roues pesant sur le gravier annoncèrent à la jeune fille qu'Étienne approchait. Elle bondit auprès de lui; le villageois recula d'un pas.

— Tu te maries, dit-elle d'un ton saccadé.

— Oui, dans la quinzaine.

— J'attendrai; car j'espère que tu n'en feras rien.

— Pourquoi.

— Parce que je ne suis pas femme à survivre à un affront; que je suis bonne, jeune, dévouée; que je t'ai donné mon cœur et que tu le brises, entends-tu?

Étienne opposa un rire niais au désespoir de Félice.

— Tu te moques de ma douleur, continua-t-elle; mais tu pourrais bien un jour trembler en prononçant mon nom. Renonces-tu à ton projet?

— Non.

D'un vigoureux coup de fouet, Étienne ébranla l'attelage.

— Dans quinze jours, cria Félice, si tu vas à l'église, je te ferai une vie de remords et d'opprobre, et tu seras maudit sur la terre. Souviens-toi; je tiendrai parole.

La jeune fille traversa le pont en courant et à tête perdue.

Le *majoural* gravit la côte en prodiguant à ses mules, en guise d'encouragement, les noms les plus doux et les plus câlins.

VI

Le mariage d'Étienne était fixé pour les premiers jours de la deuxième semaine d'avril, et quelques heures séparaient à peine Félice de ce terme fatal. Vive, folâtre, d'une humeur enjouée, elle semblait reverdir avec la nature, qui commençait à se parer de sa toilette de printemps. Jamais tendresse filiale ne brilla plus expansive dans les yeux d'un enfant. Le ménétrier, trompé par ces apparences, bénissait Dieu pour cet oubli envoyé par lui comme un baume à sa fille si éprouvée.

Le soir du mariage, la Bertrande était auprès

de Félice; le père aussi était à son poste. Tous les deux voulaient, par des menus propos, détourner les soupçons de la jeune fille. Son humeur bruyante dépassait leur entrain. D'un clignement d'yeux Pierre exprima à sa voisine la satisfaction qu'il en ressentait.

— Père, dit Félice, montrez-moi donc ces beaux cheveux blonds que vous avez conservés lorsque j'avais à peine quatre ans.

— Les voilà, petite, dit Pierre en les retirant d'un tiroir.

— Quand je vous quitterai pour aller en ménage, vous les conserverez avec soin, n'est-ce pas?

— Petite folle! tu sais bien qu'ils sont pour moi une relique.

— Et ma première robe, où est-elle?

— La voilà.

— Les cheveux de ma pauvre mère? Je veux les voir aussi.

— Tiens, enfant, baise-les comme il m'arrive souvent de le faire.

Félice porta avec respect ce pieux souvenir à ses lèvres.

Ainsi que le moissonneur, après la récolte, elle célébrait la fête du souvenir.

— Si nous dansions? ajouta-t-elle un moment après.

— Bon. Voilà comme j'aime à te voir, fillette.

Elle sautillait avec la Bertrande qui essayait de régler son pas sur le sien. Les yeux animés de Félice, sa voix vibrante pleine des harmonies du bonheur, auraient donné le change à la perspicacité la plus éveillée. Pierre jouait une ronde comme en ses plus beaux jours, et jamais, sous ses doigts robustes, le violon n'avait mieux résonné.

A minuit, la Bertrande partit.

— Merci à vous d'être venue, lui dit Pierre doucement en lui ouvrant la porte. Je suis bien heureux, elle est guérie.

Un moment après l'heureux père rêvait de sa fille. Il la voyait au bal de noce avec un mari digne d'elle, et lui, suivait des yeux les moindres mouvements de sa fille recherchée par tous les danseurs.

A deux heures son sommeil fut interrompu

par un bruit de sanglots entrecoupés et le grincement d'une porte qui se refermait. Quelques minutes avant il lui avait semblé qu'une chaude haleine effleurait son front avec le contact d'un baiser.

— Dans mon rêve, murmura-t-il, je me serai trompé.

Le bruit sourd de la chaussée arriva jusqu'aux oreilles du ménétrier à travers le vent de la nuit.

— C'est la rivière! pensa-t-il.

Et il se rendormit.

. . . .

. . . .

Au jour, le soleil se mirait dans l'onde argentée de l'Aude qui reflétait en vert foncé le feuillage des peupliers, et l'eau immobile et sombre ne montrait aucune transparence. Avait-elle un secret à garder? Dans le petit bois un rossignol chantait; la terre était en fête et le village s'éveillait.

VII

Pierre se leva bien content; jamais peut-être il n'y avait eu dans tout son être ce rajeunissement de l'esprit uni à la paix du cœur. Il alla droit à la chambre de Félice, frappa trois coups et descendit.

Le lendemain, il devait aller en fête. Aussi remplaça-t-il la chanterelle, puis ce fut le tour de l'archet qu'il enduisit de colophane, et il fit la revue des quadrilles et des valses pour voir si sa collection était bien au complet.

— Parfait, se dit-il, la petite est bien en retard ce matin; sept heures et pas encore levée. Allons voir; c'est étonnant.

De nouveau, il heurta à la porte. Félice ne répondait pas.

— Allons, paresseuse! cria-t-il, qu'on se lève, n'est-ce pas assez dormir?

Le silence se prolongeait; le ménétrier ouvrit la porte; le lit n'était pas défait.

— Que veut dire ceci? s'écria-t-il d'une voix étranglée par l'inquiétude.

En deux emjambées il fut rendu chez la Bertrande.

— Félice est ici avec vous; dites, où est ma fille?

— Mais, je ne l'ai pas vue.

— Ah! mon Dieu!

Pierre s'affaissa sur une chaise.

— Rassurez-vous, Pierre; la petite me disait, ces jours-ci, qu'elle voulait aller voir sa tante à Moussan; elle n'aura pas osé, par discrétion, vous en parler, et la voilà partie afin de ne pas voir le retour de la noce.

A Moussan, la tante était aux champs; personne n'avait vu Félice. Le ménétrier courut droit à Narbonne, chez l'ancienne patronne de

la jeune fille, même réponse. Le pauvre père se laissa dominer par le désespoir, et on le vit se lamenter comme un enfant.

— Je la trouverai, ma Félice, il me la faut; c'est mon trésor, à moi; ma richesse, ma vie. Ah! il y a une somnambule à Carcassonne; j'y vais, elle me dira en quel lieu se trouve mon enfant.

— Avez-vous un objet à elle? demanda le magnétiseur.

Le père tira, en sanglotant, d'un petit sachet les mèches soyeuses des blonds cheveux de sa fille dans son jeune âge. On les mit dans la main du sujet, et sur son front elle les plaça en murmurant des mots sans suite.

— Parlez! dit le magnétiseur d'un ton impératif.

— La jeune fille... se nomme... Félice.

— Oui, oui, cria le père transporté, le corps penché, haletant, et dont la vie semblait dépendre de l'arrêt de la somnambule.

— Elle est couturière de son métier... Je la vois... à Narbonne.

— Y est-elle revenue? répondez.

— Oui.

— Elle vit donc?

Un long silence succéda à cette question. Le pauvre père se soutenait à peine, une sueur froide couvrait son corps, ses dents claquaient et de sa bouche s'échappait ce nom.

— Félice! Félice!

— Écoutez, dit le magnétiseur, elle va parler.

Le père se pencha si fort que sa tête touchait la bouche de la femme, pas un souffle ne sortait de sa poitrine, il attendait.

— Oui... elle vit... elle est à Narbonne.

Pierre embrassa le magnétiseur; il jeta sur une table tout l'argent qu'il portait sur lui et cinq minutes après il repartait pour la ville où sa fille, pensait-il, l'attendait.

— Enfin, je la retrouve, dit-il en entrant chez la patronne de sa fille; elle a honte d'avoir causé tant de mal à son père, elle se cache. Je lui pardonne, qu'elle vienne donc pour que je l'embrasse; mais je la serrerai si fort que dans cette étreinte sera toute ma vengeance.

— On vous a trompé, lui répondit-on ; mon pauvre Pierre, votre fille n'est pas ici.

— Vous mentez ! on me l'enlève, vous la cachez.

En proie au délire, il parcourut toute la maison; mais sa Félice ne se montrait pas. A la porte il s'évanouit. On l'emporta vers Saint-Marcel sur une petite carriole; à l'entrée du village il rouvrit les yeux ; de l'autre côté de la rivière, sur la rive gauche, tout le village était rassemblé, un pressentiment l'agitait; il se leva sur son séant et sautant à terre, il se dirigea vers la berge.

Là, le cadavre de la jeune fille gisait sur le gazon; les mains croisées sur la poitrine, la jeune vierge semblait sourire à la mort comme naguère à sa jeunesse riante d'espoir et de renouveau. La rivière l'avait rendue au pauvre père, mais à son tour il devait la rendre à la terre.

— La Guidetta ! la Guidetta !

Ce nom s'échappa de sa bouche crispée. Il voulut couvrir de baisers le corps inanimé de sa fille; cent bras se levèrent pour lui épargner ce supplice, et, doucement, sans lui faire violence, on l'entraîna vers sa maison.

VIII

A travers les prairies en fleurs, le long des haies où l'amandier déploie ses bouquets d'un rose pâle, messagers embaumés de la vie qui semble animer la campagne et la féconder de sa séve, une bière blanche passa deux jours après soutenue par des jeunes filles à la démarche grave et à l'air recueilli, la Bertrande venait ensuite, ses yeux rougis n'avaient plus de larmes; elle avait tant pleuré!

Pierre, conduit par deux amis, allait derrière dans l'attitude hébétée d'un insensé; la population entière, morne et désolée, le suivait; ni

croix, ni bannières, ni prêtres, n'apparaissaient dans ce lugubre cortège, les sanglots remplaçaient les chants liturgiques.

Le désespoir est maudit par les hommes, Dieu seul le juge et peut l'absoudre.

Au fond du cimetière, dans un coin isolé, était la fosse de la pauvre Félice, et la terre roula sur sa bière à petit bruit et sans secousses. Le père songeait, il n'aurait pu entendre.

Pendant quelques mois il vécut sombre et résigné. Dans sa maisonnette la Bertrande seule, cette vieille amie des beaux jours, pénétrait en silence et parlait au pauvre vieillard de sa fille et d'un Dieu clément.

Un jour, pendant un de ces entretiens qui calmaient le vieillard et rendaient un moment à son esprit troublé les ardeurs cuisantes du souvenir, il se dirigea à pas lents vers ce cellier d'où, quelques mois avant, il avait rapporté dans tout l'épanchement du bonheur cette bouteille réservée par lui pour une circonstance mémorable.

Cette fois ses yeux étaient hagards, sa main

tremblante et sa tête inclinée. Il la tenait encore, la bouteille; mais elle lui semblait bien lourde, et ce fut avec un soupir qu'il la plaça sur cette table où sa Félice ne devait plus s'asseoir.

— J'ai froid ! dit-il à la voisine.

On était alors au mois d'août.

— Qu'avez-vous mangé depuis hier, mon brave Pierre ?

— Rien, mais je veux boire ; boire pour oublier. Voyez, ce vin a dix-sept ans comme elle, goûtez-le avec moi.

La Bertrande acquiesça de la tête. Contrarier cet homme, pensait-elle, c'était un crime, et la pitié parlait bien haut dans le cœur de la digne femme, puis, n'était-elle pas la cause innocente de ces désastres accumulés ?

— Buvons ! dit-elle.

Pierre versa à la voisine une large rasade, ensuite il se mit à l'écart, et appuyant le goulot sur ses lèvres, il but à perdre haleine malgré les efforts de la voisine, et il replaça sur la table la bouteille vide de son contenu.

— Ah! que ça réchauffe! dit-il avec un rire saccadé. Ah! ah! ma fille est bien morte maintenant. Ah! ah! oui, je l'ai bue sans elle, la bouteille; elle avait dix-sept ans, le vin était blond comme elle, ah! ah!

Il sortit aussitôt courant dans le village, riant aux éclats et suivi par la bonne Bertrande qui essayait, mais en vain, de le faire rentrer.

. . . .

. . . .

Si jamais le hasard vous conduit à Limoux, visitez la maison des aliénés. Là, vous verrez un homme à barbe blanche qui ne répond à aucune question et n'en adresse aucune. Deux ou trois fois par jour il boit une bouteille remplie d'eau par les soins d'un gardien vigilant, instruit de sa manie.

Cet homme est Pierre le vieux ménétrier, le père de la *desesperado.*

Etienne Roujan a prospéré, il passe pour un propriétaire très-aisé. On le méprise à Saint-Marcel, mais on le craint parce qu'il est influent.

Ses revenus ont triplé à cause de la plus-value de son vignoble. Il n'a pas d'enfants; aussi, en revanche, a-t-il maintenant deux paires de mules, et encore sont-elles les meilleures du pays.

FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU

LES AMOURS BUISSONNIÈRES, par ALFRED DELVAU. 1 v. gr. in-18 jésus. 3 fr.

LE CAPITAINE DE LA BELLE-POULE, par LOUIS DE CHAROLAIS. 1 beau volume grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

LES CENT FRANCS DU DOMPTEUR, par LÉOPOLD STAPLEAUX. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

LES COMÉDIENNES ADORÉES, par ÉMILE GABORIAU. 1 vol. grand in-18 jésus, orné d'un beau portrait gravé. . . . . 3 fr.

LA FAMILLE TULLIVER ou le Moulin sur la Floss, par GEORGE ELIOT, traduit par F. D'ALBERT-DURADE. 2 vol. grand in-18 jésus. . . . . 7 fr.

UNE FEMME LIBRE, par Madame la comtesse DASH. 1 joli v. gr. in-18 jésus. 3 fr.

FIOR D'ALIZA, par M. ALPHONSE DE LAMARTINE. 1 beau vol. grand in-8. . 6 fr.

LES HYPOCRITES, par TURPIN DE SANSAY. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . 3 fr.

IBA, souvenir intime, par PIERRE DE FERLAT. 1 vol. grand in-18 jésus. . . 3 fr.

JEAN DIABLE, par PAUL FÉVAL. 2 vol. grand in-18 jésus, ornés d'une belle eau-forte de FLAMENG. . . . . 6 fr.

JEAN LEBON, par GUSTAVE CHADEUIL. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

MADEMOISELLE MILLION, par Mme URBAIN RATTAZZI (MARIE DE SOLMS). 1 joli volume orné d'un portrait photographié par Franck. . . . . 3 fr.

MARIA GRAZIA, par ARMAND LEBAILLY. 1 joli vol. grand in-18 jésus. . . . 2 fr.

MERYEM, scènes de la vie algérienne, par Madame CAMILLE PÉRIER. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

LES MYSTÈRES DU SÉRAIL ET DES HAREMS TURCS, par Mme OLYMPE AUDOUARD, illustrations de C. RUDHARDT. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . 3 fr. 50

NOUVELLES SCÈNES DE LA VIE RUSSE. — *Éléna,* — *Un premier Amour,* par IVAN TOURGUÉNEF. Traduction de H. DELAVEAU, illustrations de A. SCHENK. 1 beau vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

LE PARIS EFFRONTÉ, par MANÉ, l'un des chroniqueurs de l'*Indépendance belge.* 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

LE ROMAN DE LA FEMME A BARBE, par PIERRE VÉRON. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

LES TRICHEURS, scènes de jeu, par le vicomte DE CASTON. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.